APR 28 1949

ANNÉE AVRIL 1949

PERIODICAL ROOM
GENERAL LIBRARY
UNIV. OF MICH.

# REVUE DE PARIS

PAUL CLAUDEL : La Littérature japonaise
JEAN ANOUILH : Ardèle ou la Marguerite
PAUL VIALAR : La Carambouille (I)
DENIS DE ROUGEMONT : Le Mouvement européen
H.-F. AMIEL : Pages de Journal
ANDRÉ LHOTE : L'Intelligence dans la Peinture
ARMAND ROBIN : Moscou à la Radio
HUGUES DE MONTBAS : La Police des Mœurs au XVIIIe siècle
RICHARD S. B. BAKER : Magie au Benin
PAUL GUTH : Yvonne Printemps et Pierre Fresnay
GÉRARD BAUER : Le Théâtre
MARCEL THIÉBAUT : Parmi les Livres

LA LIVRAISON : 125 FRS

# SOMMAIRE


| | | Pages |
|---|---|---|
| PAUL CLAUDEL | La Littérature japonaise.. .. .. .. .. .. .. | 3 |
| JEAN ANOUILH | Ardèle ou la Marguerite.. .. .. .. .. .. .. | 13 |
| PAUL VIALAR | La Carambouille (I) . .. .. .. .. .. .. .. | 52 |
| DENIS DE ROUGEMONT | Le Mouvement européen.. .. .. .. .. .. .. | 76 |
| H.-F. AMIEL | Pages de Journal. .. .. .. .. .. .. .. .. | 85 |
| ANDRÉ LHOTE | L'Intelligence dans la Peinture .. .. .. .. .. | 95 |
| ARMAND ROBIN | Moscou à la Radio .. .. .. .. .. .. .. .. | 106 |
| HUGUES DE MONTBAS | La Police des Mœurs au XVIIIe siècle. .. .. .. | 113 |
| RICHARD S. B. BAKER | Magie au Benin .. .. .. .. .. .. .. .. .. | 127 |
| PAUL GUTH | Yvonne Printemps et Pierre Fresnay.. .. .. .. | 140 |
| GÉRARD BAUER | Le Théâtre .. .. .. .. .. .. .. .. .. .. | 150 |
| MARCEL THIÉBAUT | Parmi les Livres .. .. .. .. .. .. .. .. .. | 155 |


★ ★


DIRECTEUR : MARCEL THIÉBAUT



## LA REVUE DE PARIS

publiera prochainement

**ALAIN**
par
André MAUROIS
*de l'Académie Française*

**L'ENTREVUE DE FERRIÈRES**
SOUVENIRS
par Maxime DU CAMP

**LE DÉBARQUEMENT DE NARVIK**
par le général BÉTHOUART

**HÉRÉDITÉ ET GREFFE**
par Jean ROSTAND



**TARIFS DES ABONNEMENTS**

Un an (12 numéros) : **1.250 francs**
Six mois (6 numéros) : **625 francs**

**CHANGEMENT DE TARIF POUR L'ÉTRANGER**

Par suite du changement des frais postaux (tarif étranger), nous sommes contraints, à notre grand regret, pour tenir compte de l'augmentation qui nous est imposée, de modifier le prix de l'abonnement à l'étranger.

**Nouveau tarif : 1 an : 1.600 francs.**
**6 mois : 800 francs.**

**Rédaction et administration : 114, avenue des Champs-Élysées (Balzac 02-88)**
**Compte chèques postaux 360-50 Paris.**

**Au Brésil : s'adresser à l'Agencia Franceza de Assinaturas**
R.-F. Besnard, 38 Teofilo Otoni, Rio-de-Janeiro.

**Prière de joindre la somme de dix francs et une bande d'abonnement à toute demande de changement d'adresse.**

**LA REVUE DE PARIS : Société à responsabilité limitée capital 75.000 francs.**
**Propriétaires : Edmée de La Rochefoucauld - André de Fels.**



*Copyright by Revue de Paris 1949*

# UNE PROMENADE
## A TRAVERS
# LA LITTÉRATURE JAPONAISE

Je ne suis pas, malgré mes quinze ans de Chine et mes cinq de Japon[1], ce que les Anglais appellent un *scholar*, un spécialiste de l'Extrême-Orient, dont j'ignore les différents idiomes. Je n'ai poursuivi aucune étude méthodique et toute ma connaissance du pays résulte de l'atmosphère dont je me suis laissé imprégner, des circonstances, des entretiens, des excursions, des impressions recueillies au fil des jours et des nuits et des lectures plus ou moins incohérentes que j'ai picorées de tous côtés. En résumé, je ne suis qu'un amateur, un curieux, mais dans cette condition d'amateur et de curieux, il y a bien de l'agrément, et l'ignorance constitue pour un visiteur qui ouvre à un pays nouveau des yeux à la fois réfléchis et émerveillés un privilège féerique dont il sent tout le prix. La fraîcheur parfaite du regard mérite quelques sacrifices. Il y a bien de l'intérêt à vivre dans un milieu où domine l'inconnu, je dirais même l'impénétrable, et où des données nouvelles s'offrent

1. Le présent texte a fait jadis l'objet d'une conférence prononcée par Claude Il était resté inédit. — *Copyright by Gallimard.*

à chaque pas au travail de l'imagination. La vérité est belle, mais l'erreur, de son côté, a du charme. Un goût à la fois de la vérité et de l'aventure n'est pas une mauvaise disposition pour l'exploration de ce pays sur qui s'étend lumineusement le grand rêve asiatique. C'est donc une main dans celle de la vérité et l'autre dans celle de la fantaisie poétique que nous nous élancerons joyeusement à la conquête de la pensée et de la poésie japonaise.

Mon propos n'est d'ailleurs pas de vous entraîner avec moi dans une revue, si rapide qu'elle soit où, comme on dit joliment en français, à vol d'oiseau, de l'escadre volcanique qui, sous le pavillon étincelant du Fouji, sert d'avant-garde au continent asiatique. Je vous suggère simplement de profiter, comme dans la boutique d'un marchand de *curios*, pour y prendre séance, d'une de ces nattes épaisses et moelleuses qu'on appelle des tatamis. Et moi, armé d'une longue perche, je suspendrai, je déroulerai au mur l'un après l'autre, en y joignant mes commentaires, ces figures, ces tableaux, ces expositions de leur pays et de leurs sentiments que nous ont laissés les scribes et les artistes de l'ancien temps. Car l'originalité de la littérature japonaise est qu'à la différence de la Chine, elle compte peu d'historiens et encore moins de philosophes, mais en revanche beaucoup de poètes, beaucoup de moralistes, beaucoup d'individualistes, beaucoup d'impressionnistes, beaucoup de pratiquants de cet art émotif qu'on appelle là-bas le *Ah !* c'est-à-dire la note toute pure, en prenant le mot à la fois dans son sens musical et littéraire : l'exclamation.

Les premiers monuments écrits de la littérature japonaise ne sont pas très anciens, ils remontent au VIIIe siècle, à l'époque où les conquérants venus du Sud refoulaient les aborigènes Aïnos. Dès ce moment, la révérence de l'habitant pour le pays significatif et solennel qui lui fait accueil se fait sentir en affirmations imposantes.

*Le grand Japon est le pays des dieux. L'ancêtre céleste aux origines en fonda le principe, et la déesse du Soleil daigna le transmettre à sa longue lignée. Il n'y a rien de pareil dans les pays étrangers. Depuis l'ouverture du ciel et de la terre, son nom existe.*

Le *Kojiki*, le *Nihongi* sont des épopées confuses, des espèces de recueils de folklore et de traditions, contenant vraisemblablement, au milieu d'une cosmogonie naïve et embrouillée, quelques parcelles de vérité historique. Rien de plus nettement océanien et de plus étranger à l'esprit moralisateur et pédantesque des Chinois. Dès ce moment s'affirme l'originalité profonde de cet esprit et de cet art japonais qu'on a si sottement contestée.

***

Succédant presque sans transition à la période archaïque et légendaire, nous voyons le Japon, dès l'aurore de son histoire avérée, en possession d'une civilisation délicate et raffinée, dont les documents les plus anciens sont les « journaux » des grandes dames de la Cour impériale. Ces « jour-

naux », ou plutôt ces albums, dont les auteurs notent au courant du pinceau tout ce qui leur tombe sous les yeux, tout ce qui leur passe par la tête, ont toujours été une spécialité de la littérature japonaise. Ils sont l'équivalent de cette *grande Miangwa* de Hokusaï que le grand peintre avait remplie de toutes les images de la Création. Un des plus vieux livres japonais est le journal de bord qu'un certain préfet, se rendant de Shikok à la capitale, avait tenu de sa traversée dans la mer Intérieure. Mais c'est surtout du *Makura no soshi* et de *Seï Shônagon* dont je veux vous parler, de cette grande dame qui mériterait d'avoir sa place aux côtés de Sapho et de Colette parmi les noms les plus brillants de la littérature féminine. Sur les vieux kakémonos, c'est une de ces longues figures blanches aux sourcils exagérément relevés, avec une longue touffe de cheveux noirs pendant jusqu'aux reins et perdues dans douze enveloppes de soie superposée, que nous voyions naguère encore ressusciter pour les grandes cérémonies familiales de la Cour. Mais l'esprit alerte et charmant de la dame n'est nullement enseveli sous le linceul de l'étiquette. Écoutez-la nous expliquer avec une mélancolie feinte, à la fin de son livre, les raisons qui l'ont poussée à écrire.

L'obscurité arrivant, je ne puis plus écrire les caractères, et mon pinceau est usé. Je vais donc mettre fin à ces notes. Elles sont la relation de ce que j'ai vu de mes yeux, pensé dans mon cœur, et que j'ai recueilli en secret pendant les heures de loisir où je m'ennuyais dans ma chambre. Comme elles contiennent certains passages d'une critique un peu vive à l'égard d'autres personnes, j'avais jugé convenable de les cacher. Mais tout est révélé! Et maintenant, je ne puis retenir mes larmes.

Un jour, l'Impératrice, ayant reçu du naïdaïjinn une grande quantité de papier, me demanda : « Que faudrait-il écrire là-dessus ? ». L'Empereur trouvait qu'on aurait pu y faire copier un livre d'histoire (Shiki). Mais comme je disais que je voudrais en faire un oreiller, l'Impératrice me répondit : « Eh bien, prenez-les ! » ; et elle me les donna. Comme je désirais employer cette énorme provision de papier à noter toutes sortes de remarques, il me vint à l'esprit bien des choses étranges. J'ai écrit ce que j'ai trouvé d'amusant dans le monde, ou d'admirable dans la conduite des hommes, et j'ai parlé même de la poésie, des arbres, des herbes, des oiseaux, des insectes. On me critiquera : « C'est encore pire que tout ce à quoi on pouvait s'attendre. Comme la médiocrité de son talent saute aux yeux ! »

Voici les quatre saisons dessinées comme sur un éventail :

Ce qui me charme, au printemps, c'est l'aurore. Sur les monts, tandis que tout s'éclaire peu à peu, de fins nuages violacés flottent en bandes allongées. En été, c'est la nuit. Naturellement, le clair de lune! Mais aussi la nuit obscure, où les lucioles s'entre-croisent çà et là. Et même quand la pluie tombe, cette nuit me semble belle. En automne, c'est le soir. Le soleil couchant, lançant ses brillants rayons, s'approche de la crête des montagnes. Les corbeaux, qui se hâtent vers leurs nids, volent par trois, par quatre, par deux : c'est d'une tristesse ravissante. Et surtout, quand les longues files d'oies sauvages apparaissent toutes petites, quoi de plus joli ? Puis, quand le soleil a disparu, le bruit du vent, le chant des insectes, tout cela encore est d'une mélancolie délicieuse. En hiver, de bonne heure, il va de soi que la chute de neige est charmante. Et l'extrême candeur de la gelée blanche!

Seï Shonagon était la dame le plus élégante et la plus spirituelle de la Cour, mais ce n'était pas la plus vertueuse comme vous vous en aperce-

vrez en écoutant ces quelques extraits des catalogues de choses bonnes, agréables, fatigantes, détestables, méprisables qu'elle s'était amusée à dresser.

*Choses désolantes :*

Un chien qui aboie pendant le jour.
Une chambre d'accouchement où le bébé est mort.
Un brasier sans feu.
Un savant à qui naissent continuellement des filles.
Une nourrice qui commence à manquer de lait.

Tandis que vous frottez sur la pierre de l'écritoire, le bâton d'encre chinoise, vous rencontrez un cheveu. Ou encore, dans ce bâton d'encre, il se trouve un petit caillou qui se met à grincer, ghishi-ghishi!

Des corbeaux qui s'assemblent et croassent en s'entrecroisant dans leur vol.

Un chien qui aboie contre l'homme qui vient discrètement vous voir. On voudrait tuer ce chien!

Un homme qu'on a fait se cacher dans un endroit inusité pour le sommeil et qui ronfle!

On se couche, ayant bien sommeil. Le moustique vient voler tout près de la figure, en se nommant d'une voix très fine. Le bruit de ses ailes est plutôt grand pour son corps. Chose très détestable!

Une souris qui court partout. Très détestable!

Des enfants qui sont venus par hasard, qu'on a caressés, auxquels on a donné des choses pour s'amuser, et qui ensuite prennent l'habitude d'entrer et dispersent tous les objets. Détestable!

L'homme qui, ayant éternué, marmotte une prière. En général, ceux qui éternuent très fort sont détestables.

Les puces aussi sont détestables, lorsqu'elles dansent partout sous les vêtements.

*Choses peu rassurantes :*

La mère d'un bonze qui est allé s'enfermer dans la montagne pour douze ans.

Tandis qu'on ne connaît pas encore le cœur d'un domestique nouveau, on l'a envoyé chez quelqu'un avec des choses de valeur.

Un bébé qui ne parle pas encore crie sans se laisser prendre dans les bras, en se renversant.

MANGER DES FRAISES DANS L'OBSCURITÉ.

Un siècle après Seï Shonagon nous trouvons un autre recueil d'impressions écrit par un ancien courtisan devenu ermite. Et à ce propos, je remarque que le goût de la vie érémitique au milieu d'une belle nature se trouve encore aujourd'hui chez beaucoup de Japonais. Il n'est pas rare de voir dans les journaux que tel et tel banquier ou fonctionnaire a distribué ses biens à ses enfants et à des œuvres de bienfaisance et qu'il s'est retiré dans la solitude. C'est ce que fit *Kamô Tchomeï*, et où il nous a laissé de ses années de contemplation un mémorial plein de fraîcheur et de sentiment que l'on pourrait comparer aux livres de l'Américain Thorean. Cela s'appelle la *Hojôki* (journal de la hutte de dix pieds de côtés).

Extraits :

Ce n'est pas une maison ordinaire. Elle mesure dix pieds de côté et à peine sept pieds de haut. Comme je ne voulais pas d'emplacement fixe, je n'ai pas bien consolidé le terrain. J'ai préparé une base; puis, érigeant un toit de chaume, j'ai attaché les planches avec des crampons pour que le tout fût aisément transportable ailleurs si l'endroit cessait de me plaire. Quelle serait la peine d'une

reconstruction? Deux charrettes suffiraient, et pas d'autre dépense que ce louage.

Au printemps, je vois les vagues de glycines qui exhalent leur parfum vers l'Ouest, pareilles à des nuages violacés. En été, j'entends le coucou, dont les cris m'invitent à prendre le chemin de la montagne. En automne, le chant de la cigale du soir m'emplit les oreilles, comme une lamentation sur cette vie aussi vide que la peau dont elle s'est dépouillée. En hiver, j'aime la neige qui s'accumule, puis disparaît, comme les péchés des hommes.

Enfin au IIIe siècle, nous trouvons un troisième volume d'impressions digne de ses devanciers. Cela s'appelle *Variétés des Moments d'Ennuis*. L'auteur est un bonze appelé Kennkô, chez qui son dernier avatar ne semble pas avoir complètement effacé les souvenirs de sa vie mondaine.

Voici quelques extraits de son album :

Rien n'égare le cœur des hommes de ce monde autant que la passion charnelle. Le cœur de l'homme en est ridicule. Bien qu'on sache que le parfum n'est qu'une chose empruntée, un encens dont on a imprégné les vêtements pour un temps très court, cependant le cœur bat plus fort lorsqu'on sent l'odeur exquise. L'ermite de Koumé, voyant la jambe blanche d'une femme qui faisait la lessive, en perdit son pouvoir surnaturel; et cela se conçoit, car l'apparence élégante et potelée des bras, des jambes et de la peau n'est pas une qualité étrangère.

Et ce petit tableau tout à fait digne d'Horace :

Dans la demeure d'un honnête homme, qui a une habitation paisible, la couleur de la lune semble entrer avec plus de perfection que dans les autres maisons. Pas trop neuve ni trop brillante, avec l'ombrage de vieux arbres touffus, les plantes du jardin sans trop d'artifice, les nattes du seuil et la haie de bambous s'harmonisant bien, les meubles à l'intérieur ayant comme un goût d'antiquité, cette maison inspire le respect pour celui qui l'habite.

Je termine par un joli paysage d'hiver :

Les sobres paysages de l'hiver ne sont pas inférieurs à ceux de l'automne. Les feuilles tombées se mêlent aux roseaux sur les bords de l'étang : la gelée blanche apparaît le matin; une vapeur s'élève, c'est délicieux! Et voici le Jour de l'An! On allume la torche de pin jusqu'à minuit : de tous côtés ce sont des gens qui courent et qui frappent aux portes. Puis le bruit cesse : il y a quelque chose qui a fini. C'est la nuit où reviennent les morts. Puis le ciel s'éclaire sans aucune différence avec celui de la veille. Les grandes avenues bordées de pins s'allongent à perte de vue.

Enfin Kennkô a rédigé aussi quelques catalogues à la manière de Seï Shonagon.

Et il conclut par cette remarque ascétique :

Un homme qui avait quitté le monde disait : « Je regarde le ciel et cela me suffit ». Comme il avait raison! Je pense la même chose.

***

J'aborde maintenant un des coins les plus charmants et les plus fréquentés de la littérature japonaise, celui de la poésie. Au Japon tout le monde est poète, et l'art de rédiger un joli *tannka* (strophe alternée de vers de sept et de cinq syllabes) fait partie des talents de tout homme cultivé. Tous les ans la Cour impériale ouvre un concours sur un

sujet donné auquel prennent part des concurrents par dizaines de milliers. Lors de mon séjour au Japon le sujet choisi était : les teintes du ciel au soir s'harmonisant avec celles des montagnes. L'année précédente, c'était : le soleil levant sur la mer. La préface d'un des plus vieux recueils de vers, le *Kokinnshou*, fera comprendre comment les gens de là-bas entendent la poésie :

*Extraits de la préface de Kokinnshou :*

La poésie du Yamato a pour semence le cœur humain, d'où elle se développe en une myriade de feuilles de parole. En cette vie, bien des choses occupent les hommes ; ils expriment alors les pensées de leur cœur au moyen des objets qu'ils voient ou qu'ils entendent. A écouter la voix du rossignol qui gémit parmi les fleurs ou celle de la grenouille qui habite les eaux, quel est l'être vivant qui ne chante une poésie ? Sans effort, la poésie émeut le ciel et la terre, touche de pitié les dieux et les démons invisibles ; elle sait rapprocher l'homme de la femme et elle apaise le cœur des farouches guerriers. Cette poésie existe depuis l'ouverture du ciel et de la terre.

Ainsi la poésie se développa assemblant les paroles pour exprimer les idées, tantôt lorsqu'on admirait la fleur ou qu'on enviait l'oiseau, tantôt lorsqu'on était ému à la vue du brouillard ou attristé par la rosée. Pour voyager au loin, on part de l'endroit où l'on s'est dressé et on continue pendant des mois et des années ; la haute montagne, trouvant son origine dans la poussière de sa base, s'élève jusqu'aux nuages qui flottent dans le ciel ; ainsi a grandi la poésie.

Les Japonais apportent dans la poésie, comme dans l'art, une idée très différente de la nôtre. La nôtre est de tout dire, de tout exprimer. Le cadre est complètement rempli, et la beauté résulte de l'ordre que nous établissons entre les différents objets qui le remplissent, de la composition des lignes et des couleurs. Au Japon, au contraire, sur la page, écrite ou dessinée, la part la plus importante est toujours laissée vide. Cet oiseau, cette branche d'arbre, ce poisson ne servent qu'à historier, qu'à localiser une absence où se complaît l'imagination. Quand le peintre Tennyô veut représenter un jour d'hiver, il se borne à dessiner en traits, de l'encre la plus noire, un petit bateau, un temple, quelques rochers et là-bas trois toits, une ligne de pins ensevelis sous la neige, et tout le reste de panneau, d'un délicieux blanc argenté, est laissé à la chute incommensurable de l'élément. De même, dans un temple, la chose importante n'est pas la construction elle-même. Elle n'est là dans un coin, comme une stèle, comme une inscription, comme une cassolette, que pour consacrer et en quelque sorte définir la beauté d'une forêt, d'une gorge dans les montagnes ou de quelque grand site naturel. Et de même, ces quelques caractères déposés sur le papier blanc n'ont rien d'analogue avec ce torrent d'idées, d'images et d'émotions que dégorgent nos poèmes et nos romans, pareils à la rue d'une grande ville à l'heure de la sortie des magasins. C'est une touche sur l'eau déserte destinée à propager d'immenses cercles concentriques, c'est une semence d'émotion, c'est la corde où le musicien, avec le doigt, fait vibrer une seule note qui, peu à peu, envahit le cœur et la pensée. C'est vous dire que les poèmes japonais sont toujours très courts. Ils ont une certaine ressemblance avec ces poésies populaires de trois ou quatre vers qui sont une des

merveilles de l'Espagne. Au Japon, la forme classique a cinq vers, mais les poètes raffinés de l'époque des Tokugawa trouvaient cela encore trop long et ils inventèrent le *haï-kaï*, ou groupe de trois vers, sur lequel on a beaucoup écrit et dont je me bornerai par conséquent à vous citer un très petit nombre d'échantillons.

Voici deux petits poèmes de Bashô, le plus fameux des faiseurs de haï-kaï :

*A un piment*
*Ajoutez des ailes*
*Une libellule rouge !*

*Ah ! le vieil étang !*
*Et le bruit de l'eau*
*Où saute la grenouille !*

Et en voici d'autres de chacun des cinq concurrents des plus illustres :

I. — SOKAN

*A la lune, un manche*
*Si l'on appliquait, le bel*
*Eventail !*

II. — MORITAKE

*Une fleur tombée, à sa branche*
*Comme je la vois revenir ;*
*C'est un papillon !*

III. — TEITOKOU

*Pour tous les hommes,*
*Semence du sommeil pendant le jour :*
*La lune d'automne !*

IV. — TEISHITSOU

*Cela, cela*
*Seulement ! en fleurs,*
*Le mont Yoshino !*

V. — SOINN

*De Hollande*
*Les caractères s'étendent ;*
*Telles les oies sauvages du ciel !*

En somme, on peut dire qu'essentiellement un bon haï-kaï se compose d'une image centrale et de sa résonnance dans l'esprit, de cette espèce d'auréole spirituelle et morale, exprimée ou sous-entendue, dont

elle est environnée. Cet art est encore aujourd'hui en pleine floraison et je citerai un poème charmant qu'avait composé, au moment où j'étais à Tokyô, la plus fameuse poétesse de la capitale qui venait d'atteindre quarante ans :

*Quarante ans aujourd'hui ! Il y a quarante ans que je me promène dans ce pays étrange et complètement inconnu que l'on appelle la femme.*

Le haï-kaï a, en prose, un pendant qui s'appelle le *Haïbounn*, qui a la même concision obtenue par la suppression des particules grammaticales aussi bien que des particules d'idées. Voici un petit apologue que, pour ma part, je trouve plein de saveur et qui s'appelle l'*Eloge du Sac*. Pour l'auteur, les esprits se divisent en deux catégories : le pot et le sac. Le pot, ce sont les récipients aux formes rigides qui n'acceptent rien qu'à la condition de lui imposer leur moule. Le pot, ce sont, par exemple, les revues, les théâtres subventionnés, les journaux de parti, les coteries de toute nature qui opposent à tout ce qu'on peut leur apporter de nouveau et d'intéressant la réponse classique : « C'est très bien, c'est parfait, mais, mais cela ne rentre pas dans notre cadre. » Le sac, au contraire, s'accommode de n'importe quoi. Vive le sac!

Eloge du sac :

*Un vase veut adapter ce qu'il contient à sa forme, ronde ou autre ; tandis qu'un sac ne s'obstine pas en sa forme propre, mais s'ajuste à ce qu'on y met. Rempli, il dépasse les épaules : vide, on peut le plier et le cacher dans son sein. Combien le sac d'étoffe, qui sait ce qu'il doit faire, plein ou vide, doit rire du monde contenu dans le pot !*

Je suis encore bien loin d'avoir épuisé mon sujet et je regrette en particulier de ne pouvoir vous parler plus longuement de la magnifique littérature dramatique japonaise. C'est une idée fausse de croire que l'art japonais est avant tout un art de bibelot, un art d'étagère, que son domaine est le précieux et le joli, mais que la puissance et la grandeur lui sont étrangères. Il faudrait d'abord distinguer, car ce n'est pas uniquement par les dimensions matérielles qu'on peut juger de la grandeur d'une chose. Par exemple, les arbres nains japonais ne sont nullement des petites choses. Les jardiniers de là-bas, par une espèce de miracle, ont réussi à conserver, sous ces dimensions restreintes, tout ce qui est l'essentiel de l'arbre, y compris la grandeur. C'est de la grandeur en pot. Mais dans le drame qui est la gloire de la littérature japonaise, cette grandeur se manifeste avec un caractère d'évidence irrésistible. Les deux formes principales du drame sont le *Nô* et le *Kabuki*. De même que la peinture et la poésie japonaises ne visent qu'à donner l'essence d'un paysage, d'un être ou d'un sentiment, de même le Nô est moins un drame qu'une situation dramatique érigée en une espèce de monument à demi immobile, livrée à la contemplation du spectateur et commentée par le chœur. Chaque geste, chaque intonation est réglée par le rituel le plus étroit. C'est une espèce de représentation cérémoniale des émotions humaines. C'est aussi

une discipline pour l'attention et une école de mouvements, dont chacun nous est donné au ralenti, pour développer tout son sens. Mais le Nô est une chose si grandiose et si profonde que je ne puis en parler comme il convient au cours de cette promenade rapide.

Du Nô, en même temps que du théâtre de marionnettes, est sorti le théâtre japonais proprement dit, ou *Kabuki*, qui répond infiniment plus à nos idées que le théâtre chinois. Il n'est pas sans analogie avec le drame shakespearien et la scène tournante, et surtout le pont, ou *Haramichi*, qui traverse toute la salle et qui permet des effets tout particuliers de distance et de surprise, lui donne des avantages que nous ferions bien d'imiter. Un autre avantage, c'est que le drame japonais, au lieu d'être, comme il l'est trop souvent en Europe, un spectacle de tout ce que la nature humaine a de plus honteux, de plus ridicule et de plus stupide, est une école de vertu et d'héroïsme, du moins tels qu'on les comprend là-bas, et principalement sous la forme du sacrifice et du dévouement au souverain. Tout le monde a entendu parler du *Chishigura*, l'histoire des quarante-sept Rônin, de ces fidèles serviteurs qui donnèrent leur vie pour venger leur seigneur. A mon avis, c'est une des grandes œuvres de l'humanité, et quand on le joue au théâtre impérial, il soulève toujours des transports d'enthousiasme dans le public populaire. Je me souviens en particulier, du XI^e^ acte, qui constitue le dénouement, et qui, bien qu'il ne comporte aucune parole, est le plus impressionnant. C'est la cohorte des preux chevaliers, hommes, enfants, vieillards, qui se rend à la tombe du suzerain, où elle va consommer son sacrifice. La tête de l'ennemi exécuté au bout d'une lance domine toute la troupe.

Il me resterait à parler de la littérature moderne japonaise, qui est beaucoup plus intéressante qu'on ne le sait, en général, en Europe. Il s'est développé, en particulier sous l'influence de Maupassant et de Tchekov, une école de nouvellistes tout à fait remarquable.

Voilà notre petite excursion terminée. J'ai décroché du mur les dernières images, mais pour terminer cette causerie, je vous demande la permission de vous présenter deux légendes ou, si vous aimez mieux, deux apologues qui serviront de conclusion à cette causerie.

Dans les temples japonais il arrive quelquefois qu'on trouve une peinture spécialement réussie, celle d'un chevreuil, par exemple, ou d'un poisson, ou même d'un paysage sur lequel l'artiste a dessiné un filet. Mes amis de là-bas m'ont expliqué que les œuvres d'art sont animées d'une vie indépendante et occulte et qu'il faut les empêcher, comme nous disons, de *fiche le camp* dès que l'attention du spectateur ne leur sert plus de fixatif.

Ceci est la première légende.

Eh bien, tout ce que j'ai essayé de faire, c'est de dissoudre pour un moment, pour vous, ce filet enchanté.

La seconde légende est la suivante :

Une jeune fille de la région de Nara reçut une nuit la visite d'un

magnifique seigneur à qui nul cœur de femme n'était capable d'opposer résistance. Et presque toutes les nuits, il renouvela sa condescendance. A toutes les questions que l'amante lui posait sur son identité, il ne répondait que par le silence. Curieuse comme toutes les femmes, elle eut un jour une idée. Elle attacha à son vêtement un fil de soie, quelque chose comme le fil d'Ariane, qu'elle n'aurait qu'à suivre pour retrouver l'habitat du merveilleux visiteur. Et le lendemain, en effet, le fil était là pour la guider à travers la montagne et la forêt, et finalement, elle le vit engagé au trou d'une serrure qui fermait un temple en ruines. Ce temple était celui du dieu de la guerre, dont elle perçut, par le pertuis, l'image étincelante.

Ce fil, ce rayon textile, moi aussi, j'ai voulu le prendre en main aujourd'hui, et ce qu'il symbolise, c'est, entre l'Europe et la vieille Asie, cette antique route de la soie que suivit Marco Polo après les ambassadeurs de Marc Aurèle. Mais non, ce n'est pas au dieu de la guerre qu'il nous conduit, c'est plutôt à la divine Amateraxe, à cette desservante du Soleil levant, dont il est écrit *qu'avec un seul cheveu de sa nuque, elle a blessé notre cœur*[1].

PAUL CLAUDEL,
*de l'Académie Française.*

1. Toutes les citations de cette conférence sont tirées de l'excellente *Anthologie de la Littérature japonaise*, de Michel Revon (Delagrave, éditeur).

# ARDÈLE

ou

# LA MARGUERITE

## PERSONNAGES

LE GÉNÉRAL.
LA GÉNÉRALE.
LE COMTE, beau-frère du général.
LA COMTESSE, sa sœur.
VILLARDIEU, amant de la comtesse.
NICOLAS, fils cadet du général.
NATHALIE, sa bru.
TOTO, fils benjamin du général (dix ans).
MARIE-CHRISTINE, fille de la comtesse (même âge).
ADA, femme de chambre, maîtresse du général.
ARDÈLE, sœur du général (personnage invisible).
LE BOSSU, personnage muet.

*Le hall du château.*

*Deux escaliers montent à une galerie faisant le tour de la pièce où s'ouvrent beaucoup de portes.*

*C'est le matin. La scène est vide ; on entend une voix aiguë qui appelle : « Léon ! Léon ! »*

*Le général surgit d'une porte sur la galerie, en robe de chambre rouge, très général Dourakine. Il crie, se précipitant vers une autre porte :*

LE GÉNÉRAL. — Voilà, mon amie ! (*Il parle à quelqu'un d'invisible par la porte entr'ouverte.*) Non, ma colombe, non, mon ange. Je m'étais absenté une minute, mais j'étais là, dans mon bureau. Je travaillais. Cette nuit ? Non. Je ne vous ai pas laissée cette nuit. Je me suis levé, c'est exact, pour prendre l'air, mais quelques instants : toujours mes étouffements. Plus d'une heure ? Non m'amie, quelques instants seulement... mais dans le demi-sommeil on perd la notion de la durée. Je vous l'ai mille fois expliqué.

Reposez-vous m'amie... Il est très tôt encore et je m'occupe de tout préparer pour recevoir nos hôtes. Oui, mon cher amour, à tout à l'heure.

*Il repousse la porte, retourne à celle d'où il est sorti, l'ouvre. Sur le seuil : la femme de chambre. Il l'embrasse goulûment.*

LE GÉNÉRAL. — Grenache. Grounière. Goulune. Guenon. Pêche. Gros gâteau doré. Brioche. Oh ! c'est bon ! c'est bon ! Tu sens le pain chaud du matin.

ADA, *impassible, tandis que le général a le nez dans son cou et son corsage.* — Le petit déjeuner de monsieur est servi dans son bureau.

LE GÉNÉRAL (*la caresse*). — Chaude et vivante, bien ferme sur tes deux colonnes jointes. Le monde existe donc ce matin encore. Tout va bien. On n'est pas seul. Et tu t'en moques, imbécile, et tu attends tout simplement que j'aie fini. C'est bon aussi. Tout à l'heure, quand tu feras la chambre du petit, tu mettras les draps à la fenêtre. Je monterai. Je t'ai acheté ce que tu voulais. (*Une porte s'est ouverte sur la galerie. Nathalie paraît. Le général lâche la femme de chambre qui est restée impassible ; il lui jette à mi-voix :*) File !

*Elle disparaît dans une autre chambre, passant devant Nathalie sans un regard. Nathalie et le général restent un moment immobiles.*

LE GÉNÉRAL (*demande enfin d'une voix un peu cassée*). — Je vous dégoûte, Nathalie ?

NATHALIE (*doucement*). — Oui.

*Elle va descendre. Le général hésite un peu, puis il la rejoint sur l'escalier, il l'arrête.*

LE GÉNÉRAL. — Vous avez vingt ans, Nathalie, vous êtes l'intransigeance et la pureté et je suis un vieux misérable.

NATHALIE. — Oui.

LE GÉNÉRAL. — Quand vous avez épousé mon fils, cela a été comme si une fenêtre s'ouvrait dans cette grande maison triste. Le premier soir où vous avez rouvert le piano muet du grand salon, vous étiez si jeune et si belle que j'ai cru que j'accepterais — pour vous — de devenir vieux. Le général blanchi aux récits de bataille, le protecteur désuet et attendri d'une petite bru candide. C'était un beau personnage à jouer pour en finir... J'avais tout pour le réussir : les souvenirs glorieux, la belle barbe de neige, mon vieux cœur de jeune homme tout neuf sous ma brochette de ferblanterie. Qu'il a été beau le premier dimanche à la messe avec vous en robe claire à mon bras ! J'ai demandé à Dieu ce jour-là de ne jamais mériter votre mépris. Mais c'était un dimanche. Il devait être très occupé. Il n'a pas dû m'entendre.

NATHALIE. — Sans doute pas.

LE GÉNÉRAL. — Vous pensez que j'aurais dû l'aider ? On a toujours tendance à laisser Dieu faire tout, tout seul... Je n'ai pas pu. L'expérience m'a malheureusement appris que je pouvais rarement ce que je voulais de bon.

NATHALIE. — Pourquoi vous justifier toujours à moi ? Je ne suis que la femme de votre fils et vous êtes libre.

*On entend appeler soudain là-haut : « Léon ! Léon ! ».*

LE GÉNÉRAL (*crie*). — Voilà ! (*Et il continue.*) Je suis libre avec cette folle qui m'appelle tous les quarts d'heure de son lit depuis dix ans. La vie est longue et dure et faite de minutes, Nathalie. Vous savez tout, mais vous ne savez pas cela encore. Et pas une à perdre en espoirs ou en regrets.

NATHALIE. — C'est d'amour pour vous que votre femme est devenue folle. Je suis bien jeune, c'est vrai, mais je sais déjà le prix de l'amour. Ce grand trésor qu'elle vous a donné, qu'en avez-vous fait ?

LE GÉNÉRAL (*simplement*). — Je l'ai porté. (*Il ajoute plus bas.*) Vous ne savez pas tout, Nathalie. Vous avez épousé mon fils aîné sans amour — ne vous détournez pas, je suis une vieille ganache, mais je vois clair — alors vous rêvez de l'amour comme une petite fille que vous êtes. Il y a l'amour bien sûr. Et puis il y a la vie, son ennemie. Vous avez pu remarquer que les pauvres, qui se plaignent toujours, ont finalement moins de tracas pour gratter leur quatre sous que les grands propriétaires. On est de toutes façons si seul qu'en fin de compte, je me demande si on ne gagne pas à ne pas être aimé.

(*On entend encore, plus loin semble-t-il : « Léon ! Léon ! »*)

LE GÉNÉRAL (*répond au regard de Nathalie*). — Non. Cette fois, c'est le paon du parc qui appelle sa femelle. Un curieux destin a voulu que tout ce qui est inquiet dans ce château crie mon nom. Mais l'inquiétude du paon, elle, ne dure qu'une saison. L'été passera et moi, on m'appellera encore — jusqu'à ce que l'un de nous deux renonce et meure. Rêvez, Nathalie, c'est de votre âge. Mais voilà ce que c'est votre amour. Ce cri perçant, tous les quarts d'heure, pour contrôler ma présence. Il faut que le goût de la liberté soit durement chevillé au cœur des hommes.

(*On entend appeler encore : « Léon ! Léon ! »*)

LE GÉNÉRAL. — C'est encore le paon.

NATHALIE. — Montez tout de même.

LE GÉNÉRAL. — Voilà dix ans que je monte toujours. Je suis lucide, mais dévoué. Ne me jugez pas trop, Nathalie, pour cette fille. Elle est ma liberté. Il y a quelque courage aussi et quelque grandeur à être ignoble.

NATHALIE. — Je n'ai pas à vous juger.

LE GÉNÉRAL. — C'est pourtant entre vous et moi que tout se décide. Dieu sait pourquoi.

(*On entend encore : « Léon ! Léon ! »*)

LE GÉNÉRAL. — Cette fois, c'est elle. Son cri est légèrement plus perçant que celui du paon. (*Il monte.*) Mais vous, avez eu beau venir ici pour mon tourment, me regarder sans rien dire, je suis plus fort que vous. Je ne dis pas que vous ne m'aurez pas un jour, mais, avant que ces petites

étoiles sur ma manche me protègent, j'ai appris, dans mes trente-deux campagnes d'officier de troupe, à me battre jusqu'au bout. Et après tout, vous êtes terrible, mais vous n'êtes pas plus redoutable qu'un bataillon complet d'Arabes persuadés qu'Allah les attend. Une belle lutte tout de même entre un vieillard libertin et une jeune femme muette. (*Il rit un peu et lui crie du haut de la rampe.*) Nathalie ! C'est entendu, ma femme est un ange qui meurt d'amour pour moi et je la trompe. C'est entendu, je l'ai follement aimée, moi aussi. Mais les anges vieillissent, et un matin, on se réveille tout surpris avec une vieille tête d'ange à papillotes à côté de soi sur l'oreiller. Si Dieu avait voulu que l'amour soit éternel, je suis sûr qu'il se serait arrangé pour que les conditions du désir le demeurent. En faisant ce que je fais, j'ai conscience d'obéir obscurément à ses desseins. (*On entend encore : « Léon ! Léon ! ». Le général entre dans la chambre en disant calmement :*) Me voilà, mon amour. Je parlais avec Nathalie.

*Nathalie reste une seconde immobile, puis elle traverse le hall et sort par le jardin. La femme de chambre paraît à une porte, encombrée de ses chiffons et de ses balais. Une autre porte s'ouvre et Toto se précipite sur elle. Il l'enlace en glapissant.*

TOTO. — Grenache ! Grounière ! Goulune ! Guenon ! Pêche ! Gros gâteau doré ! Brioche !

LA FEMME DE CHAMBRE (*se débat*). — Monsieur Toto ! Monsieur Toto ! Je vous défends ! Je vais le dire à votre père !

TOTO. — Va lui dire et il me donnera cent sous pour que je me taise, idiote ! Tout à l'heure, tu mettras mes draps à la fenêtre, c'est le signal, et vous viendrez faire des saletés sur mon lit. Grenache ! Goulune ! Guenon ! C'est comme ça qu'il fait, dis ? Oh ! c'est bon ! C'est bon !

LA FEMME DE CHAMBRE (*crie*). — Monsieur Toto ! C'est honteux ! Lâchez-moi ! (*Elle le gifle.*) Petit cochon !

TOTO (*la regarde et lui répond, les mains dans ses poches, avec sa haine tranquille*). — Il faut le temps de grandir. (*Il lui tend le poing soudain comme un gosse de dix ans qu'il est, et lui crie :*) Attends un peu que la maison soit à moi ! Attends un peu que je sois grand, attends un peu que j'en aie vraiment envie ! (*La femme de chambre hausse les épaules et entre dans la chambre. Toto crache avec mépris, puis il enjambe la rampe et la descend d'un coup sur son fond de culotte. Arrivé en bas, il clame théâtral :*) Toto ! Je vous défends de descendre sur la rampe. Vous usez vos fonds de culotte et c'est dangereux !

*Il sort alors vers l'office, braillant* la Marseillaise *et jetant des coups de pied aux meubles au passage.*

LE GÉNÉRAL (*ouvre la porte et paraît sur la galerie. Il crie*). — Toto ! Assez !

TOTO (*indigné*). — Comment assez ! C'est *la Marseillaise !*

LE GÉNÉRAL (*vaincu*). — C'est bon !

*Il rentre, claquant la porte. Toto sort, ivre de mépris, donnant un coup de pied à un meuble innocent. La scène reste vide un instant, puis entrent le comte, la comtesse et Villardieu en costumes d'automobilistes. Voiles verts, lunettes noires, peaux de bique. Rien ne doit permettre de distinguer le comte de Villardieu. Mêmes moustaches, même col trop haut, même monocle, même cul de singe derrière la tête, même distinction et sans doute même club. Peut-être, seule, la couleur de leurs pieds-de-poule diffère-t-elle ; mais c'est une nuance.*

LA COMTESSE. — Personne. Cette maison a toujours été déplorablement tenue.

LE COMTE. — Depuis la maladie de votre belle-sœur, ma chère, avouez que c'est assez compréhensible.

LA COMTESSE. — Avant la maladie d'Amélie, c'était pareil. La pauvre femme passait son temps à couver amoureusement mon frère des yeux, et les domestiques avaient déjà la bride sur le cou. Débarrassez-vous, Villardieu. Je suis brisée. Je suis sûre que vous nous avez fait faire du soixante.

VILLARDIEU. — Du soixante-cinq.

LA COMTESSE. — Imprudent.

VILLARDIEU (*qui émerge de ses lunettes et de ses peaux de bique*). — Je vous avoue que j'ai quelques scrupules de m'être laissé imposer par vous ici. S'il s'agit d'une affaire de famille comme le laisserait pressentir le général dans son télégramme, ma présence...

LE COMTE (*sans une trace d'amertume*). — Vous faites partie de la famille, Villardieu.

LA COMTESSE. — Mon ami, je vous en supplie, il est encore très bonne heure, évitez-nous les mots d'esprit. Et vous, Villardieu, pour l'amour du ciel, ne prenez pas la mouche pour rien. (*Au comte.*) Gaston, essayez plutôt de trouver quelqu'un. Cette idée de nous mettre en route en sortant du casino était follement drôle à quatre heures : le petit matin a toujours quelque chose d'héroïque. Maintenant qu'il en est onze, nous allons nous apercevoir tout bonnement que nous n'avons pas dormi. Je dois avoir cent ans.

LE COMTE (*galamment*). — Une rose ! (*Villardieu lui jette un regard noir, il se retourne vers lui.*) Je vous demande pardon, mon cher. Vous alliez le dire peut-être ? (*Il se lève.*) Je vais voir si nos chambres sont prêtes. (*Il s'arrête.*) Je pense que le général, dans sa simplicité de vieux militaire, nous aura fait préparer, pour Liliane et pour moi, une chambre commune. Je m'en excuse d'avance, Villardieu.

*Il s'incline gracieusement et sort.*

VILLARDIEU. — Vous avez entendu ?

LA COMTESSE. — Il est odieux.

VILLARDIEU. — Je trouve surtout qu'il manque de tact. Ce n'est que votre mari après tout.

LA COMTESSE. — Il est nerveux, car je crois qu'il a du dépit avec sa petite couturière. C'est une créature que j'aimerais bien connaître. Il paraît que c'est une guenon.

VILLARDIEU. — Qui vous l'a dit ?

LA COMTESSE. — Aïssa les a surpris prenant le thé aux Roches Noires. C'est une fille qui ne sait pas manger une meringue ! Elle s'était trompée de fourchette. Gaston a vu qu'Aïssa l'avait vu, il a rougi comme une écrevisse. Je ne suis pas méchante, mais je souhaite qu'il souffre.

VILLARDIEU. — Pourquoi prendre tant d'intérêt à ce qu'il fait ?

LA COMTESSE. — Elle est jeune, peut-être bien faite. Pensez-vous qu'il l'aime d'amour ?

VILLARDIEU. — C'est une question dépourvue de tout intérêt pour moi.

LA COMTESSE. — En tout cas, elle est poitrinaire. Aïssa m'a dit qu'elle toussait. C'est une petite brune vulgaire. De grands yeux, paraît-il, mais elle louche.

VILLARDIEU. — Tant pis !

LA COMTESSE. — Enfin, Hector, votre indifférence est une pose ! L'anglomanie, c'était bon, il y a dix ans ; vous retardez. Vous n'allez pas me faire croire qu'il vous est indifférent que le mari de votre maîtresse s'affiche partout avec un pou.

VILLARDIEU. — J'aurais aimé en tout cas que cela vous fût — à vous — indifférent. En vérité, Liliane, je me demande parfois si vous n'aimez pas encore cet homme. Hier soir, au baccara, vous n'avez pas cessé de lui sourire.

LA COMTESSE. — Il perdait à chaque main. Je me moquais de lui.

VILLARDIEU. — Je ne suis pas aveugle. Il y avait dans vos sourires une nuance de compassion. Il y a des choses que je ne tolérerai pas.

LA COMTESSE. — Mon ami, je suis trop fatiguée ce matin pour une scène.

VILLARDIEU. — Mille diables ! que signifie cette jalousie, Liliane ? Cet intérêt affiché pour cet homme. Si au moins vous mettiez un peu de pudeur à dissimuler. Mais je ne suis pas le seul à m'en apercevoir. Avant hier, chez les Pontadour, vous avez dansé deux fois avec lui. C'est inconvenant, à la fin ! De quoi ai-je l'air ? A un moment, vous lui avez pris la main, devant tout le monde.

LA COMTESSE. — En riant, comme j'aurais pris la main de n'importe qui.

VILLARDIEU. — Il y a des gestes qu'une honnête femme ne se permet pas. Même en riant. Ce n'est pas parce que cet homme est votre mari. J'ai les idées larges, mais il y a des choses que je ne tolérerai pas !

LA COMTESSE. — Vous placez votre vanité avant tout.

VILLARDIEU. — Dites mon honneur, si vous voulez bien. Notre liaison est officielle, vous le savez. (*Il ajoute :*) Et puis je souffre.

*Il faisait les cent pas nerveusement en parlant ; la comtesse lui dit simplement :*

LA COMTESSE. — Votre façon de souffrir me donne le vertige. Asseyez-vous.

VILLARDIEU (*s'assied*). — Si vous continuez ainsi avec cet homme, vous me pousserez à un geste de désespoir. En vérité, tout à l'heure sur la route, j'ai eu la tentation de monter jusqu'à soixante-dix, pour en finir, une bonne fois.

LA COMTESSE. — Qu'est-ce qui se passe à soixante-dix ?

VILLARDIEU (*sombre*). — Le moteur est fou. On n'est plus maître de son engin.

LA COMTESSE. — Avez-vous pensé à Marie-Christine, Hector ? Vous savez pourtant bien que si je n'ai pas voulu vous suivre à Venise, si j'ai exigé que la vie continue avec le comte, c'est pour que ma fille ne se doute jamais de rien. Me reprocherez-vous aussi d'être une mère, Villardieu ?

VILLARDIEU. — J'ai tout accepté pour votre enfant, Liliane. Nos rencontres espacées, cette odieuse comédie de notre vie à trois. Je vous demande seulement de vous tenir convenablement.

*Entre le comte avec Nathalie qui porte un bouquet de fleurs des champs.*

LE COMTE. — Cette maison est frappée d'enchantement. Je n'ai rencontré qu'une fée, dans le jardin, mais elle dit qu'elle a le pouvoir de faire ouvrir des chambres.

NATHALIE. — Bonjour, Liliane. Je m'excuse. Personne n'avait entendu la voiture.

LE COMTE. — Elle fait pourtant assez de bruit.

VILLARDIEU (*lui jette un regard noir*). — C'est le dernier modèle de Dion. Quarante chevaux. Qu'est-ce que vous voulez qu'ils fassent à eux tous ? De la musique ?

LE COMTE. — Villardieu, une fois encore, je n'ai pas cherché à vous offenser. D'ailleurs, personnellement, moi, j'adore le bruit. Je trouve ça gai.

LA COMTESSE (*qui embrasse Nathalie*). — Nathalie ! Cela fait plaisir de vous revoir. Comme vous avez bonne mine. Les nouvelles de votre mari ?

NATHALIE. — Excellentes. Il est au fond du Tonkin.

LE COMTE (*à Villardieu*). — Voilà un homme qui sait vivre.

LA COMTESSE (*présente*). — Le baron de Villardieu, un de nos bons amis.

LE COMTE. — Notre meilleur ami. (*A Villardieu qui le regarde :*) Je ne ris pas.

NATHALIE (*regarde Villardieu et demande*). — Marie-Christine n'est pas avec vous ?

LA COMTESSE. — Nous sommes partis à quatre heures en sortant du casino. Elle a pris le train de sept heures avec sa gouvernante.

NATHALIE. — Je monte dire que vous êtes là.

LA COMTESSE (*pendant qu'elle monte*). — Elle est charmante, n'est-ce pas? Mon neveu, son mari, est une brute et un coureur. Elle l'a épousé sur un coup de tête, sans amour. Je me suis toujours demandé pourquoi.

LE COMTE. — Quoi qu'il en soit, ce détail leur facilitera beaucoup la vie par la suite.

VILLARDIEU. — Mon cher comte, notre situation à tous deux est délicate. Ne l'oubliez jamais.

LE COMTE. — Je n'aurais garde.

VILLARDIEU. — Vous avez eu un mot malheureux tout à l'heure.

LE COMTE. — Mais sacrebleu, Villardieu, si vous n'étiez pas mon meilleur ami, comment expliqueriez-vous que nous ne nous quittions pas d'une semelle?

LA COMTESSE. — Gaston, je vous défends encore une fois de plaisanter avec des choses aussi graves.

LE COMTE. — Que voulez-vous que je fasse? Que je souffre?

LA COMTESSE. — Je sais que vous êtes incapable de souffrir. Mais ayez la décence de feindre, au moins par galanterie, ce que vous ne ressentez pas.

LE COMTE. — Nous naviguons tous trois dans des sentiments si embrouillés, ma chère, que si nous devons feindre, par surcroît, ceux que nous ne ressentons pas, nous risquons sérieusement de nous y perdre.

LA COMTESSE. — Ne faites pas d'esprit et tout sera peut-être plus simple.

VILLARDIEU (*conclut sombre*). — En tous cas, il y a des choses que je ne tolérerai pas.

*Le général apparaît sur la galerie avec Nathalie.*

LE GÉNÉRAL. — Liliane, excuse-moi, j'étais avec Amélie; je ne t'attendais pas si tôt.

LA COMTESSE. — Nous sommes venus en voiture automobile. Comment va-t-elle?

LE GÉNÉRAL. — Toujours pareil. Bonjour, Gaston.

LE COMTE. — Bonjour, mon général. Toujours vert!

LE GÉNÉRAL. — Comme les vieux arbres. Je refleuris chaque printemps. Je fais illusion, mais le tronc est pourri.

LE COMTE. — Vous nous enterrerez tous.

LE GÉNÉRAL. — Je l'espère bien, mais dans quel état? J'aurais voulu vous enterrer jeune homme.

LA COMTESSE. — Léon, je te présente notre bon ami Hector de Villardieu qui passe l'été chez nous à Trouville et que je me suis permis d'amener. Mon frère, le général Saintpé.

LE GÉNÉRAL (*un peu surpris*). — Enchanté, monsieur.

VILLARDIEU. — Très honoré, mon général. J'ai eu l'honneur de servir comme lieutenant au quatrième spahis.

LE GÉNÉRAL (*rogue*). — Souviens pas.

VILLARDIEU. — J'ai été affecté en 98... quelques mois après que vous ayez quitté le commandement de l'unité.

LE GÉNÉRAL. — Ah ! c'est pour ça ! Vous avez servi avec Bourdaine ?

VILLARDIEU. — Oui, mon général.

LE GÉNÉRAL. — Vous fais pas mon compliment. Officier supérieur déplorable ; petites vues. C'est moi qui l'ai fait saquer. Ah ! j'aurais dû rester colonel ! C'était le bon temps, le quatrième !... Des hommes, des chevaux, des Arabes pour tirer dessus, et pas de femmes à quatre cents kilomètres ! (*A ce moment, on entend appeler « Léon ! Léon » ! Il se retourne vers sa sœur et lui demande à mi-voix :*) Pourquoi m'as-tu amené cet animal ?

LA COMTESSE. — Je te dirai. Elle appelle encore ?

LE GÉNÉRAL. — Plus que jamais. Je lui dis ?

LA COMTESSE (*solennelle*). — Léon, je n'ai rien à cacher à Hector !

LE GÉNÉRAL (*la regarde, puis comprend*). — Ah bon ! On m'avait dit que c'était un diplomate cubain. Enfin, à ton âge, on commence à savoir ce qu'on fait.

LA COMTESSE. — Merci.

*On entend crier encore là-haut : « Léon ! Léon ! »*

VILLARDIEU (*s'approche, aimable*). — Vous avez un paon, général ?

LE GÉNÉRAL (*simplement*). — Non, monsieur. C'est ma femme.

VILLARDIEU (*épouvanté*). — Pardon.

LE GÉNÉRAL. — Il paraît qu'on n'a rien à vous cacher. Bon. Moi, je veux bien. Elle m'appelle comme ça tous les quarts d'heure. Vous vous y ferez. A part cela, la maison est très agréable.

*La voix appelle encore : « Léon ! Léon ! »*

LE GÉNÉRAL. — Voilà ! (*Il monte en se retournant vers Villardieu :*) D'ailleurs, je suis ravi de vous voir. Nous reparlerons du quatrième. Mille tonnerres, c'était le bon temps !

*Il va disparaître, la comtesse lui crie :*

LA COMTESSE. — Mais, Léon, tu oublies l'essentiel ! Tu nous as demandé par télégramme de venir immédiatement ici. Pourquoi ?

LE GÉNÉRAL (*lève les bras au ciel sur la galerie*). — Il s'agit d'Ardèle. C'est toute une histoire. Nathalie, commence à leur expliquer. Je calme Amélie et je redescends.

LA COMTESSE. — Ardèle est malade ? Où est-elle ?

LE GÉNÉRAL. — Dans sa chambre. Nathalie te dira. (*La voix crie encore : Léon ! » Le général entre dans la chambre en disant :*) Voilà m'amour. J'étais tout près.

*Il a disparu. La comtesse se retourne vers Nathalie.*

LA COMTESSE. — Eh bien, Nathalie, quel est ce mystère ?

NATHALIE (*embarrassée*). — Tante Liliane, il s'agit de tante Ardèle, oui.

LA COMTESSE. — Appelez-moi Liliane tout court, Nathalie, je vous en prie. Tante Liliane c'est grotesque.

NATHALIE. — Il s'agit de tante Ardèle, Liliane.

LA COMTESSE (*à Villardieu*). — C'est ma sœur aînée, celle dont je vous ai parlé, vous savez ?

VILLARDIEU. — Ah oui, celle qui...

LA COMTESSE (*le coupe*). — Oui.

VILLARDIEU (*pour dire quelque chose, soudain*). — C'est bien triste.

LA COMTESSE. — Qu'est-ce qui est triste ?

VILLARDIEU (*gêné*). — Eh bien... ça. Vous ne croyez pas qu'il vaut mieux que je sorte ?

LA COMTESSE. — Vous êtes stupide ; asseyez-vous. Vous pouvez parler devant monsieur de Villardieu, Nathalie, c'est notre meilleur ami.

NATHALIE (*hésite encore*). — Eh bien, voilà. (*Elle s'arrête.*) C'est extrêmement gênant.

LE COMTE (*qu'on oublie dans son coin*). — Je peux rester ?

LA COMTESSE. — Vous n'êtes jamais drôle, Gaston ; faites des efforts pour n'être pas odieux. Et vous, je vous supplie de parler, Nathalie. S'il est vrai qu'elle n'est pas malade, qu'a-t-il bien pu arriver à ma sœur pour qu'on me convoque ici par dépêche ?

NATHALIE. — Je suis probablement sotte. Je suis vraiment très gênée... J'aimerais mieux que le général lui-même vous dise...

LE GÉNÉRAL (*paraît sur la galerie*). — Ils savent ?

LA COMTESSE. — Pas encore. Nathalie rougit, hésite. Enfin, Léon, nous venons de faire sept heures d'automobile à tombeau ouvert, j'espère que ce n'est pas pour apprendre que tu nous as fait une plaisanterie ? Pour la dernière fois, de quoi s'agit-il ?

LE GÉNÉRAL (*solennel*). — D'un conseil de famille !

VILLARDIEU (*se lève aussitôt*). — Je peux sortir, mon général.

LA COMTESSE (*le fait rasseoir*). — Restez, Hector. Un conseil de famille ? Un conseil de famille au sujet d'Ardèle qui est mon aînée de trois ans ? Pourquoi diable ?

LE GÉNÉRAL. — Un conseil de famille restreint. Je n'ai pas voulu convoquer l'arrière-ban pour une affaire aussi pénible et, il faut bien dire le mot, aussi confidentielle. (*Villardieu, à ce mot, regarde la comtesse et fait mine de se lever. Elle le fait rasseoir.*) Mais tu es la sœur d'Ardèle ; Gaston, en somme, est mon beau-frère.

LE COMTE. — Villardieu est mon ami.

*Villardieu le regarde.*

LE GÉNÉRAL (*continue*). — Nathalie, sa nièce par alliance. J'ai même demandé à Nicolas, qui est un homme maintenant, de venir.

NATHALIE (*sursaute soudain à ces mots et crie malgré elle, comme épouvantée*). — Nicolas doit venir ? (*Elle reprend plus bas :*) Enfin, pardon. Je ne savais pas que vous lui aviez écrit.

LE GÉNÉRAL. — Il refusera probablement. Depuis deux ans qu'il est à Saint-Cyr, il n'a pas accepté de prendre un jour de permission ici. Mais je lui ai tout de même écrit. Il est le neveu d'Ardèle et il peut avoir à souffrir un jour, lui aussi, du scandale. Il est juste qu'il dise son mot.

LA COMTESSE. — Du scandale ? D'un scandale à propos d'Ardèle ? Mais enfin, vas-tu t'expliquer, Léon ? Tu as assez parlé par énigmes.

VILLARDIEU (*se lève, ferme*). — Je sens que le général hésite. Ma position est fausse. Je préfère sortir.

LA COMTESSE (*le fait rasseoir*). — Hector, comprenez une bonne fois qu'on vous demande de rester tranquille et asseyez-vous. Je t'ai déjà dit, Léon, que tu pouvais parler devant monsieur de Villardieu. Gaston, dites-le lui aussi, je vous en prie.

LE COMTE. — Parlez, mon général. Villardieu est un autre moi-même. Sans offense, Villardieu.

LE GÉNÉRAL (*a un geste*). — Après tout, comme vous voudrez. Je suis un vieux soldat, je n'ai ni le temps, ni le goût de jouer à cache-cache. Sait-il qu'elle est bossue ?

LA COMTESSE (*avec reproche*). — Léon ! Villardieu est un ami très intime et je lui ai déjà expliqué que ma sœur aînée était en effet légèrement contrefaite.

LE GÉNÉRAL (*à Villardieu*). — Elle est bossue, carrément. De plus, elle a quarante et quelques...

LA COMTESSE (*le coupe*). — Léon !

LE GÉNÉRAL. — Enfin, elle a trois ans de plus que toi. Vous verrez tout à l'heure pourquoi je tenais à préciser son âge. (*Il continue, à Villardieu.*) Vieille fille, bien entendu romanesque ; une seule passion : le piano. Vous voyez ça ? D'ailleurs, vous la verrez sans doute en chair et en os si vous restez au château.

LA COMTESSE. — Elle sait que nous sommes ici ?

LE GÉNÉRAL. — Non, pas encore.

LA COMTESSE. — Mais elle va descendre déjeuner, j'espère. Où est-elle en ce moment ?

LE GÉNÉRAL. — Dans sa chambre.

LA COMTESSE. — Dans sa chambre, tante Ardèle, à onze heures ? et ses fleurs ?

LE GÉNÉRAL. — Enfermée. Voilà la clef.

LA COMTESSE. — Mais enfin, Léon, pourquoi ?

LE GÉNÉRAL (*regarde Villardieu*). — Tu tiens vraiment à ce qu'il reste ? Bon. Elle a probablement un amant !

LA COMTESSE (*crie*). — Léon ! Tu rêves ?

LE GÉNÉRAL. — Je voudrais bien. Je me pince depuis trois jours. Je suis couvert de bleus. Quand je trouve une épingle sur un meuble, je me pique. Quand j'allume mon cigare, je me brûle avec l'allumette, pour voir. Mais rien n'y fait. Je ne rêve pas.

LA COMTESSE. — Mais Ardèle est une infirme ! Elle est âgée — enfin, je veux dire, elle n'a plus l'âme de... — d'ailleurs, l'âge n'y fait rien. Mais dans sa situation, avec son état de santé ! Enfin jamais, quand elle avait vingt ans, Ardèle n'a songé qu'elle pourrait se marier. Elle savait bien que personne... Je vais être cruelle, mais, bien qu'elle ait un assez charmant visage... Qui d'ailleurs aurait pu ?

LE GÉNÉRAL. — C'est là que ça se corse. On a pu. Quelqu'un a pu.

LA COMTESSE. — Quelqu'un a demandé la main d'Ardèle ? Et elle a été assez peu raisonnable pour prendre cette demande au sérieux ?

LE GÉNÉRAL. — On n'a même pas demandé sa main. Ta sœur est tombée amoureuse d'un homme et elle a décidé de fuir avec lui. Prie le ciel qu'elle ne soit pas déjà sa maîtresse. C'est notre dernier espoir.

LA COMTESSE. — Léon, à présent tu es odieux ! Avec ses sentiments religieux, sa haute tenue morale, jamais Ardèle n'aurait pu. Ardèle est une sainte, voyons !

LE GÉNÉRAL. — Peut-être. Mais maintenant, c'est une sainte qui veut se marier.

LA COMTESSE. — Mais enfin avec qui ?

LE GÉNÉRAL. — Tu sais que Toto n'a jamais très bien mordu au latin ?

LA COMTESSE. — Je ne vois pas le rapport.

LE GÉNÉRAL. — Tu vas le voir. Tu sais aussi qu'Amélie, avec sa maladie, ne peut pas supporter l'idée de le mettre en pension. Bref, comme avec le curé du pays il en était toujours à la première déclinaison et qu'avec moi cela se terminait à coups de poings, j'ai décidé de lui donner un précepteur.

LA COMTESSE. — Je t'ai toujours dit que ta tranquillité était à ce prix.

LE GÉNÉRAL (*ricane sombrement*). — Ma tranquillité, en effet, comme tu dis ! Ecoute la suite. Les Vaudreuil me recommandent quelqu'un. Un homme merveilleux qui a élevé leur fils aîné. Sept ans chez eux. Un puits de science, une âme d'élite, etc., etc. Je le convoque. Qu'est-ce que je vois arriver ? Tiens-toi bien, un bossu ! Moi, les bosses, cela ne me fait plus rien, naturellement. Il me paraît intelligent, posé, je l'engage. Je prends cependant quelques précautions pour avertir Ardèle... On ne sait jamais ; une susceptibilité d'infirme... Pas du tout. Ils s'entendent très bien. Ils se découvrent une passion commune : la musique. Les voilà tous les deux tous les soirs au piano, dans le grand salon, à chanter du Fauré bosse contre bosse. C'est un homme qui a d'ailleurs une jolie voix. Je me disais : « Bon, la musique m'embête, mais cela distrait Ardèle, cette maison n'est pas si gaie, et par ailleurs, Toto fait des progrès. Tout va bien. » Tout allait bien, en effet. Tout allait admirablement bien. Du piano, ils sont passés à la botanique. Ils ont commencé un herbier. Puis ils ont découvert les papillons. Tu les vois, sautillant tous les

deux dans la prairie armés de filets de tarlatane ? L'idylle a duré six mois. Un matin, qu'est-ce que je vois ? Ardèle s'était mis du rouge aux lèvres. Je m'étonne, je la questionne. Tu sais comme je suis, je fonce, je la pousse dans ses retranchements, soudain : crac ! elle fond en larmes. Elle m'avoue qu'elle aime le bossu.

LA COMTESSE. — C'est affreux ! Mais enfin, tu lui as fait comprendre j'espère...

LE GÉNÉRAL. — J'ai essayé, tu penses bien. Mais il n'y avait rien à lui faire comprendre. Ma pauvre Liliane, tu ne la reconnaîtras pas. Elle flambe, elle étincelle, elle a rajeuni de vingt ans. J'ai même l'impression qu'elle se tient droite.

LA COMTESSE. — Mais lui ?

LE GÉNÉRAL. — Je le convoque. C'est un homme d'origine très modeste. Plutôt humble de nature. Je me dis : « Je vais le confondre. » Je ne néglige rien, je me mets en uniforme, toutes mes décorations. Je l'attends raide derrière mon bureau comme dans une pièce de Dumas fils. A peine était-il debout devant moi, tout pâle, se doutant du coup, j'attaque. Je le traite d'intrigant, de suborneur, — j'avais bonne mine avec l'âge de ta sœur — cela ne fait rien. J'ai été superbe. Je dois avouer qu'il s'est très bien tenu aussi. Il m'a dit qu'il comprenait parfaitement qu'il ne saurait être question pour lui d'entrer dans notre famille, qu'il ne me demandait rien, mais que ses sentiments étaient là, qu'il aimait Ardèle et que personne au monde ne le ferait renoncer à son amour.

LA COMTESSE. — Mais enfin, lui as-tu fait entendre ce qu'il y avait de monstrueux dans son état...

LE GÉNÉRAL. — Il prétend, avec une certaine logique, qu'il est un homme malgré sa bosse. Et comme Ardèle aussi en a une, tu comprends que j'aie manqué d'arguments. Je l'ai flanqué à la porte, c'est tout ce que je pouvais faire. Il a refusé dignement l'indemnité à laquelle il avait droit et il est allé s'installer à l'auberge du village, où il est encore. Voilà !

LA COMTESSE. — Et Ardèle ?

LE GÉNÉRAL. — Le premier soir, elle tentait de sortir pour le retrouver. Je l'ai bouclée.

*Il y a un silence. Villardieu, de plus en plus gêné, dit enfin, se levant :*

VILLARDIEU. — C'est évidemment très pénible. Vous ne pensez pas qu'il vaudrait mieux que je...

*Comme personne ne fait attention à sa tentative, il se rasseoit incertain.*

LE COMTE (*qui allume un cigare, demande soudain tranquillement :*). — Croyez-vous qu'ils auront des enfants bossus ?

LA COMTESSE (*s'écrie :*). — Gaston, vous êtes odieux! Vous pensez bien que la question de cette union ne se pose même pas. De quoi aurions-nous l'air ?

LE COMTE. — Que voulez-vous faire ? Ardèle est fortunée, majeure —

plutôt deux fois qu'une sans vous blesser ma chère... Séquestration ? Vous vous mettez dans un drôle de cas !

LA COMTESSE (*se lève*). — Je vais lui parler : donne-moi la clef.

LE GÉNÉRAL. — Elle a tiré le verrou, elle ne te recevra pas. J'oubliais de te dire qu'elle refuse les plateaux que je lui fais monter, depuis trois jours elle n'a rien mangé. (*Il allume un cigare et après s'être brûlé le doigt une dernière fois, en vain, avec l'allumette, il va taper sur l'épaule de Villardieu.*) Ah ! c'était le bon temps, le quatrième spahis !

VILLARDIEU (*sursaute et se met machinalement au garde-à-vous*). — Oui, mon général.

LE GÉNÉRAL. — Repos ! Nous en avons tous besoin.

*Il va s'étendre sur un canapé. Pendant ce temps la comtesse est montée frapper à une porte.*

LA COMTESSE. — Ardèle. Ma petite sœur. Tu m'écoutes ? C'est Liliane qui te parle. Léon m'a demandé de venir. Je veux absolument te parler. Ardèle, ouvre-moi immédiatement. Ardèle !

*Rien ne répond derrière la porte, la comtesse attend un instant, puis se détourne découragée.*

LE GÉNÉRAL (*lui crie*). — Referme !

*La comtesse redescend en silence et, après avoir rendu la clef au général, s'asseoit aussi. Silence très pénible. Villardieu se demande toujours s'il doit se lever ou rester assis. La comtesse se tourne enfin vers le comte.*

LA COMTESSE. — Dites quelque chose, Gaston !

LE COMTE (*doucement*). — Tout ce que je pourrais dire me paraît bien inutile. Nous sommes convenus depuis longtemps, ma chère, que l'amour avait tous les droits.

LA COMTESSE (*se lève indignée*). — Mais Gaston, vous êtes donc complètement amoral ? Entre ces deux êtres difformes il ne peut être question d'amour !

LE COMTE. — De quoi, alors ?

LA COMTESSE. — Et puis il y a autre chose que l'amour ! Il y a le monde. Il y a le scandale.

LE COMTE. — Le monde s'arrange de bien d'autres désordres, vous le savez comme moi. Il en sourit et les trouve piquants. Il trouvera celui-ci odieux et grotesque, voilà tout. Cela ne sera jamais qu'une nuance dans l'opinion du monde et un désordre de plus.

*La femme de chambre est entrée, elle vient au général et annonce.*

LA FEMME DE CHAMBRE. — Monsieur est servi.

LE GÉNÉRAL (*se lève*). — C'est vrai. J'avais oublié de vous le dire : ici nous déjeunons à midi. Faites retarder un peu, Ada et conduisez monsieur à la chambre verte. Tu as la grande chambre du sud avec Gaston, Liliane,

comme d'habitude. Nathalie va t'y conduire. Nous tâcherons d'y voir plus clair et de parler à Ardèle après le déjeuner.

*Tout le monde se lève et se dirige vers les chambres. Le comte a pris le général à part.*

LE COMTE. — Dites-moi, mon cher, il n'y a que cet appareil de téléphone dans la maison ?

LE GÉNÉRAL. — Non j'ai aussi un récepteur dans la bibliothèque.

LE COMTE. — Parfait. Je vais vous dire : vous savez que notre vie, avec Liliane, a un peu changé.

LE GÉNÉRAL. — J'ai vu cela.

LE COMTE. — C'est sans aucune importance. Les apparences sont respectées.

LE GÉNÉRAL. — C'est l'essentiel.

LE COMTE. — Seulement j'ai une petite amie, une fille délicieuse que j'ai pris la liberté d'installer à l'auberge du village pour ne pas m'en séparer pendant notre séjour ici. J'aimerais lui téléphoner discrètement. Elle est un peu nerveuse en ce moment, elle m'inquiète. Oui, c'est le grand amour, mon cher. Cette enfant m'adore, et comme je ne peux lui donner que très peu de mon temps, elle souffre. L'autre jour, elle a voulu se tuer avec du laudanum.

LE GÉNÉRAL. — Mimi Pinson ! Cela doit être adorable !

LE COMTE. — Oui, mais un peu angoissant aussi. A mon âge c'est presque trop qu'on vous donne tout. Imaginez une petite couturière, un article de Paris plein de tendresse et d'esprit.

LE GÉNÉRAL. — Farceur ! Mais c'est merveilleux. Quel âge ?

LE COMTE. — Vingt ans, deux yeux noirs, un petit cœur neuf...

LE GÉNÉRAL. — Vous me la montrerez, cachottier ?

LE COMTE. — Bien sûr. Nous irons déjeuner ensemble au village. Après ma rupture avec Liliane je cherchais une aventure, c'est l'amour qui me tombe dessus. Figurez-vous que je passais rue de la Paix ; il pleuvait à torrents ; je lui offre mon parapluie...

*Ils vont passer dans la bibliothèque. A ce moment on entend crier : « Léon ! Léon ! » là-haut.*

LE GÉNÉRAL (*s'arrête un instant, puis hausse les épaules*). — Zut ! je n'y vais pas. Je dirai que j'ai cru que c'était le paon. Alors, vous dites que vous lui offrez votre parapluie...

*Ils sont passés dans la bibliothèque.*

*La scène reste vide. On entend un sifflement, puis le bruit d'un petit train, toussotant, qui passe dans la campagne, tout près.*

*Nicolas entre en Saint-Cyrien avec une petite valise. Il est un peu étonné de ne voir personne.*

*Il pose sa valise, commence à enlever son shako et sa baïonnette.*

*Nathalie paraît sur la galerie et s'arrête, le voyant.*

NATHALIE (*doucement*). — Tu es venu ?

NICOLAS. — Tu vois. (*Un temps. Il continue :*) J'ai pris le raccourci de la gare à travers le bois. Je me suis arrêté une minute au petit lavoir couvert où une femme avait oublié un linge bleu comme autrefois. Là, j'ai sauté le mur près des noisetiers à l'endroit de l'ancienne brèche, et je suis remonté par les ruches. Je ne sais pas combien de temps vivent les abeilles, pourtant on dirait qu'elles m'ont reconnu. Rien n'a changé dans ce château depuis deux ans. Tout est là à sa place. Même toi.

NATHALIE (*doucement*). — Même moi.

NICOLAS. — La robe à peine un peu plus longue.

*Un silence. Ils se regardent de loin. Nathalie murmure.*

NATHALIE. — Tu es devenu un homme, toi.

NICOLAS (*grave*). — Tu vois. Cela devait tout de même arriver.

NATHALIE. — Oui.

*Il y a encore un silence pendant lequel ils se regardent sans bouger. Nicolas demande soudain.*

NICOLAS. — Nathalie, pourquoi as-tu épousé mon frère ?

*Nathalie ne répond pas, immobile. Le noir soudain.*

*Quand la lumière revient, c'est après déjeuner. Les portes de la salle à manger sont ouvertes ; on aperçoit les convives à table dans le fond. Le comte est au téléphone, jetant des regards inquiets vers la salle à manger.*

LE COMTE. — Tu es injuste, mon petit rat. Je t'assure que je ne peux pas parler plus haut... Parce qu'il y a du monde à côté. Non, mon petit lapin, je ne te néglige pas, mais tu sais que je suis ici pour une importante affaire de famille qui va être bientôt réglée. Je m'arrangerai pour venir te voir aussitôt. Mais si, je me rendrai libre ! Mais non, mon petit loup, pas pour une demi-heure, mais pour trois quarts d'heure au moins ou une heure... Mais tu sais bien que je ne fais pas ce que je veux, Josette !... Si je t'aimais ?... Mais je t'aime ! Je t'en supplie, ne raccroche pas, ne raccroche pas ! (*Il murmure encore dans l'appareil vide :*) Ne raccroche pas !

*Puis il le pose avec un soupir et retourne dans la salle à manger. Il croise les enfants qui en sortent.*

MARIE-CHRISTINE. — Pourquoi ils nous ont permis de nous lever de table ?

TOTO. — T'as pas compris ?... C'est parce qu'ils voulaient se parler. Ils ont essayé pendant tout le déjeuner. Mais quand ça commençait à devenir intéressant, il y en avait toujours un qui toussait en nous regardant.

MARIE-CHRISTINE. — Qu'est-ce que tu crois qu'ils voulaient se dire ?

TOTO. — Des saletés. Quand ils vous font sortir, c'est toujours pour se dire des saletés.

MARIE-CHRISTINE. — Quelles saletés ?

TOTO. — Des histoires d'amour. Maintenant qu'on est sortis, ils vont commencer. Si tu veux qu'on écoute, je connais un coin d'où on entend tout.

MARIE-CHRISTINE. — Non, ça ne m'amuse pas. J'aime mieux qu'on joue à se déguiser avec leurs affaires. On se ferait des scènes. On serait mariés, tu comprends. On se battrait.

*On entend la générale crier là-haut : « Léon ! Léon ! »*

MARIE-CHRISTINE. — Qu'est-ce que c'est ? On dirait un oiseau.

TOTO. — Tu parles d'un oiseau ! C'est maman qui appelle papa. C'est comme ça tous les quarts d'heure.

MARIE-CHRISTINE. — Pourquoi elle l'appelle ?

TOTO. — Pour savoir où il est.

MARIE-CHRISTINE. — Pourquoi elle veut savoir où il est ?

TOTO. — Parce qu'elle a peur qu'il soit avec la bonne. Attention. (*Ada est entrée portant le café. Toto demande angélique :*) Alors, Marie-Christine, tu veux qu'on joue aux billes, ou si tu préfères qu'on aille donner du pain-pain aux carpes sur la terrasse ?

ADA. — Si vous allez aux carpes, attention à ne pas tomber dans le bassin, monsieur Toto.

TOTO (*trop poli pour être honnête*). — Oui, Ada.

ADA. — Et vous serez gentil, avec votre petite cousine, n'est-ce pas ?

TOTO (*sortant hypocrite*). — Je pense bien. On va jouer au papa et à la maman.

*Ada dispose les tasses et la cafetière sur une table basse. Le général entre brusquement.*

LE GÉNÉRAL. — Où sont les enfants ?

ADA. — Ils sont sortis sur la terrasse.

LE GÉNÉRAL (*se rapproche*). — Qui était cet homme, tout à l'heure, dans la cuisine ?

ADA. — Le plombier, pour la fuite du second.

LE GÉNÉRAL. — Ce n'est plus Cotard ?

ADA. — C'est son ouvrier. Cotard dit qu'il est trop vieux maintenant pour faire la route à bicyclette.

LE GÉNÉRAL. — Celui-là est trop jeune ! Je ferai venir un plombier de Châtellerault.

ADA. — Il sera peut-être aussi jeune !

LE GÉNÉRAL. — Alors tant pis. Je laisserai l'eau pisser partout dans cette maison. Qu'est-ce qu'il te disait qui te faisait rire ? Chaque fois qu'on entr'ouvrait la porte de l'office, je t'entendais.

ADA (*rit bêtement*). — Des bêtises... Vous savez bien ce que c'est que les hommes. Quand ça voit une fille, il faut que ça lui dise des mots...

LE GÉNÉRAL (*se décompose et devient vieux soudain, il murmure*). — Ada.

ADA. — Oui.

LE GÉNÉRAL. — Ne me trompe pas. Je t'aime. (*Il détourne les yeux.*) Enfin, j'ai besoin de toi. Je sais que tu ne peux pas m'aimer, mais je te donnerai tout ce que tu voudras. Sans ton odeur, sans ton corps chaque jour touché, je suis comme un petit garçon seul au monde dans cette maison. (*Il la regarde.*) Je te fais rire, idiote ? Je suis aussi drôle que le plombier ? (*Villardieu est entré. Le général enchaîne :*) C'est cela, apportez les liqueurs, Ada.

ADA. — Bien, monsieur.

*Elle sort. Le général allume un cigare, il en tend un à Villardieu qui vient s'asseoir près de lui. Le général, en allumant le sien, se brûle avec l'allumette à tout hasard et constate déçu :*

LE GÉNÉRAL. — Non. (*Il répond au regard étonné de Villardieu.*) Il faut bien se rendre à l'évidence. On ne rêve jamais. Vous ne le regrettez pas, vous, le quatrième spahis ?

VILLARDIEU. — Quelquefois, mon général.

LE GÉNÉRAL. — Vous n'êtes pas heureux non plus ? Liliane est pourtant charmante. Un peu folle, mais charmante. Je ne sais pas comment elle s'arrange, voilà dix ans qu'elle rajeunit. Qu'est-ce qui ne va pas ?

VILLARDIEU. — Je me demande s'il m'est possible, mon général...

LE GÉNÉRAL. — Bah ! Au point où nous en sommes tous dans cette maison... Il ne nous reste plus qu'à ne pas être hypocrites. Pourquoi n'êtes-vous pas heureux ?

VILLARDIEU (*sombre*). — Je suis jaloux.

LE GÉNÉRAL. — Ah diable ! D'un ouvrier plombier ?

VILLARDIEU (*ahuri par cette question*). — Pourquoi d'un ouvrier plombier ?

LE GÉNÉRAL. — Je ne sais pas. Une idée. Ç'aurait été une coïncidence amusante...

VILLARDIEU. — Je crois que la comtesse aime encore son mari.

LE GÉNÉRAL. — Liliane est capable de tout.

VILLARDIEU. — Et on a beau être de son temps, tout admettre... Il y a une certaine netteté de sentiments qui est toute de même indispensable. Je contrôle leur vie commune.

LE GÉNÉRAL. — Vraiment ?

VILLARDIEU. — Oui. Je suis toujours là. Je ne couche plus chez moi, je ne prends plus jamais un repas au cercle. J'ai, Dieu merci, une fortune qui me permet de ne pas m'occuper d'autre chose. Nous avons, bien entendu, chacun notre chambre à cause des domestiques et de Marie-Christine. Cette villa normande est de verre, on entend tout et il ne saurait être question pour Liliane d'aller chez moi, ni pour moi d'aller chez elle. Mais je passe mes nuits à surveiller la porte du comte. Je crains qu'ils n'aient des rendez-vous secrets.

LE GÉNÉRAL. — Mais, dites-moi, cette vie-là ne doit pas être commode du tout. Alors ma sœur et vous... (*il a un geste.*) Nous sommes entre camarades, sacrebleu !

VILLARDIEU (*secoue la tête*). — Jamais. Ou presque jamais. Comme Liliane est jalouse du comte et qu'elle veut l'empêcher à tout prix d'aller voir sa petite amie, elle s'arrange pour ne pas le quitter de tout le jour. Thés, expositions, courses... Nous allons partout tous les trois ensemble. Et la nuit, pendant que je surveille sa porte, elle surveille la sienne. Le comte est le seul d'entre nous qui pourrait dormir. Je dis : « qui pourrait », car sa petite amie, qu'il ne peut jamais voir, lui fait des scènes, et je suis persuadé qu'il ne dort pas non plus.

LE GÉNÉRAL. — En somme, cela ne doit pas être très rigolo, mais cela me paraît très moral votre histoire.

*Entrent le comte et la comtesse, suivis de Nathalie et de Nicolas.*

LA COMTESSE. — Eh bien ! Léon, lui parlons-nous ?

LE GÉNÉRAL. — Le problème est de la faire sortir de sa chambre. (*Il lui tend la clef.*) Veux-tu essayer ?

LA COMTESSE. — Elle a déjà refusé de m'écouter.

LE GÉNÉRAL. — Essaie encore. Moi, elle m'en veut. Si cela peut arranger les choses, je t'autorise à lui dire qu'il te paraît excessif que je l'aie enfermée.

*La comtesse prend la clef et monte.*

VILLARDIEU (*se lève*). — Dois-je sortir ?

*Personne ne lui répond. Il se rasseoit. Le comte allume un cigare et s'installe.*

LE COMTE. — Moi, je trouve qu'elle a beaucoup de cran, tante Ardèle. Trois jours sans manger. Elles étaient fameuses vos truites, général. (*A Nathalie et Nicolas qui sont assis près de lui.*) Vous n'avez jamais essayé de faire la grève de la faim, vous ?

NATHALIE. — Jamais.

LE COMTE (*à Nicolas*). — Toi non plus ?

NICOLAS. — Non, mon oncle.

LE COMTE. — J'ai essayé, moi, une fois. J'ai tenu jusqu'au fromage. Arrivé là, j'ai compris que c'était trop bête et qu'il fallait vivre tout de même.

LE GÉNÉRAL. — C'est bien mon avis. (*Comme Nicolas s'est retourné vers Nathalie et qu'il la regarde, le général demande :*) Ce n'est pas le vôtre, Nathalie ?

NATHALIE. — Si, bien sûr !

LE GÉNÉRAL. — Et toi, ne prends pas cet air abruti, Nicolas ! On t'a fait venir parce que le scandale de tante Ardèle risque de rejaillir un jour sur toi comme sur les autres. Tu es bien jeune, mais écoute et tâche de te faire une opinion. Quand il s'agira de prendre une décision, tout à l'heure, on te la demandera.

*La comtesse a tourné la clef dans la serrure d'Ardèle. Elle écoute un peu, puis commence :*

LA COMTESSE. — Ardèle, c'est Liliane. Nous sommes tous là : Gaston, Nathalie, et même Nicolas qui est venu spécialement en permission pour te voir.

LE COMTE. — Dis-lui aussi qu'il y a Villardieu, cela le touchera !

LA COMTESSE (*hausse les épaules et continue*). — Nous voulons te dire que nous sommes tous révoltés du traitement inadmissible que t'a fait subir Léon.

LE GÉNÉRAL. — N'exagère pas. Elle va se croire une martyre.

LA COMTESSE. — Et nous voudrions en parler affectueusement avec toi. Veux-tu ouvrir ? Nous aimerions venir t'embrasser dans ta chambre ou bien tu pourrais descendre au salon où nous sommes tous réunis. Qu'est-ce que tu dis ?

*La comtesse se penche à la porte. Tout le monde écoute. La comtesse se retourne.*

LA COMTESSE. — Elle dit que sa décision est prise; qu'elle n'ouvrira à personne et qu'il faut la laisser mourir.

LE GÉNÉRAL. — Mourir ! Mourir par désespoir d'amour ! Moi aussi, j'ai été désespéré à en mourir une bonne demi-douzaine de fois. Est-ce que je suis mort, sacrebleu ? Non. (*Au comte :*) Et vous ?

LE COMTE. — Moi non plus.

LE GÉNÉRAL (*se lève*). — Bon. Une porte cela s'enfonce. Un levier, deux hommes : exécution !

LA COMTESSE. — Reste calme, Léon. Nous n'obtiendrons rien que par la douceur. (*Elle revient à la porte*). Ardèle ! Je suis ta petite sœur. Léon m'a raconté ton histoire et j'ai beaucoup de peine pour toi. Je voudrais parler avec toi de ce qui t'arrive. Tu sais que, bien que ta cadette, j'ai une plus grande expérience de la vie que toi. J'aimerais te donner un conseil. (*Elle écoute et se redresse pincée.*) Tu es odieuse, Ardèle !

LE GÉNÉRAL. — Qu'est-ce qu'elle t'a dit ?

LA COMTESSE (*qui redescend hors d'elle*). — Elle a été extrêmement désagréable avec moi. Fais ce que tu veux, Léon, moi, je ne m'en mêle plus.

LE GÉNÉRAL. — Mais, enfin, dis-nous ce qu'elle t'a dit, saperlotte ! Si nous passons notre temps à nous vexer tous, nous n'en sortirons jamais.

LA COMTESSE. — Ma vie privée ne regarde personne ! Surtout pas ma famille ! D'ailleurs, je me demande comment elle peut savoir. Cela me donne une jolie idée de vos conversations quand je ne suis pas là. T'ai-je jamais jugé, Léon ? Toutes les fois que je t'ai surpris les mains dans les jupes de tes femmes de chambre, ai-je seulement fait semblant de te voir ?

LE GÉNÉRAL. — Quelles jupes ? Quelles femmes de chambre ? Sors immédiatement, Nicolas ! Non, d'ailleurs c'est trop tard. Reste. Ce n'est pas ma faute si ta tante est folle ! (*Il crie soudain :*) Mille tonnerres, Liliane, apprends que je fais ce qu'il me plaît !

LA COMTESSE (*nez à nez avec lui*). — Moi aussi, figure-toi, mon petit Léon !

LE COMTE (*calmement, derrière eux*). — Tante Ardèle aussi, voilà tout. Vous êtes extraordinaires. Pourquoi ne voulez-vous pas lui reconnaître les droits que vous vous reconnaissez ?

LA COMTESSE. — Ne vous faites pas plus naïf que vous n'êtes, Gaston. Vous savez bien qu'il ne s'agit que de respecter les apparences. De ne pas offrir le scandale en pâture au monde.

LE COMTE. — Il faut bien que le monde ait quelque chose à se mettre sous la dent !

LA COMTESSE. — Et puis enfin, parlons. Malgré son âge, nous sommes obligés de considérer Ardèle comme une enfant irresponsable. Que peut-elle savoir de l'amour ?

LE COMTE (*calmement*). — De l'amour comme vous l'entendez, comme je l'entends, comme l'entendent le général, Villardieu et Nathalie, rien peut-être. Mais de l'amour comme l'entend Ardèle, tout, sûrement... Et qui peut dire si ce n'est pas précisément cela, l'amour ?

LA COMTESSE. — Vous vous amusez comme d'habitude. Ce que vous dites n'a aucun sens commun, mon ami.

*On entend crier soudain là-haut : « Léon ! Léon ! »*

LA COMTESSE (*demande*). — C'est le paon ?

LE GÉNÉRAL. — Non, c'est Amélie. (*Il crie :*) Voilà ! (*Il monte et leur crie soudain de la galerie :*) Je suis resté dix ans à portée de voix de cette folle. J'aurais pu vivre; moi aussi. Les jupes de mes femmes de chambre, c'est tout ce que la vie m'a laissé. Alors, qu'on ne vienne pas me les reprocher maintenant ! (*Il ouvre la porte et d'une autre voix :*) Je suis là, Amélie. Nous sommes tous là. Nous bavardons. De quoi ? De la pluie et du beau temps. Dors un peu. (*Il referme la porte.*) Je vous donne dix minutes pour la décider, sinon je fais sauter la porte.

LE COMTE. — Et après ?

LE GÉNÉRAL. — Si elle refuse de manger, je la gave. Comme une oie.

LE COMTE. — Et après ?

LE GÉNÉRAL. — Elle mange normalement, elle reprend son piano, elle oublie son bossu. Tout rentre dans l'ordre. Vous pouvez disposer. Rompez les rangs.

LE COMTE. — Et si cela ne se passait pas comme ça ? Si elle était vraiment désespérée ? Si cet amour, qui vous paraît grotesque, était sa seule raison de vivre maintenant ? Général, c'est bien ennuyeux, j'en conviens, mais figurez-vous que tante Ardèle a une âme dans sa bosse.

LE GÉNÉRAL. — C'est possible ! Les têtes de caillou qu'on m'expédiait comme recrues dans le Sud-marocain en avaient une aussi, théoriquement. Mais si j'en avais tenu compte, je n'aurais seulement pas réussi à les faire mettre en rang par quatre. Il faut savoir ce qu'on veut, n'est-ce pas, lieutenant ?

VILLARDIEU (*sursaute et se met au garde-à-vous encore*). — Oui, mon général.

LE COMTE (*dans son dos*). — Repos ! (*Villardieu en jette son cigare de rage et va respirer l'air du jardin. Le comte continue posément :*) D'abord, nous sommes en Indre-et-Loire, la guerre est finie dans le Sud-marocain, tante Ardèle n'est pas une recrue, et vous, mon général, vous nous jouez soudain les vieilles badernes, mais, je vous connais, vous n'en pensez pas un mot. Voulez-vous que j'essaie de lui parler, moi ? Il me semble que je m'y prendrais mieux que vous tous.

LE GÉNÉRAL. — A votre aise mon vieux, mais je n'ai pas grand espoir.

*Le comte est monté pendant ce temps jusqu'à la porte d'Ardèle, il commence :*

LE COMTE. — Tante Ardèle, c'est Gaston. Vous êtes malheureuse, tante Ardèle, et je ne suis pas très heureux non plus. Cela vous ennuierait tellement que nous bavardions un peu, tous les deux, sur le bonheur ?

LA COMTESSE. — Voilà un début qui promet !

LE COMTE. — On fait ce qu'on peut. Si vous trouvez mieux, venez à ma place. (*Il écoute et sourit.*) Eh bien, tante Ardèle, je suis très content d'apprendre que vous m'aimez bien. Moi aussi, je vous aime beaucoup.

LE GÉNÉRAL. — Ils se font des déclarations d'amour maintenant. Elle va croire qu'elle tourne la tête à tout le monde. C'est gai !

LA COMTESSE. — Tout cela est d'une sottise !

*Pendant ces répliques, le comte a écouté attentivement à la porte.*

LE COMTE. — Tante Ardèle, d'abord ce n'est pas vrai. Vous n'êtes pas vieille, vous venez de nous le prouver.

LA COMTESSE. — Bien sûr qu'elle n'est pas vieille à quarante... (*elle s'arrête.*) Ce n'est pas de son âge qu'il est question.

LE COMTE. — Vous avez toute la vie devant vous, tante Ardèle. Et la vie est pleine de petites joies humbles pour chaque jour. Pensez à votre piano, à vos fleurs, à vos aquarelles. C'était bon tout cela aussi. (*Il écoute.*) Mais non, mais non. C'est plus important que vous ne le croyez. Nous sommes trop exigeants, tante Ardèle. La vie est faite de pièces de deux sous et il y en a une fortune pour ceux qui savent les amasser. Seulement, nous les méprisons. Nous attendons toujours que la vie nous règle avec un billet de mille. Alors nous restons pauvres devant le trésor. Les billets

de mille sont rares, tante Ardèle. (*Il se retourne vers les autres.*) Je n'ai aucune conviction pour lui débiter tous ces lieux communs. C'est bien pour vous rendre service. (*Il écoute.*) Pardon, tante Ardèle ?

LE GÉNÉRAL. — Qu'est-ce qu'elle répond ?

LE COMTE (*se retourne*). — Elle me répond avec assez de bon sens que lorsqu'on trouve un billet de mille, il ne faut pas le laisser filer.

LE GÉNÉRAL. — Parlez-lui de son devoir. C'est un truc qui réussit quelquefois. Dites-lui que, moi aussi, je les ai vus passer les billets de mille, un par un, et que je suis resté.

LE COMTE. — Tante Ardèle, on me demande de vous parler de votre devoir. Nous sommes quelques-uns dans ce salon qui nous croyons libres et dont la vie est, dans une certaine mesure, un objet de scandale.

LA COMTESSE. — Gaston, c'est insensé ! Ce n'est pas de nous qu'il s'agit.

LE COMTE. — Eh bien, tante Ardèle, si nous ne nous conduisons pas tout à fait bien, c'est parce qu'il nous reste, à tous, une vague petite notion de devoir au fond de notre désordre qui fait que nous n'avons pas le courage de nous conduire tout à fait mal.

LE GÉNÉRAL. — Il s'embrouille. Enfonçons la porte et finissons-en !

LE COMTE. — Je parle pour moi comme pour les autres, tante Ardèle. (*Il écoute.*) Vous êtes gentille, tante Ardèle. Mais je suis malheureux tout de même et je vous assure que cela me fait une belle jambe d'avoir raison !

LA COMTESSE. — Gaston, vous n'allez pas en profiter pour vous plaindre !

LE COMTE (*se bouche une oreille comme s'il était au téléphone*). — Moins de bruit, s'il vous plaît, je n'entends rien. Allô ! Allô ! Ne coupez pas, tante Ardèle. Vous dites que Léon vous dégoûte ?

LE GÉNÉRAL (*sursaute*). — Ah ! ça, c'est le bouquet ! Elle tombe amoureuse d'un bossu et c'est moi qui la dégoûte !

LE COMTE. — Léon vous dégoûte, ma pauvre tante Ardèle, parce qu'il est resté près d'Amélie et qu'il compose comme il peut. Ce sont toujours nos bons sentiments qui nous font faire de vilaines choses. Avec moins de tendresse pour elle, il l'aurait mise dans une maison de repos depuis dix ans et vous n'auriez pas à le juger. Rien n'est si simple, tante Ardèle. Et pour Liliane, Villardieu et moi c'est pareil. C'est par excès de scrupules que nous en sommes là.

LA COMTESSE (*lui crie*). — Gaston, il est question de tante Ardèle et d'un bossu. Pas de moi, ni de Villardieu !

VILLARDIEU (*monte quatre à quatre jusqu'au comte sur la galerie*). — Comte, je vous avertis ! Cette histoire ne me regarde en rien. Je ne souffrirai pas qu'on y mêle ma vie privée.

LE COMTE (*lui demande*). — Et la mienne, Villardieu ?

VILLARDIEU. — Comme il vous plaira.

LE COMTE (*gentiment*). — Vous me faites rire, mon vieux. C'est la même... (*Il se penche à la porte.*) Non, je parlais à quelqu'un, tante Ardèle, à Villardieu. C'est un grand ami de Liliane et de moi. C'est cela, vous avez

bien compris, tante Ardèle. Vous en savez long depuis quelque temps. Si je souffre ? Pas exactement. Vous en êtes tout au début, tante Ardèle, attendez un peu. Cette grande faculté de souffrir s'émousse aussi. Evidemment, si la première année j'avais perdu Liliane...

LA COMTESSE. — Gaston, tu es l'impudeur même ! Pour la dernière fois, ce n'est pas notre procès que nous faisons, c'est celui d'Ardèle.

LE COMTE. — Mais c'est le même, ma pauvre Lili !

VILLARDIEU (*sursaute*). — Comment ! votre pauvre Lili ! Mais qui vous autorise, monsieur ?

LE COMTE. — Repos, Villardieu ! Liliane, ce n'est pas ton procès, ni le mien, ni celui du général ou d'Ardèle ou de Villardieu. Nous faisons le procès de l'amour. Tante Ardèle a l'amour caché dans sa bosse comme un diable, l'amour tout nu et éclatant dans son corps difforme, sous sa vieille peau. Et nous qui trichons tous avec l'amour depuis je ne sais combien de temps, nous voilà nez à nez avec lui maintenant. Quelle rencontre !

LA COMTESSE (*d'un autre ton soudain*). — Elle te fait peur ?

VILLARDIEU. — Comment ? Vous vous tutoyez maintenant ?

LE COMTE. — Je t'ai aimée, Liliane. Il y a quelque quinze ans, quand j'ai été te prendre chez ton père. J'ai vu l'amour en face et je n'en ai pas eu peur. C'est quand on commence à le voir de biais ou par derrière, quand il s'éloigne, qu'il est terrible.

LA COMTESSE. — Et ton nouveau grand amour aux doigts piqués de trous d'aiguille, te fait-il peur aussi ?

LE COMTE. — Je suis bien usé, Liliane, pour avoir peur de mes sentiments. Mais quand je la regarde me regarder, oui, un peu.

LA COMTESSE. — Tu te crois donc aimé ? Mais tout le monde sait que cette petite se moque de toi, mon ami !

LE COMTE. — Puisse le monde dire vrai. Qu'il n'y ait plus d'amour nulle part que dans la bosse de tante Ardèle, et qu'on ait moins mal — tous. Mais c'est comme à ce jeu d'enfants où on se passe une allumette enflammée. Petit bonhomme vit encore. Ou on se brûle les doigts ou bien — si on s'est débarrassé assez tôt de l'allumette — on regarde les autres se brûler. Et ce n'est guère plus gai.

LE GÉNÉRAL. — Mais enfin, sacrebleu ! Est-ce qu'on ne pourrait pas s'aimer sans se faire mal ? Est-ce qu'on ne pourrait pas se foutre un peu la paix ?

LE COMTE. — La paix ? Mon général, parlez-nous de la guerre. Les militaires ont toujours eu des idées enfantines sur la paix.

LE GÉNÉRAL. — Je ne plaisante pas, Gaston. C'est une idée qui me travaille. C'est entendu, ma femme est devenue folle par amour pour moi. Elle souffre, c'est bon. Est-ce ma faute ? Je fais ce que je peux. Je voudrais pourtant vivre, sacrebleu ! sans larmes, sans reproches, et sans coups de poignard. Il doit y avoir un moyen ?

LE COMTE. — Il y a bien longtemps qu'on le cherche.

LE GÉNÉRAL. — Mais il y en a qui l'ont trouvé, mille tonnerres ! Le monde est plein de gens heureux. Quelquefois, quand je peux m'échapper un quart d'heure, je les regarde aux terrasses des cafés qui s'abordent, qui se sourient, qui prennent des femmes par la taille. Enfin, bougre ! ce sont des hommes, ce sont des femmes ; et ils sont gras, ils composent tranquillement leur menu ; ils se demandent s'ils iront au théâtre après, ou bien s'ils rentreront se coucher. Je les regarde, dans mon coin, comme un vieux sot, abasourdi. J'ai envie de les aborder et de leur demander la formule.

LE COMTE. — Ils ne sauraient pas vous la dire, mon général — ils se croient de grands amoureux — mais elle est simple.

LE GÉNÉRAL. — Vous la connaissez, vous ?

LE COMTE. — Oui. Ils n'aiment pas. Il y a très peu d'amour dans le monde, c'est pour cela qu'il roule encore à peu près. L'amour maladif d'Amélie vous est insupportable, mais si, vous, vous n'aimiez pas votre femme, ou si du moins vous ne l'aviez pas aimée, s'il ne restait rien en vous du petit lieutenant à lorgnons qui a cru bâtir la vie avec elle, vous seriez à la terrasse d'un café, bien tranquille en ce moment avec une autre, vous aussi. Vous seriez un homme.

LE GÉNÉRAL. — Mais enfin, Amélie aurait pu ne pas exagérer ! Elle aurait pu ne pas devenir folle, par exemple.

LE COMTE. — Détrompez-vous, c'était le moins qu'elle pouvait faire. Ou alors c'est que vous n'auriez pas reçu grand'chose d'elle, autrefois. L'amour vous a comblé, un soir ou dix ans, maintenant il vous faut payer la note. L'amour se paye à tempérament, mais on est généreux, on vous donne du temps pour régler. Quelquefois toute la vie.

LE GÉNÉRAL. — Mais pourquoi cette ardeur à se déchirer comme si on se voulait personnellement du mal ? Pourquoi ne pas tâcher de limiter les dégâts ?

LE COMTE. — C'est la guerre, général. Vous êtes pour la guerre humanitaire, vous ? Suppression des dents à la baïonnette, contrôle international du format de la balle, pour qu'elle tue, mais que la blessure soit bien propre ? Une fois qu'on a commencé, tous les moyens sont bons. Il faut qu'il y en ait un qui ait la peau de l'autre, voilà tout.

LA COMTESSE. — Votre cynisme est vraiment forcé, Gaston. A vouloir être trop brillant, vous pensez faux. Vous savez bien que l'amour, c'est avant tout le don de soi !

VILLARDIEU (*qu'on avait oublié, s'écrie soudain avec force*). — Parfaitement !

LE COMTE. — Pauvre Villardieu ! Vous croyez cela, vous aussi. Et je me dépouille, et je me déchire et je me tue pour l'être aimé ? C'est vrai. Tant que l'être aimé est cette projection idéale de moi-même, tant qu'il est mon bien, ma chose, tant qu'il est moi. C'est si bon de sortir de l'immonde solitude. A soi-même, sincèrement on n'oserait pas. Mais tout donner à cet autre qui est vous, quelle bonne pluie d'été sur un cœur racorni. Jusqu'au moment où, caprice, hasard, l'autre redevient un autre, sans plus. Alors on arrête les frais, naturellement. Que voulez-vous donc qu'on donne

à un autre sur cette terre ? Ce serait de la philanthropie, ce ne serait plus de l'amour.

LE GÉNÉRAL. — J'ai l'impression que nous allons nous perdre. Revenons à tante Ardèle ou laissez-moi enfoncer la porte.

LE COMTE. — Nous ne l'avons pas quittée, général. Tante Ardèle est l'amour. Si nous persuadons tante Ardèle de renoncer à tout donner à son bossu, c'est-à-dire à elle-même, c'est que nous pouvons tous guérir. Villardieu, vous aimez ma femme ; général, vous aimez la vie ; Liliane, pour toi maintenant c'est plus simple, tu es arrivée au stade où on se l'avoue presque : tu aimes, toi. Et depuis que tu t'es sentie vieillir, tu as eu peur de ne pas te retrouver assez dans mes yeux, et tu t'es mise à en chercher d'autres, coûte que coûte, pour t'y contempler. Ce n'est pas de moi qu'il faut être jaloux, Villardieu. C'est d'elle. C'est avec elle qu'elle vous trompera, vous aussi.

LA COMTESSE. — Gaston, tu as dépassé les bornes du cynisme maintenant. Tais-toi ou je sors de cette pièce.

VILLARDIEU. — M'autorisez-vous à le faire taire par la force, Liliane ? (*Il prend le comte par la cravate.*) Comte, si vous n'êtes pas un lâche, vous me rendrez raison de tout ! Epargnez-moi la nécessité de vous souffleter.

LE COMTE. — Entendu, mon vieux. Nous nous piquerons l'avant-bras quand vous voudrez, mais cela n'arrangera rien. (*Il se retourne soudain vers la porte.*) Allô ! Tante Ardèle, on nous a coupés. Que disiez-vous ? Qu'on ne vit qu'une fois ? Criez moins fort, je ne vous comprends pas bien. Vous dites que vous avez attendu plus de quarante ans cette joie qui vous fait sortir de vous-même ? Sortez, tante Ardèle, sortez de vous-même, faites trois petits tours, embêtez tout le monde, vous avez bien raison, puisque, de toutes façons, il vous faudra un jour rentrer toute seule dans votre bosse pour mourir. Mais vous vous trompez sur un point. Heureusement qu'on ne vit qu'une fois, c'est amplement suffisant. (*Il s'éloigne de la porte, fatigué soudain.*) Assez. Un peu à vous d'interroger l'oracle. Les vérités premières me fatiguent. Et puis, cela me fait prendre un ton pathétique dont j'ai horreur. Allons, à qui le tour ? Y a-t-il un amateur pour convaincre tante Ardèle ?

NICOLAS. — Moi !

*Il s'est levé soudain, il court comme un fou à la porte, il tape dessus à coups de poings et crie avant qu'on ait pu l'en empêcher.*

NICOLAS. — Tante Ardèle ! C'est Nicolas. Tenez bon. Moquez-vous d'eux. Moquez-vous de ce qu'ils appellent le scandale. Aimez, tante Ardèle, aimez qui vous voulez. Ne les écoutez pas. S'ils ne vous disaient pas que vous êtes trop vieille et bossue, ils vous diraient que vous êtes trop jeune. Mais de toutes façons, ils essaieraient de vous empêcher d'être heureuse et d'aimer.

NATHALIE (*a bondi près de lui*). — Nicolas, tu es fou ! Je te défends ! Je te défends de parler, tu entends ? Tu n'as pas le droit !

NICOLAS (*se retourne vers elle, flamboyant*). — Tu ne peux plus rien me défendre maintenant que tu as épousé mon frère ! Que veux-tu me défendre ? De leur dire que je t'aimais et que tu m'aimais et qu'ils nous ont forcés à

nous perdre pour toujours, comme ils veulent la forcer, elle. Et toujours pour les mêmes raisons : parce qu'il est trop tôt ou trop tard. Oui, je veux leur dire, oui, je veux leur dire ! Je ne suis revenu ici que pour cela !

LE GÉNÉRAL. — Allons bon ! Il ne manquait plus que cette histoire-là maintenant ! Nicolas, monte dans ta chambre ! Nous avons fait ce que nous avons cru être notre devoir.

LE COMTE (*crie soudain*). — C'est cela ! Montons dans nos chambres ! Enfermons-nous tous comme tante Ardèle ! C'est ce que nous pouvons faire de mieux ! Ne plus nous voir !

NICOLAS. — Tante Ardèle, avant qu'ils me fassent taire, vous m'entendez ? Il faut aimer. Il faut aimer contre eux, tante Ardèle ! Il faut aimer contre tout ! Il faut aimer de toutes vos forces pour ne pas devenir comme eux !

LE GÉNÉRAL (*lutte avec lui*). — Nicolas, c'est assez maintenant ! Je t'ordonne de lâcher cette porte (*Il réussit à l'arracher de la porte*). Et de te taire ! Je ne sais vraiment pas ce qui me retient de te gifler.

NICOLAS (*le regarde et lui dit doucement*). — Moi, je le sais. La honte, papa.

LE GÉNÉRAL (*grommelle, vaincu*). — La honte de quoi ? D'essayer de mettre un peu d'ordre dans la baraque, d'essayer de faire le moins de mal possible et de vivre tout de même un peu avant de mourir ?

*A ce mòment, la voix crie : « Léon ! Léon ! »*
*Et presque en même temps, le paon crie aussi dans le jardin : « Léon ! Léon ! »*

LE GÉNÉRAL (*explose*). — Allons bon ! Le paon et elle ! En même temps ! Zut ! J'en ai assez, moi !

*Au milieu de tous ces cris, d'autres cris plus perçants. On entend Ada crier :*

VOIX D'ADA. — Monsieur Toto ! Monsieur Toto ! Je vous défends ! Mademoiselle Marie-Christine !

*Ada entre tentant de séparer Marie-Christine et Toto, qui se battent férocement.*

LE GÉNÉRAL (*hurle*). — Mais enfin, qu'est-ce qui se passe, mille tonnerres ? On ne pourra donc jamais être tranquille dans cette maison ?

LA COMTESSE (*qui le voit sur la tête de sa fille, crie*). — Marie-Christine ! Mon chapeau !

LE COMTE (*calme*). — Ne criez pas tant. Toto a le mien.

ADA. — Monsieur, je n'arrive pas à les séparer, ils se battent comme des chiffonniers !

*On se jette sur les enfants, on les sépare.*

TOTO (*hurle, solidement maintenu*). — On ne se bat pas comme des chiffonniers ! Vous n'y comprenez rien du tout ! On est mariés ! On joue à se faire des scènes !

LE GÉNÉRAL. — Des scènes de quoi, bougre d'âne, à grands coups de pied ?

TOTO. — Des scènes d'amour !

LE GÉNÉRAL. — C'est bon. Filez tous les deux immédiatement à la cuisine ou je vous assomme. Et si vous retouchez aux vêtements, vous aurez affaire à moi.

*Ada entraîne les deux enfants. A ce moment, le téléphone sonne, strident. Le général va à l'appareil et demande agacé :*

LE GÉNÉRAL. — Allô ? Qu'est-ce que c'est encore ? Comment ? Comment ? Ah ! bon, je vous le passe. C'est pour vous, Gaston.

LE COMTE. — Puis-je prendre dans la bibliothèque ?

LE GÉNÉRAL. — Pas maintenant que j'ai décroché ici. Vous seriez coupés.

LE COMTE (*prend l'appareil*). — Après tout, tant pis !

LE GÉNÉRAL. — Vous avez raison : tant pis ! Il faut que ça éclate ! Moi, je n'en peux plus !

*La voix là-haut crie encore : « Léon ! Léon ! »*

LE GÉNÉRAL (*lui répond exaspéré, sans bouger*). — Oui ! Je suis là !

LE COMTE (*à l'appareil*). — Mais, mon chéri, mais mon tout petit lapin, mais mon tout petit loup, puisque je t'assure, mon tout petit rat...

LA COMTESSE. — Assez Gaston ! Vous êtes ridicule avec cette ménagerie lilliputienne. On vous écoute.

LE COMTE. — Mais je t'aime, mon petit, je te jure que je t'aime ! Ne fais pas ça ! Ne fais surtout pas ça ! Allô ! Allô ! Josette ! (*Il raccroche précipitamment*). Elle a raccroché. Pouvez-vous me procurer une voiture immédiatement, général ?

LE GÉNÉRAL. — Je vais faire atteler. Pourquoi ?

LE COMTE. — Elle vient de boire du laudanum. Ce n'est pas la première fois qu'elle essaie. Il faut que je file tout de suite là-bas.

LA COMTESSE. — Gaston, vous vous couvrez de ridicule. Vous croyez donc que cette petite guenon vous aime assez pour se tuer ?

LE COMTE. — Assez pour faire semblant sûrement. Et un beau jour, elle peut très bien ne pas réussir à se rater. Cela va être trop long d'atteler. Villardieu ! Je ne vous ai jamais rien demandé, mais je crois que vous me devez bien cela. Il faut que je l'aie fait vomir avant un quart d'heure. Conduisez-moi avec votre De Dion.

VILLARDIEU. — Soit. Si Liliane le permet. Mais après, vous me rendrez compte de tout.

LE COMTE. — A vos ordres !

LA COMTESSE (*pendant qu'ils sortent*). — Mon pauvre ami, vous êtes lamentable. Allez donc vite le faire vomir, votre tendron. J'ai pitié de vous.

LE COMTE (*s'arrête sur le seuil*). — Moi aussi, Liliane, j'ai pité, de nous. Heureusement que nous sommes ridicules, sans quoi cela serait vraiment trop triste, cette histoire.

*Il est sorti, suivi de Villardieu. La Comtesse hausse les épaules ; elle se regarde dans une glace au passage, masse ses rides.*

LA COMTESSE. — C'est trop bête. C'est vraiment trop bête. Si seulement tout cela ne faisait pas vieillir... Je vais m'étendre, Léon, je suis rompue.

*Elle est entrée dans sa chambre. Le général n'a pas bougé. On entend la voix qui crie : « Léon ! Léon ! »*

LE GÉNÉRAL (*machinalement*). — Voilà !

*Il monte lourdement les marches et rentre dans la chambre de sa femme. Nicolas et Nathalie sont restés seuls ; ils n'ont pas cessé de se regarder depuis tout à l'heure.*

NICOLAS. — Nous ne pouvons plus nous taire maintenant, Nathalie.

NATHALIE. — Tu veux dire que nous ne pouvons plus que nous taire, au contraire, pour toujours.

NICOLAS. — Non. Ce soir, quand ils dormiront tous, je descendrai, comme autrefois. Je t'attendrai dans le recoin des jours de pluie, sous l'escalier. Tu descendras.

NATHALIE (*dans un souffle*). — Non.

NICOLAS. — Si. Tu dis non, mais tu trembles, Nathalie. Tu m'aimes. Et mon frère est un voleur que je méprise. Tu descendras.

*Le noir se fait brusquement.*

*Une faible lueur revient. C'est la nuit. La scène est vide. Il pleut à torrents dehors. Pendant quelques instants, on entend seulement le bruit de la pluie. Puis une ombre s'avance en bas. Elle s'immobilise soudain et se dissimule dans les replis d'une tenture. Un craquement : Toto paraît dans sa longue chemise de nuit, sur la galerie. Il écoute un instant à la porte du général, puis descend, se dirige vers la porte du vestibule et disparaît. L'ombre sort de sa cachette. C'est Nicolas, étonné du manège de son petit frère. Il observe un instant la porte du vestibule et vient se blottir dans un recoin où il y a un petit divan sous l'escalier. Toto reparaît bientôt, toujours en chemise de nuit, mais surchargé de chapeaux, de cannes, de vêtements qu'il a été voler dans l'entrée. Il rentre dans sa chambre. Nicolas le suit des yeux, intrigué. Il allume une cigarette. A la lueur de l'allumette, on le voit sourire du manège de Toto. Tout retombe dans l'ombre et le silence. Une pendule sonne onze ou douze coups, on n'en est pas sûr, quelque part dans la maison.*

*Une silhouette paraît alors dans le jardin : c'est le comte qui rentre, trempé, les pantalons retroussés, en imperméable, avec un parapluie et*

*son canotier. Sa silhouette est légèrement ridicule. Il tâtonne un peu à la porte pour trouver le commutateur. Nicolas a éteint sa cigarette et s'est enfoncé sous l'escalier. Le comte a enfin trouvé le bouton ; une pâle lueur venant d'une torchère, un amour de bronze au pied de l'escalier éclaire faiblement la scène. Le comte referme son parapluie mouillé, le pose et commence à monter sur la pointe des pieds, passant devant Nicolas sans le voir. Comme il arrive sur la galerie, la porte de la comtesse s'ouvre, elle paraît sur le seuil, en déshabillé.*

LA COMTESSE (*à mi-voix*). — C'est vous ?

LE COMTE. — Oui.

LA COMTESSE. — Dans quel état !

LE COMTE. — Il pleut beaucoup et je me suis trompé de chemin pour revenir.

LA COMTESSE. — Vous allez prendre mal.

LE COMTE. — Je n'aurai pas cette chance.

*Il fait un pas, la comtesse interroge.*

LA COMTESSE. — Alors ?

LE COMTE (*la regarde*). — Qu'est-ce que cela peut vous faire ? Elle est hors de danger.

LA COMTESSE (*demande avec une nuance d'ironie*). — Et consolée ?

LE COMTE. — C'est une autre histoire qui n'a pas à vous intéresser. Si vous le voulez bien, je vais m'étendre sur le divan de cuir de la bibliothèque.

*Il fait un pas.*

LA COMTESSE. — Gaston, je suis jalouse et votre liaison avec cette petite cousette m'agace. Mais je suis mal à l'aise quand vous souffrez.

LE COMTE. — Je ne suis pas très heureux non plus de vous faire mal. Mais cette petite m'aime maintenant. Elle n'est pour rien dans nos histoires, et sa souffrance, même si elle vous paraît disproportionnée, m'est intolérable. C'est à cause de votre jalousie sans amour, de vos exigences insupportables qu'elle a bu ce poison ce soir.

LA COMTESSE. — Enfantillage ! Elle a pris soin de vous avertir pour que vous arriviez à temps.

LE COMTE. — Sans doute, mais c'est très ennuyeux tout de même de se tordre et de vomir. Nous n'avons jamais pris ce risque ni l'un ni l'autre. Je voudrais bien ne plus faire de peine à personne, jamais. Bonne nuit, Liliane.

*Il fait un pas, la comtesse l'arrête.*

LA COMTESSE. — Gaston, avez-vous remarqué que nous ne nous parlions plus ? Je sens depuis longtemps le besoin d'une conversation intime avec vous.

LE COMTE. — L'endroit est mal choisi. Villardieu couche au bout de la galerie.

LA COMTESSE. — Entrez dans ma chambre.

LE COMTE (*sincèrement épouvanté*). — A cette heure et vous dans cette tenue ? Vous n'y pensez pas ! S'il nous surprenait, cela ferait toute une histoire. Nous ne pouvons pas.

LA COMTESSE. — Il faut absolument que je vous parle longuement, un jour, seule à seul. De retour à Paris, il faudra nous donner rendez-vous dans un petit thé tranquille.

LE COMTE. — Vous savez bien que vous ne pourrez jamais vous échapper, ma chère. Et puis, il n'y a pas de petits thés tranquilles. On y rencontre toujours quelqu'un. C'est trop risqué, Liliane, renonçons-y.

LA COMTESSE. — Eh bien ! à Trouville, en rentrant. Prenez un fiacre fermé et attendez-moi devant la gare. Je mettrai une voilette épaisse et je m'arrangerai pour sortir.

LE COMTE. — Si on nous surprend, nous aurons l'air malins !

LA COMTESSE. — Vous êtes mon mari, après tout !

LE COMTE. — Après tout, justement, voilà le drame. Non, Liliane, il ne faut pas jouer avec le feu. Pensez à Marie-Christine ! Vous n'avez pas le droit de risquer le scandale. Votre vie est tracée maintenant. Soyez raisonnable, rentrez dans votre chambre. Attention !

*Villardieu a soudain rouvert la porte de sa chambre. Il paraît sur le seuil, inquiet, en robe de chambre. La comtesse rentre précipitamment dans sa chambre avec un petit cri effrayé.*

VILLARDIEU. — Ainsi, tous mes soupçons sont fondés ?

LE COMTE (*lui sourit*). — Mais non, Villardieu. Dormez tranquille. Je vais m'étendre sur le divan de cuir de la bibliothèque.

VILLARDIEU. — Nous nous battons toujours après-demain ?

LE COMTE (*gentiment*). — Si vous voulez.

*Il descend et disparaît dans la bibliothèque. Villardieu rentre dans sa chambre. La maison est replongée dans le silence. Alors paraît Ada en chemise, un peignoir sur les épaules, venant de l'office, portant un bougeoir. Elle monte l'escalier, pieds nus, ses souliers à la main, et entre dans le petit bureau du général. Aussitôt, celui-ci sort de la chambre de sa femme et entre silencieusement derrière elle dans le bureau. Le silence encore. On n'entend plus que la pluie dehors, puis une pendule qui sonne un quart. Nathalie paraît sur la galerie ; elle est encore habillée. Elle écoute un peu, puis descend rejoindre Nicolas.*

NATHALIE. — Ils ont ouvert des portes jusqu'à tout à l'heure, je n'osais pas descendre.

NICOLAS (*dans un souffle*). — Tu es là.

NATHALIE. — Oui, mon chéri.

NICOLAS. — C'est encore il y a deux ans. Tu es venue passer tes vacances au château comme chaque été. Nous avons jusqu'au mois d'octobre pour être heureux. Je serai grand un jour, je serai grand, tu verras.

NATHALIE. — Tu es grand, Nicolas.

NICOLAS. — Et tu es la femme de mon frère.

NATHALIE. — Ne parle plus. Tiens-toi contre moi. Ecoute. La pluie s'est arrêtée. Quel silence soudain. J'entends ton cœur. J'ai peur. S'ils descendaient, ce serait terrible.

NICOLAS. — Ada est montée rejoindre mon père. Gaston s'est couché dans la bibliothèque. Ils ont autre chose à faire qu'à penser à nous.

NATHALIE. — Ils sont laids tous. Et en descendant te rejoindre, je me sentais laide comme eux.

NICOLAS. — Non.

NATHALIE. — Si. Tu me tiens contre toi comme autrefois et je tends l'oreille au moindre bruit comme une coupable. J'ai peur, comme ton père avec cette fille, de m'entendre appeler soudain.

NICOLAS. — Maxime est au Tonkin. Il s'amuse en ce moment, là-bas, avec une petite putain jaune. Ce n'est pas un homme à perdre une nuit, lui.

NATHALIE (*se détourne*). — Ne parle plus de lui.

NICOLAS. — Voleur ! Avec ses grandes mains d'homme, son sourire, son assurance, ses galons de capitaine... Elles le regardaient toutes toujours, elles rougissaient quand il s'approchait d'elles au bal. Du cran, mon petit Nicolas ! Tu ne sais vraiment pas t'y prendre. Voleur !

NATHALIE. — N'aie plus mal mon petit, n'aie plus mal. Pose ta tête sur mes jambes.

NICOLAS. — Il t'a touchée.

NATHALIE. — Tais-toi.

*Un silence. Nicolas demande comme un enfant.*

NICOLAS. — Pourquoi l'as-tu accepté, Nathalie ?

NATHALIE. — J'avais refusé tous les autres. Tu étais tout petit, prisonnier dans ton collège, et ma tante n'en pouvait plus de me garder. Ses plaintes tous les jours. Son éternel livre de comptes depuis des mois... Mes gants troués, mes manteaux chichement retournés, ma maigre portion à table, je les ai payés de mon esclavage humiliant aussi longtemps que je l'ai pu. Je lui ai lu tous ses livres de piété, je me suis levée la nuit pour ses pots et ses remèdes, mal fagotée, mal nourrie — et reconnaissante, bien sûr ! — tant que j'ai pu. Tant que je n'ai pas senti que c'était mon âme qui allait mourir. Et puis un jour, où elle m'a insultée pour une tisane

renversée, j'ai compris que si je t'attendais encore des années, celle que tu retrouverais quand tu serais enfin devenu un homme, ce ne serait plus moi. C'est alors que ton frère m'a remarquée, je me demande pourquoi — entre deux maîtresses — et je l'ai préféré aux autres, pour ne pas te perdre tout à fait.

*Il y a un silence. Nicolas la serre soudain plus fort contre lui.*

NICOLAS. — Nathalie, je suis grand maintenant, et moi, je t'ai attendue. Les autres se moquaient de moi. Même quand j'ai su le mariage, j'ai attendu parce que je savais que ce soir arriverait. Maxime t'a eue entre cent autres femmes et moi, je n'ai jamais touché que toi.

NATHALIE. — Lâche-moi, Nicolas !

NICOLAS. — Ce n'est pas parce qu'ils ont écrit vos noms sur un registre, parce qu'un prêtre a bredouillé, en pensant à autre chose, des mots en série, devant vous, que tu es devenue sa femme.

NATHALIE. — Non. Mais c'est parce que je l'ai accepté. Et ce oui, qui n'était qu'un mot pour lui sans doute, m'a liée, moi, envers moi-même. Je n'aime que toi, Nicolas, mais je ne serai jamais à toi. Lâche-moi, il faut que je remonte.

*Elle s'est levée, il la prend dans ses bras, la plaque à lui.*

NICOLAS. — Non.

NATHALIE. — Lâche-moi, je te l'ordonne. Lâche-moi, je t'en supplie.

NICOLAS. — Non. Cela a été long, mais c'est tout de même arrivé à force d'user les jours. Rattrapé, Maxime ! Nous sommes deux hommes, l'un en face de l'autre, maintenant. Et s'il faut le tuer pour te reprendre, je le tuerai.

*Il l'embrasse. Elle se dégage vite et lui prend la tête à deux mains, pleine de tendresse.*

NATHALIE. — Nicolas. Mon tout petit Nicolas. Il me semble que tu es plus petit encore depuis que tu es devenu si fort. Je te jure que c'est impossible.

NICOLAS. — Pourquoi ? Parce qu'il t'a prise le premier, sans amour ?

NATHALIE (*secoue la tête*). — Non, mon chéri.

NICOLAS (*crie*). — Pourquoi alors ?

NATHALIE (*effrayée, lui met la main sur la bouche*). — Je ne pourrai jamais te le dire (*Elle sursaute soudain et murmure :*) Attention !

*Elle l'a tiré violemment dans l'ombre de l'escalier, elle observe la nuit. Nicolas demande :*

NICOLAS. — Qu'est-ce que c'est ?

NATHALIE. — Un homme dans le jardin. Regarde.

NICOLAS. — C'est impossible. Gaston est rentré. Papa et Villardieu sont là-haut.

NATHALIE. — Parle plus bas. Il hésite. Il va d'arbre en arbre comme un voleur.

NICOLAS. — Tu rêves. Il n'y a pas de voleurs dans ce pays.

NATHALIE. — C'est un homme qui connaît la maison. Dans l'ombre il ne peut pas voir le massif et il le contourne. Il va droit à la terrasse ; on dirait qu'il a fait un signe.

NICOLAS. — A qui ? Il approche. Il va entrer. J'ai ma baïonnette au portemanteau !

NATHALIE. — Non. Ne bouge pas. Tais-toi. Maintenant je crois le reconnaître. Mon Dieu, c'est lamentable... C'est lui !

NICOLAS. — Qui lui ?

NATHALIE (*dans un souffle*). — Le bossu !

*Un instant de silence, puis un homme, ombre hésitante et contrefaite, enveloppée d'une grande cape à capuchon, paraît à la porte-fenêtre.*

*Il l'entr'ouvre sans bruit, observe un instant la pièce déserte et silencieuse, puis monte, s'arrêtant à chaque marche. Quant il est arrivé en haut, la porte de tante Ardèle s'ouvre toute grande en silence sur la chambre obscure ; le bossu disparaît.*

NATHALIE (*murmure*). — Il est venu rôder autour de la maison comme les vieux chiens pelés quand on enferme Diane. Il lui a fait signe à la fenêtre. Elle savait qu'on avait oublié de refermer la porte et elle lui a ouvert. Ah ! c'est trop laid ! Tout est trop laid. Ne me touche plus maintenant.

NICOLAS. — Pourquoi ?

NATHALIE. — Eux là-haut, ils se touchent. Ils sont dans les bras l'un de l'autre. C'est laid l'amour.

NICOLAS. — Tu blasphèmes. Leur amour est laid. Pas le nôtre.

NATHALIE. — C'est le même. Notre amour d'avant était profond et pur comme un matin d'été. Mais si nous nous aimions maintenant en nous cachant, cela serait laid, cela serait comme eux. Repars, Nicolas, repars vite. Et ne reviens qu'avec une autre femme, un jour.

NICOLAS. — Nathalie, tu es folle ! Nous sommes jeunes, nous sommes beaux. Nous nous aimons depuis que nous sommes petits. Oublie tous ces fantoches méprisables. Nous sommes les seuls dans cette maison à avoir le droit d'aimer.

NATHALIE. — Plus maintenant. Lâche-moi. Ne me tiens plus dans tes bras. Je t'en supplie (*Elle se frotte soudain le visage*). Oh ! je voudrais que tu ne m'aies pas embrassée !

NICOLAS. — Mais, Nathalie, tu rêves ! c'est moi, c'est moi qui suis là.

C'est Nicolas, je suis à toi et tu es à moi, depuis toujours, et rien ne peut être laid entre nous.

*Il a voulu la reprendre ; elle recule farouche en criant :*

NATHALIE. — Si !

NICOLAS (*est devant elle, désemparé, les bras ballants, il murmure*). — Nathalie, nous nous serrions l'un contre l'autre, autrefois, le soir, sur la pelouse, et nous étions trop petits, mais tu jurais que tu serais à moi.

NATHALIE (*crie*). — Plus maintenant ! Pas à toi aussi !

NICOLAS. — Que dis-tu ?

NATHALIE (*doucement, soudain*). — Nous ne sommes plus petits Nicolas. Je ne voulais pas te le dire, mais peut-être est-ce mieux que tu saches... Mon cœur est plein de toi, mon chéri, et Maxime me fait horreur, mais quand il m'a prise dans ce lit le premier soir, moi qui croyais mourir de haine et de mépris, j'ai aimé, j'ai gémi de joie sous lui. La tête renversée, les yeux perdus, abandonnée, attentive à moi seule, je t'ai oublié jusqu'au matin.

NICOLAS (*crie comme un fou*). — Nathalie !

NATHALIE. — Le matin, j'ai voulu me tuer de dégoût. Mais je ne me suis pas tuée et j'ai attendu, humblement, que revienne l'autre nuit. Et j'attends depuis. Je te l'ai dit maintenant, c'est fini.

*A ce moment, le cri éclate là-haut plus perçant que jamais : « Léon ! Léon ! Léon ! »*

*Les cris ne s'arrêtent plus. La porte de la générale s'ouvre, rejetée avec force. Elle surgit soudain, terrible, échevelée, en caraco de nuit, serrant convulsivement un fichu de laine sur ses épaules. Elle va jusqu'à la rampe de la galerie, s'égosillant dans le silence.*

LA GÉNÉRALE. — Léon ! Léon ! Léon ! Léon !

*Nathalie et Nicolas se sont figés. Le premier, le comte paraît sur le seuil de la bibliothèque, à demi vêtu, puis Villardieu en robe de chambre, la comtesse en déshabillé qui crie, affolée, en la voyant.*

LA COMTESSE. — Amélie !

*Le général paraît enfin, achevant de mettre sa grande robe de chambre rouge sur sa chemise de nuit ; derrière lui, par la suite, Ada se montrera curieuse, les cheveux épars, moulée dans sa longue chemise, sur le seuil du petit bureau.*

LE GÉNÉRAL. — Qu'est-ce qui se passe, sacrebleu ? Rentre tout de suite, Amélie !

*La générale hurle, se débattant, cramponnée à la rampe.*

LA GÉNÉRALE. — Pas dans ma chambre ! Ils sont là à côté. Je l'ai entendu je l'ai senti. Je sens toujours. Depuis dix ans que je guette, depuis dix ans que j'écoute de mon lit. Même si je dors quand tu te lèves, à la minute où tu prends cette fille, à côté, je me réveille.

LE GÉNÉRAL (*pour tenter de dire quelque chose*). — Quelle fille ? Je ne te comprends pas ! Rentre donc !

LA GÉNÉRALE (*continue*). — Je peux te dire la minute. Je peux te la dire pour le chien qui va dans la cour de la ferme, la nuit, chercher la chienne en chaleur ; je peux te dire le jour où on amène le taureau au village et toutes les bêtes des bois, sous la terre, dans les herbes, dans les arbres. Vous croyez que je dors toute la nuit. Je les écoute, je les guette, je les sens !

LE GÉNÉRAL. — Rentre, Amélie !

*A ce moment le paon appelle dans le jardin : « Léon ! Léon ! »*

LA GÉNÉRALE (*se débat*). — Non, je ne rentrerai pas ! Le paon appelle lui aussi. Et les belettes et les blaireaux et les fouines et les renards dans la clairière et les insectes, les millions d'insectes, en silence, partout. Tout jouit et s'accouple et me tue. Je sais quand les fleurs même se détendent soudain et s'entr'ouvent, obscènes, au petit matin. Tous ignobles, vous êtes tous ignobles avec votre amour. Le monde est ignoble et il n'en finit plus. Arrêtez-les ! Arrêtez-les tous les deux ! Je ne suis pas folle : je sais qu'on ne peut pas arrêter toutes les bêtes dans les bois, toutes les bêtes de la terre qui grouillent les unes sur les autres, toute la nuit. Mais vous, arrêtez-vous, au moins, de vous flairer comme des chiens autour de moi. Arrêtez-les tous les deux à côté. Arrêtez-les tout de suite ou je vais me mettre à hurler !

LE GÉNÉRAL. — Mais arrêter qui, sacrebleu ? Rentre, Amélie. Ada, préparez-lui son gardénal.

LA GÉNÉRALE. — Je ne veux pas de gardénal encore. Ils sont là. Ils sont là ! Je vous dis de les arrêter !

LE GÉNÉRAL. — Mais c'est la chambre d'Ardèle, voyons ! Elle y est seule.

LA GÉNÉRALE. — Non. Elle n'est pas seule ! Je les entends, je les vois tous les deux !

LE GÉNÉRAL. — Tonnerre de Brest ! Qu'est-ce que tu racontes ! (*Il s'est précipité sur la porte.*) Ouvre, Ardèle ! Ouvre immédiatement. Tu entends bien qu'Amélie a une crise. Ouvre tout de suite ou j'enfonce la porte. (*Il écoute et appelle :*) Ardèle !

LA GÉNÉRALE (*monologue, très vite, bafouillante, en même temps que le général*). — C'est pour cela que je suis devenue folle, à force de vous sentir tous autour de moi, à force de te sentir, toi, avec tes yeux, avec ton nez, avec tes mains, avec les poils de ta figure, avec les pores de ta peau, à les désirer toutes, toujours. Toutes les femmes ! Celles que j'étais obligée d'inviter à dîner, et celles qui passaient dans la rue. Celles qui te frôlaient au théâtre ; celles qui étaient photographiées sur les journaux — et tu faisais semblant de lire l'article, mais c'était elles que tu regardais — et comme celles que tu pouvais voir avec tes yeux ce n'était pas assez encore,

toutes celles que tu imaginais. Tu me parlais, j'avais réussi à te traquer dans ma chambre et il n'y avait personne à regarder, que moi, mais ton œil fixé sur moi faisait l'amour quelque part, avec une femme inconnue. Le monde entier grouillait de femmes avec des chapeaux, des éventails, des sourires, des paroles, des faux-semblants, mais toujours leur sexe offert comme un fruit. Et leur odeur, leur puanteur de femmes autour de nous, partout. J'ai guetté, j'ai tellement guetté pendant tant de jours que j'ai appris à reconnaître celles que tu désirais, à les renifler comme toi, avant toi, quelquefois ; à faire l'amour moi aussi, avec elles !

LE GÉNÉRAL. — Allons. C'est assez, Amélie. J'ai passé ma vie à ton chevet, tu le sais bien. Tu divagues. Rentre. Il faut dormir. Il est tard.

LA GÉNÉRALE (*qu'on pousse vers sa chambre, psalmodie*). — Toutes ! Toutes ! Toutes ! Toutes ! Madame Liétar, les sœurs Pocholle, Gilberte Swann, la Malibran et Odette de Donnadieu, Clara Pompon, la danseuse du Grand-Théâtre de Bordeaux, la femme de la cantine au Maroc et toutes, toutes les locataires de l'immeuble du boulevard Raspail !

LE GÉNÉRAL (*qui la pousse vers la chambre lui répond à chaque fois*). — Mais non, mais non, tu ne sais pas ce que tu dis. Rentre.

LA GÉNÉRALE. — Si, toutes, toutes, toujours ! Je ne pouvais jamais être tranquille. Même celles que je n'aurais jamais cru. Les femmes des livres qui étaient mortes depuis cent ans, la petite fille le jour de la distribution des prix ; le jour de la prise de voile de Marie-Louise, la supérieure des Clarisses, en pleine cérémonie — et le jour, le jour de la revue de Longchamp, où tu t'es précipité pour baiser la main de madame Poincaré !

LE GÉNÉRAL. — Mais non. Mais non. C'est grotesque. Poincaré m'avait fait signe. Tu rêves, voyons, tu rêves. Rentre.

LA GÉNÉRALE (*qui est devenue une pauvre chose pitoyable, murmure tandis qu'on la pousse vers sa chambre*). — Je sais, moi, je guette, je guette, toujours ! (*Comme on va la rentrer, deux coups de feu éclatent soudain tout près, immobilisant tout le monde. La folle seule semble ne pas avoir entendu et continue à psalmodier :*) Je guette, je guette, je guette !

LE GÉNÉRAL (*bondit*). — Qu'est-ce que c'est, sacrebleu ? Occupez-vous d'elle ! Cette fois, il faut enfoncer la porte !

*Le comte, Villardieu et le général se jettent sur la porte d'Ardèle. On les entend souffler. Ils sont ridicules et inopérants. Ils se bousculent, cela doit presque être un numéro de clowns, malgré l'angoisse. Villardieu enfin les écarte, prend son élan et se jette sur le battant de toute sa force. La porte cède, il s'écroule avec elle, lamentable. Le Général l'enjambe et disparaît dans la chambre. Un silence devant la porte grande ouverte. Villardieu s'est relevé se frottant l'épaule. Le général reparaît et dit simplement :*

LE GÉNÉRAL. — Les imbéciles. Ils se sont tués. Courez vite chercher un médecin. Il me semble qu'Ardèle respire encore.

*Villardieu sort en courant. La comtesse et le comte entrent rapidement dans la chambre derrière le général. En bas, Nicolas et Nathalie, qui n'ont pas bougé, se regardent.*

NATHALIE (*doucement*). — Nous n'avons même pas à nous tuer, tu vois. Eux qui ne devaient que faire rire, ils l'ont fait. Adieu, Nicolas. Ne pense plus à moi, jamais. Ne pense plus jamais à l'amour !

*Elle remonte précipitamment et entre dans sa chambre. Nicolas reste une seconde sans bouger, puis il sort rapidement par le jardin, derrière Villardieu.*

*La scène reste vide un instant.*

*Alors une porte s'entr'ouvre, Toto passe la tête, puis Marie-Christine. Voyant que tout est silencieux, ils s'enhardissent et sortent de leurs chambres. Ils sont déguisés. Par-dessus leurs chemises de nuit, ils sont harnachés de boas, d'écharpes, coiffés de chapeaux à plumes et de hauts de forme. Toto s'est même fabriqué une fausse moustache. On ne sait avec quoi. Ce sont tout à coup deux petits hommes dérisoires et grotesques qui s'avancent, faisant des mines. Sur la scène devenue obscure, un projecteur s'est braqué sur eux.*

TOTO (*roulant les r pour que ce soit plus passionné*). — Ma chérie !

MARIE-CHRISTINE (*l'imitant*). — Mon amour adoré !

TOTO. — Ma chère femme ! Comme je t'aime !

MARIE-CHRISTINE. — Et moi donc, mon petit mari chéri.

TOTO. — Pas plus que moi, mon amour !

MARIE-CHRISTINE. — Si, mon amour ! Dix fois plus !

TOTO. — Ah non !

MARIE-CHRISTINE. — Ah si !

TOTO. — Non ! Parce que si tu m'aimais moins, moi, un jour, je te tuerais !

MARIE-CHRISTINE. — Non, mon chéri, c'est moi qui te tuerais la première !

TOTO. — Non, c'est moi !

MARIE-CHRISTINE. — Non, c'est moi !

*Ils tapent du pied l'un en face de l'autre, en criant de plus en plus fort.*

TOTO. — Non, c'est moi !

MARIE-CHRISTINE. — Non, c'est moi !

TOTO (*l'agrippe soudain*). — Non, je te dis que c'est moi, sale idiote ! Puisque c'est moi qui t'aime le plus !

MARIE-CHRISTINE. — Non, c'est moi ! C'est moi qui t'aime le plus ! (*Elle essaie de se dégager.*) Sale brute ! Chenille verte ! Crétin !

*Ils se sont jetés l'un sur l'autre, faisant voler leurs chapeaux. Ils roulent par terre, se mordant et s'arrachant les cheveux.*

*Le rideau tombe tandis qu'ils se battent sauvagement.*

*On entend Toto qui crie dans la mêlée, rouant Marie-Christine de coups.*

TOTO. — Ah ! tu ne veux pas que ce soit moi qui t'aime le plus, imbécile ! Ah ! tu ne veux pas que ce soit moi qui t'aime le plus, pisseuse ! Ah ! tu ne veux pas que ce soit moi qui t'aime le plus, saleté !

*Le rideau est tombé, les cachant, mais cela doit continuer derrière...*

FIN

DE

LA MARGUERITE

JEAN ANOUILH

# LA CARAMBOUILLE

## I

GESPAR m'avait dit : « On commencera lundi matin ».

Dès le dimanche, je me préparais. Je n'étais pas mécontent de retrouver un peu d'activité et de sortir de ce pétrin dans lequel j'étais plongé depuis que j'avais épousé ma comédienne. Nous allions ainsi avoir des vies un peu séparées, différentes, et il rentrerait un peu d'argent dans la maison — peut-être pas tout de suite, mais avec Gespar qui, pour moi, personnifiait le génie des affaires, cela, j'en étais persuadé, ne saurait tarder.

Finies les « traîneries » au lit, le matin, dans ce lit tiède bien vite plein de tentations dès qu'on se trouvait, enfin, un peu réveillé. Finis les déjeuners à trois heures de l'après-midi, le théâtre du soir — parfois celui ou elle jouait, plus souvent celui des autres — répétitions générales pour lesquelles on avait attendu longuement sa place (un strapontin pour finir!) et où l'on entrait alors que le rideau était déjà levé et que, dans leurs fauteuils, Antoine grognait, Camille Le Senne s'enfonçait dans la vieillesse ou dans sa digestion, Paul Souday dormait déjà ; loges des « amies » que l'on bêchait, que l'on jugeait après leur avoir dit qu'elles avaient du génie. Finie pour moi l'odeur de fard gras, de fond de teint, les soupers au « Franco-Italien », place Pigalle, où l'on s'installait derrière une table, avec d'abord un demi, puis, la faim nous prenant, devant un souper qu'on se demandait, en le dévorant, qui en définitive le payerait.

J'avais refusé de « sortir » le dimanche soir, quoiqu'il y eût une représentation exceptionnelle du « Théâtre du Serpent », groupe d'avant-garde installé pour trois représentations dans une salle de périphérie. Suzanne, ma femme, dormait encore profondément lorsque, vers huit heures du matin, je me glissai hors du lit ; cela ne m'était pas arrivé depuis que nous étions mariés, sauf lorsque je l'avais suivie en tournée et que, dans quelque ville de province, il nous fallait gagner la gare pour sauter

à l'aube dans un train. Elle marmonna quelques paroles incompréhensibles et se retourna de l'autre côté ; elle devait, dans son demi-sommeil, penser que c'était seulement en rêve que je pouvais abandonner la tiédeur de la couche conjugale à une heure pareille!

Quand j'arrivai devant le « Windsor », qui était l'hôtel où gîtait Gespar, en plein milieu des Champs-Élysées, je vis sa « torpedo » devant la porte. Il poussait le tambour au même instant — il m'avait dit : « Neuf heures », et il était à l'heure militaire — poursuivi, salué par le groom qui se précipitait pour lui ouvrir sa portière, comme seuls peuvent l'être ces clients qui doivent trois mois de séjour sans compter les suppléments (champagne, soupers, téléphones, etc.) et qu'on n'a pas encore flanqué à la porte. Mais ça, je l'ignorais, et seule la déférence dont on l'entourait m'apparut.

— Bonjour, me dit-il, comme si de me voir là à cet instant matinal était la chose la plus normale du monde et, m'indiquant la voiture d'un geste souverain : « Monte ».

Je m'y hissai près de lui. Elle démarra sans trop de mal et nous commençâmes à descendre l'avenue. Mes premiers mots furent, parlant de l'auto :

— Tu as déjà été la chercher au garage!...

— Non, corrigea-t-il, elle est restée là cette nuit. Il ne fait pas froid. C'est plus facile pour le matin. Et puis, je dois t'avouer que la passe est assez mauvaise et que je ne puis guère la remettre chez mon mécanicien, il y aurait des chances pour qu'il ne me la laisse jamais ressortir... Il y a eu pas mal de réparations, tu comprends...

Je comprenais. Je comprenais, mais je me posais aussitôt la question : « Comment, s'il se trouvait démuni à ce point, Gespar allait-il pouvoir, en cette année 1921 où les choses, tout de même, commençaient à devenir moins faciles, mettre sur pied la « Société » dont il m'avait parlé ». Je le lui dis. Il haussa les épaules :

— C'est justement, fit-il.

Puis il ignora ce qui eût pu passer de ma part pour de l'inquiétude. Il quitta une seconde son volant pour frotter l'une contre l'autre ses deux mains gantées de cuir, comme un homme, au contraire, détendu, content de lui, et il me lança, épanoui :

— Au boulot!... mon petit... Au boulot!...

Tandis que nous tournions, en faisant crier nos pneus, autour de la Concorde, que nous prenions la rue de Rivoli, il m'expliquait :

— Première étape : trouver un local pour nos bureaux.

— Mais... commençai-je à objecter.

Il ne m'écouta même pas!

— Il nous faut un appartement avec le téléphone. Trois pièces au minimum, quatre plutôt, à usage commercial ou non, je m'en moque, le tout est qu'on me permette de visser une plaque dans la porte... une

plaque de cuivre. Il faut que ce soit bien situé, c'est-à-dire dans un quartier qui inspire confiance : j'entends « la Bourse » ou « le Sentier ».

— Tu t'es adressé à une agence ?

— Une agence! fit-il... pour avoir à lui donner un pourcentage! Et puis, ça prendrait trop de temps! Non, on va chercher. On va d'abord prospecter tout le pâté de maisons qui se trouve entre la rue Montmartre, la rue Montorgueil et la rue Réaumur.

Il m'y mena tout droit, arrêta la voiture place des Victoires et, l'ayant rangée, nous partîmes à l'assaut :

— Tu prends toutes les concierges de droite, moi celles de gauche. Commence par leur promettre 2 000 francs.

— C'est peut-être beaucoup, dis-je.

— Non, fit-il péremptoire, on n'a rien sans rien.

Je commençai ma quête rue d'Aboukir, mais sans grand résultat. Je n'étais pas toujours reçu très aimablement : « Rien à louer », me lançait-on en me refermant la porte de la loge au nez. Pourtant, lorsque j'arrivais à placer ma phrase sur les 2 000 francs de récompense, les choses s'arrangeaient un peu, ou bien on regrettait de ne pouvoir me satisfaire ou bien on prenait mon adresse, ou bien encore on se grattait la nuque avec perplexité, cherchant quelque combinaison possible. Moi, je trouvais absurde de frapper ainsi systématiquement aux portes de ces maisons qui ne montraient pas d'écriteau. Je le confiai à Gespar à un moment où je le retrouvai dans la rue — nous en étions déjà à la rue du Mail et il n'avait pas plus réussi que moi :

— Fais ce que je te dis, me lança-t-il sans autre commentaire, c'est le seul moyen.

C'était vraisemblablement le seul, car, une demi-heure plus tard, alors que je sortais d'un immeuble d'où j'avais été, une fois de plus, éconduit, je le vis qui m'attendait :

— Il y en a un ici, me dit-il.

Nous montâmes un escalier noir et tortueux derrière une grosse femme qui, lorsqu'elle se retournait, soufflait vers nous, en même temps que ses explications, une odeur d'oignon cru. Elle tenait de la chaisière et de la gardienne de prison pour femmes, quelques poils raides, poivre et sel, ornaient son menton qui paraissait comme rapporté à son visage; elle avait une taie sur un œil. Elle s'effaça, au troisième, pour nous laisser pénétrer, après avoir poussé une porte marron dans laquelle on voyait le trou laissé par une serrure de sûreté qu'on en avait enlevée, dans un local nu de quatre pièces où les papiers en lambeaux pendaient aux murs, où les vitres étaient aussi douteuses que le mauvais œil de notre guide. Et, comme dans un musée, nous l'écoutions réciter :

— Quatre pièces, dont une cuisine avec un « lévier! » Tout sur la cour, mais c'est moins sombre que sur la rue, vu que c'est le côté du soleil et que c'est plus large... et puis ça fait une différence quand les vitres sont faites... C'est 14 000 plus les charges. Bien entendu, le terme payable

d'avance, plus une caution d'un terme qu'on vous rembourse quand c'est que vous partez... C'est rapport aux dégradations, ajouta-t-elle sans ironie en montrant d'un geste circulaire les papiers muraux arrachés, les plafonds tachés d'humidité, les fils électriques qui pendaient, le marbre écorné des cheminées.

Gespar me regardait. Le moins qu'on puisse dire, c'est que je n'étais pas enthousiasmé.

— Ah! fit-il soudain, avisant un appareil placé à même le parquet dans un coin et qui était branché sur une mâchoire, il y a le téléphone!

— Oui! dit la concierge. Ils sont venus pour l'enlever, mais je n'étais pas là.

Gespar décrocha, on dut lui répondre, car il dit :

— Je vous demande pardon, mademoiselle.

Et il ajouta :

— Ce n'est pas coupé, voilà qui est très appréciable.

— Naturellement, reprenait la concierge, vous pensez bien qu'on n'a pas un local pareil comme ça. Faut voir le gérant d'abord. Et, entre nous, pour lui, il faut compter 10 000... sans parler de moi.

— Je vous ai promis...

— Deux, oui, dit-elle songeuse.

— Deux pour commencer, corrigea Gespar, dès la signature. Après on verra pour le denier à Dieu.

En même temps il me soufflait :

— Après... elle pourra toujours se mettre la ceinture... du reste, ça dépendra des événements.

Je le pris à part, et la vieille s'écarta discrètement : elle avait l'habitude et elle pensait bien que nous avions des choses à nous dire :

— Tu ne songes pas sérieusement?... commençai-je.

— Crois-tu que j'aie l'intention de cavaler partout?

— Mais, dis-je, c'est sombre, c'est dégoûtant...

— Oui, dit-il, mais il y a le téléphone.

— Ça te suffit?

— C'est énorme... avec un numéro qui existe... qu'on peut donner... où l'on peut se faire appeler... Un domicile, quoi! Et un « siège ».

Mon regard fit le tour du « siège ».

— Nous sommes à vingt-quatre heures près, dit Gespar. Je veux, il faut que nous soyons « chez nous » aujourd'hui même... Il n'est que temps!

— Tu sais déjà ce que nous allons faire ici? lui demandai-je ingénuement.

— Mais oui, répondit-il : des affaires. Madame, reprit-il en s'adressant à la concierge, ce local me convient. Ce que je veux, moi, c'est y installer au plus vite mes bureaux, il est nécessaire que je puisse recevoir du courrier, passer des coups de téléphone, être chez moi en quelque sorte sans délai. Puis-je voir le gérant?

— Ma foi, dit-elle, il habite la maison, vous pouvez toujours essayer.

— Allons-y de ce pas, décida-t-il.

Nous redescendîmes l'escalier D et remontâmes le « grand escalier », sur le devant. Il était aussi sombre que l'autre, cependant il avait un tapis. Ce tapis était usé, mais, comme on ne le voyait pas, c'était sans importance, sauf quand le pied, parfois, s'y prenait dans quelque accroc particulièrement large. Une souillon molle, de dix-neuf ans tout au plus, mais dont les chairs déjà croulaient d'une mauvaise graisse, nous ouvrit la porte, un balai à la main. Sur sa demande, elle entraîna « madame la concierge » vers un « bureau » où elles disparurent toutes deux, puis revint seule pour continuer son ménage dans l'entrée où elle nous avait prié d'attendre. Cela consistait à changer de place la poussière avec, sans doute, le secret espoir que nous en aspirerions au passage une partie, ce que nous ne manquâmes pas de faire. La porte, enfin, se rouvrit, par laquelle avait disparu la pipelette, et un petit homme chauve, au veston trop long, aux membres démesurés pour un buste trop court, nous fit signe de pénétrer dans « son bureau ». Il avait l'air digne et sévère et se rassit bientôt, après nous avoir désigné deux fauteuils de cuir usés jusqu'à la trame, sur le sien dont le siège, vu sa petite taille, était surélevé de trois coussins, ce qui lui donnait, assis, l'apparence d'un être normal.

Ce fut très simple. Madame Jasmain — nous apprîmes son nom avec étonnement — alla droit au fait :

— J'y ai dit, fit-elle, sans plus.

Et, probablement parce qu'elle lisait dans nos yeux que nous nous demandions ce qu'elle « lui » avait « dit », elle précisa :

— Oui, j'y ai dit qu'c'était d'accord pour les 10 000.

Toute difficulté étant ainsi aplanie, aucun marchandage n'ayant plus à intervenir, il ne restait qu'à régler les questions techniques. Pour nous le permettre, madame Jasmain se retira, nous disant qu'elle « nous verrait tout à l'heure », marquant bien par là que nous ne lui échapperions pas et, ce faisant, elle nous gratifia d'un sourire édenté auquel nous répondîmes lâchement, avec autant de gracieuseté que possible.

— Alors, ce local vous plaît ? nous dit le gérant sans en marquer aucun étonnement.

Et comme nous acquiescions, il nous répéta les conditions de location, sur lesquelles nous fûmes aussitôt d'accord. Gespar essaya bien, pour la forme, de discuter la question des charges, mais il n'obtint qu'une concession minime, elle aussi pour la forme.

Le gérant se préparait déjà à se lever, il commençait :

— Je vous prépare l'engagement de location, vous revenez, voyons, dans une semaine...

— Non, dit Gespar, je suis extrêmement pressé. Ma Société a besoin, au plus tôt, d'avoir un domicile ; il me le faut pour les statuts, pour centraliser mes commandes, mon courrier. Je suis en ce moment à l'hôtel Windsor, et cette situation ne peut plus durer en ce qui concerne les

affaires d'une Compagnie qui doit avoir pignon sur rue... Et puis, cela me gêne, j'ai beau avoir un appartement de luxe, fit-il d'un air détaché, une « suite », comme on dit, il m'est déplaisant de ne pas y être complètement chez moi. Mon associé — il me montrait — mes secrétaires!... Non, non, il me faut entrer dans les lieux au plus tôt.

— Eh bien! dit le gérant, quand voulez-vous?

— Mais, fit Gespar, aujourd'hui même.

Et comme l'autre ouvrait de grands yeux :

— Dès l'instant que je paie.

— Ah! oui, dit le géarnt, mais dans ce cas, il me faut faire partir votre bail du début du terme ; vous perdez plus d'un mois.

— Cela importe peu, fit Gespar sur un ton très grand seigneur. Et puis, ajouta-t-il, plus cela traînera, moins tôt je pourrai vous verser ce qui est convenu entre nous. Tandis que, si vous le désirez, à la minute même...

— Ma foi, dit le gérant, il peut en être comme vous le voulez. Versez-moi le terme plus la garantie... plus, bien entendu, le montant des petites choses que nous avons dites, et vous êtes chez vous. Nous échangeons une lettre d'engagement que je transforme en bail...

— Pour cela vous avez le temps, dit Gespar en sortant son carnet de chèques.

Sur le coin du bureau, il rédigea un premier effet du montant de deux termes augmenté des redevances, puis, l'ayant tendu au gérant, il demanda :

— Comme vous me l'aviez indiqué, j'ai émis celui-ci au nom de la Société immobilière du Sentier, mais pour le second?...

— Mettez... Merurgien... Merurgien Joseph... Mais j'aurais préféré...

— Du liquide!... Malheureusement, je n'en ai pas sur moi... tout au moins une pareille somme... Mais quelle importance? Cette transaction peut avoir trait à tout autre chose qu'à la location de cet appartement. Nous traiterons peut-être d'autres affaires ensemble par la suite.

— Je le souhaite, dit aimablement M. Merurgien Joseph, et il devait songer à des affaires du même ordre car il passait sa langue sur sa grosse lèvre inférieure de façon gourmande.

Nous nous retrouvâmes dans l'escalier et je ne pus cacher mon étonnement de la rapidité avec laquelle Gespar avait conclu cette affaire :

— Eh! bien, dis-je, tu t'es vite décidé! Il y a peut-être dix autres locaux qui nous auraient mieux convenu!

— C'est possible.

— Où les papiers auraient été plus propres et l'escalier moins dégoûtant. Ça t'emballe, ici?

— Non. Mais il y a le téléphone. Apprends, ajouta-t-il, que le téléphone est une arme essentielle pour faire démarrer une affaire... surtout

une affaire comme la nôtre qui ne possède rien, dans laquelle on part sans aucune mise de fonds.

— Tout de même, fis-je, tu viens de signer deux chèques!

— Oui, dit-il, mais mon compte est à sec à la banque.

— Bon sang! fis-je, ils sont sans provision!

— Je n'aime pas cette expression, corrigea-t-il, moi, je dis « sans prévision », ça ne coûte pas plus cher et ça sonne mieux à l'oreille.

— Mais, m'exclamai-je, quand on va savoir...

— On ne saura pas, dit-il, parce que j'ai barré ces chèques, que nous sommes aujourd'hui jeudi et que ma banque ne les recevra pas à l'encaissement avant lundi prochain, puisqu'il n'y a pas, en ce moment, de transactions le samedi. D'ici lundi, nous avons le temps...

— Mais si nous n'avons pas l'argent lundi.

— Nous l'aurons... d'une façon ou d'une autre. A présent, il n'y a plus à reculer, il nous faudra bien le trouver.

— Cela me fait penser, dis-je, à la théorie que tu as appliquée à Fernande quand, pour la lancer au théâtre, tu lui as d'abord fait commander des robes chez les grands couturiers.

— Me suis-je trompé? Ai-je eu tort? Ne les a-t-elle pas payées?

— Si.

— En en commandant d'autres... cela lui a donné tout de suite du crédit dans les maisons où elle les devait. Pour les affaires, c'est la même chose : le crédit, mon ami, le crédit!... C'est pour cela qu'il nous fallait avant tout un bureau : nous l'avons.

— Sans un meuble... et dans quel état!

— Tout cela viendra en son temps.

— Et si nous avons à y recevoir des visites?

— Nous dirons que nous sommes en installation. Nous allons y mettre les peintres... tout au moins dans les deux pièces de devant...

— Et pour les meubles ?

— Nous les commanderons.

— Avec quoi?

— Avec l'argent de la première affaire que nous allons réaliser.

— Quand?

— Mais ce soir... demain...

— Sans argent?

— Ou presque... grâce au téléphone et... Ah! fit-il, avant toute chose, allons au plus urgent.

A mon grand étonnement, il m'entraînait vers la rue. Sous la voûte, madame Jasmain nous guettait :

— Alors, nous demanda-t-elle, tout miel, vous avez fait affaire?

— Oui, dit Gespar.

Puis, s'adressant à moi :

— Veux-tu donner à madame la concierge ce que nous lui avons promis?

— Mais, fis-je, c'est que...

— Tu ne vas tout de même pas me dire que tu n'as pas pris d'argent sur toi!

— Peu, dis-je... très peu...

— C'est vrai, fit-il, tu ne pouvais savoir que nous traiterions aujourd'hui, que ce local nous conviendrait à ce point. Je t'excuse. Donne-lui toujours ce que tu as.

Je me fouillai. J'avais 300 francs sur moi et j'étais très ennuyé. D'abord, je répugnais à m'en défaire : c'était tout ce qui nous restait, à Suzanne et à moi, pour finir le mois et, sauf par un miracle, nous ne risquions, guère d'en voir d'autres. Je tirai les trois billets de mon portefeuille. Gespar les rafla au passage, en tendit deux à madame Jasmain :

— Tenez, dit-il, prenez toujours cela.

Et comme elle avait un mouvement de recul, de refus, il ajouta :

— Prenez... prenez voyons!... cela ne compte pas... c'est en plus du reste, de ce que je vous ai promis et que vous aurez demain... après-demain au plus tard.

Il me prit par le bras et me poussa dehors. Dans la rue de la Victoire, il trouva ce qu'il cherchait. C'était une boutique d'imprimerie, une de ces boutiques qui ont, sur place, une petite machine pour les cas urgents. Il y entra, me précédant :

— Voilà, dit-il au contremaître, il me faut mille feuilles à en-tête, format commercial. Ce caractère-ci me plaît. Vous mettez en haut, à gauche : « Gexport, Société anonyme au capital de... » Voyons, fit-il en se tournant vers moi, 200 000? Est-ce que tu trouves ça suffisant?

— Tu crois qu'on les aura?

— Avec un peu de chance, dit-il. 200 000, répéta-t-il.

— Le numéro du registre du commerce? questionna l'imprimeur.

— N'en mettez pas pour le moment. Ah! ce qui est important, c'est l'adresse et le numéro de téléphone. (Il les donna.) A présent, fit-il, il me faut ceci au plus tôt.

— Lundi, proposa l'homme.

— Lundi! s'exclama Gespar, vous voulez rire. Vous avez là une machine rapide. Mettez en chantier tout de suite; dès qu'il y en aura quelques feuilles tirées, mon... secrétaire — il me montrait — vous les prendra; pour le reste, ce sera moins pressé.

— Mais, dit le contremaître, j'ai des commandes qui passent avant la vôtre.

— Non, dit Gespar, et il sortit de sa poche, où il le tenait plié, mon dernier billet de 100 francs qu'il agita sous le nez du bonhomme. Non, je passe avant les autres... et ceci, dans ce cas, est pour vous.

— C'est bon, dit l'homme, on va essayer.

— Les premiers feuillets après le déjeuner? demanda Gespar.

— A trois heures.

— Parfait.

Nous sortîmes :

— Tu viendras à deux, des fois qu'il ait fini tout le tirage à trois...

et dans ce cas là, il voudra que tu emportes le tout et il faudra payer. Tandis qu'à deux heures, tu prends ce qu'il y aura. Pour le moment, il ne nous en faut pas plus... et sans rien régler, puisque tu n'as pas le tout. Ah! n'oublie pas quelques enveloppes.

— Mais pourquoi, lui demandai-je, es-tu si pressé d'avoir ces feuilles?

— Tu apprendras, me répondit-il sérieusement et presque sentencieusement, avec une conviction qui fit mon admiration, qu'une Société ne commence vraiment à exister que lorsqu'elle a son papier à lettres.

J'eus bientôt la preuve qu'il avait raison.

Nous déjeunâmes rapidement dans un « Quick Bar » du boulevard, car Gespar avait encore un peu d'argent au fond d'une de ses poches et m'invita généreusement. Là, je le vis consulter l'annuaire du commerce et relever quelques adresses, puis il me fit signe que nous n'avions pas de temps à perdre et, sans plus nous attarder, nous remontâmes au « bureau » ayant évité la concierge. Il n'était pas encore deux heures, et nous nous assîmes par terre, sur un lambeau qui demeurait cloué au sol d'une moquette couleur d'urine trouble. Gespar commença par donner un coup de téléphone dans un restaurant, où il fit appeler une certaine mademoiselle Gisèle, qu'on eut du mal à découvrir, mais qui vint enfin à l'appareil. Il la tutoyait et lui expliqua où nous nous trouvions, lui demandant de venir nous retrouver sans délai, car « il avait quelque chose pour elle ». Quand il eut raccroché, il m'expliqua :

— C'est Fanfan, tu sais bien, Fanfan Larapée, tu as vu son nom dans les journaux.

— Ah! oui, fis-je, la parachutiste!

— C'est ça, celle qui se jette d'avion dans les meetings, avec des ailes dans le dos, celle qu'on a surnommée « l'ange » : une fille gonflée!

— Je ne vois pas le rapport, dis-je!

— Dans une affaire comme la nôtre, il faut une femme, ça inspire confiance, et une femme qui n'a pas froid aux yeux. Je l'ai rencontrée il y a quelque temps. En hiver, elle ne gagne pas sa vie. Elle a, du reste, de lourdes charges, un amant dont elle est folle — ce n'est pas toujours le même — mais à qui il faut toujours qu'elle fasse des cadeaux... tu vois d'ici le genre de la bougresse! Elle va nous être très utile.

— Je ne vois pas, dis-je.

— Tu verras. Pour le moment, il va être deux heures, va chercher le papier à lettres.

L'imprimeur, heureusement, était au début du tirage et j'eus les vingt premiers feuillets, à peine secs, que j'emportai sans discussion. Je me hâtai de les rapporter et, quand je montai l'escalier D, je vis devant moi quelqu'un qui gravissait les étages. C'était une femme que je rattrapai dans ma hâte et qui, m'entendant grimper derrière elle, se retourna et, avec le plus bel accent de Paris, me demanda :

— Monsieur Gespar, vous connaissez?

Et avant même que j'aie pu lui répondre, elle expliquait :

— C'est un nouveau... La pipelette m'a dit « : Troisième! », mais j'lui ai pas demandé si elle comptait l'premier comme entresol... Alors j'hésite entre le trois et le quatre.

— Venez avec moi, lui dis-je, mademoiselle Fanfan.

— Ah! fit-elle, vous me connaissez!

— Oui, dis-je, je suis l'associé de Gespar.

Elle me dévisagea, me regarda du haut en bas à la chiche lumière de la fenêtre qui donnait sur la cour :

— Eh ben! fit-elle, sans autre forme de procès, avec vous il est pas fauché!

Je crois que j'allais me fâcher quand elle me prit gentiment par le bras et me dit :

— Faut pas m'en vouloir, mais à vous voir comme ça, je ne peux pas croire que vous êtes un fortiche en affaires. C'est comme moi, du reste, mais, s'pas, faut bien croûter!

Elle était mince, élancée, mais elle avait des formes tout de même : une fausse maigre. Ses cheveux pendaient sur ses épaules, s'échappant d'un petit chapeau rond qui ne pouvait rien faire pour les retenir malgré des tas d'épingles. Elle avait un manteau un peu excentrique, trop léger pour la saison, et des souliers dont les talons tournaient. Son ton était celui d'une bonne fille, toute simple, toute peuple et, lorsque je rencontrai son regard, j'y lus une expression d'animal traqué qui me surprit.

Sur le palier, je poussai la porte du genou, car elle ne fermait que lorsque la clef en était tournée, depuis que le précédent locataire avait enlevé son verrou de sûreté, et je la fis entrer devant moi. Gespar était toujours dans la seconde pièce, assis sur le sol, le téléphone entre les genoux. Elle l'aperçut, alla droit vers lui, non sans jeter autour d'elle un coup d'œil un peu étonné :

— Mince, fit-elle, c'est ça le palace!

Gespar ne parut pas relever ses paroles, il emprunta aussitôt le ton de la fille. Il avait un don étonnant pour se mettre au niveau, à la hauteur de ses interlocuteurs et savait, avec une sorte de génie, épouser les manières de ceux qu'il rencontrait :

— Pose-le là, ordonna-t-il, péremptoire.

— Quoi? questionna-t-elle interloquée.

— Ton grégoire.

Et il lui désignait le morceau de carpette encore disponible :

— Oui, reprit-il, assieds-toi là et parlons un peu sérieusement tous les trois. C'est entendu, ici ce n'est pas brillant, mais quand on part de zéro...

— Ah! fit Fanfan, moi qui croyais que tu avais des capitaux.

— Des capitaux! fit Gespar en haussant les épaules, et puis quoi encore? Je veux bien te dire que je n'en ai jamais eu. J'ai possédé de l'argent parfois, mais jamais assez — du reste je ne suis pas si bête — pour le risquer. Non, il m'a servi à assurer mon crédit, à trouver des masses

de manœuvre. J'ai réussi souvent à me sucrer et copieusement. On a bien vécu, Fernande et moi, et les copains aussi — n'est-ce pas, Fanfan, et toi aussi, Larnaud, qui parfois en avez eu des miettes — mais riche, je ne l'ai jamais vraiment été. Ça a bien marché tant que les choses ont été faciles. A présent, il faut regarder la situation en face : nous sommes en 1921. La guerre est loin et les gens commencent à tirer la langue. J'ai un peu fait l'idiot tous ces temps-ci et je me suis laissé coincer. Remarquez que je vais retomber sur mes pieds, mais il faut envisager les choses avec un peu de sérieux. C'est pourquoi j'ai décidé de repartir, et cette fois, si possible, de faire quelque chose de durable... à moins que je ne sois dépassé par les événements. Seulement, on n'a rien sans risques.

— A qui le dis-tu ? fit Fanfan. Tu crois que c'est marrant, toi, de se jeter d'un avion en marche avec des ailes dans le dos !

— Et un parachute.

— Oui, mais avant qu'il s'ouvre, j'voudrais pas te voir dans ma culotte !

— Fais un autre métier.

— J'en sais pas d'autre. Et puis une fois que c'est fini, c'est fini.

— C'est comme nous, dit Gespar, une fois qu'une affaire est terminée, on attend le prochain meeting. Il est certain, reprit-il, que nous sommes dans une situation particulière. Je n'ai plus de fric et François Larnaud, lui, n'a jamais rien eu. Quand à toi, Fanfan, on ne t'associe pas : on t'intéresse. Il nous faut donc faire tout avec rien, et c'est au début surtout que nous pouvons nous casser les reins. Je ne vous cache pas la maladie : il y a du danger. Mais il faut savoir prendre ses risques, sans quoi on crève dans son coin et ce sont les autres qui rigolent. N'ayant plus rien, sinon la possibilité de transactions à la petite semaine, et qui sont de plus en plus rares, j'ai retourné tout ça dans ma tête et j'en suis venu à cette conclusion que, crever pour crever, il valait mieux que ce soit en tentant quelque chose. Vous voyez, je ne crâne pas, je ne vous bluffe pas et je prends mes responsabilités, car, par exemple — c'est pour toi que je parle, Larnaud — les chèques que j'ai donnés tout à l'heure et qui pourraient fort bien ne pas être honorés, la location, la commande chez l'imprimeur, tout cela a été fait à mon nom, sous ma signature. C'est moi qui me suis engagé, et pas vous... Je ne vous apprendrai rien, du reste, en vous disant que je tiens à rester le chef de cette entreprise et, proportionnellement aux engagements que je prends, à toucher la part la plus importante de bénéfices... ce qui ne veut pas dire, au contraire, que vous n'en tirerez pas un important profit. Vous savez que je suis « régulier ». Je suis le cerveau et je prends le plus gros des risques, c'est donc logique. Ça vous va ?

— Mais, interrogeai-je, tu n'as pas l'intention de faire des choses... illégales ?

— Le moins possible et surtout le moins longtemps possible. Je consi-

dère que la loi est faite pour moi, pour me protéger, pour me donner le moyen de mettre les autres à genoux légalement, légitimement, et je la connais, je l'ai étudiée dans cette intention. Mais il ne faut pas nous mettre la tête sous le bras et bien nous dire que nous avons, au début, une période dure à traverser où, ayant tout à faire avec rien, il nous faut fabriquer de l'argent... comme des faux-monnayeurs.

— Dis donc, fit Fanfan, et si — comme on dit sur les champs d'aviation — on nous ramasse sur le terrain avec la petite éponge et la petite cuiller ?

— Ça vaut mieux que de mourir dans son lit, dit Gespar.

Je l'admirai, à cet instant, pour sa décision, son cran. Il n'avait pas peur des hommes ; moi, je tremblais devant eux : c'était là entre nous deux toute la différence. Et tandis qu'il parlait, j'étais saisi d'une frousse intense et que je ne réussissais pas à dominer. Toute mon éducation, mes principes, ma vieille droiture, pourtant déjà depuis longtemps mise à mal, faisaient à nouveau surface. Je songeais à ma mère, au nom que je portais, je me voyais déjà arrêté et recevant, au greffe de la prison, la visite de Simon Severac, du « grand » Simon, le chef de la maison mondialement connue, qui avait été mon tuteur, qui m'avait élevé, un Simon sévère, rude, qui me reniait. Je me voyais perdu, déshonoré, et je souffrais à l'avance dans ce qui subsistait encore en moi du plus sot de mon orgueil. Cela faisait des mois, des années à présent, que je traînais une vie à laquelle je n'assignais plus guère de but que pour me donner le change à moi-même, vivotant des « cachets » de ma comédienne d'épouse, lui portant sa valise dans les tournées, tapant, lorsque nous étions aux abois, quelque copain qui, l'idiot, se laissait faire — il ne m'en restait plus beaucoup ! — cherchant vaguement un emploi qui ne me convenait jamais — n'avais-je pas du génie ? et ce travail n'était-il pas indigne de ma valeur ? — traînant derrière moi la fatigue, la veulerie, le dégoût, séquelles de cette guerre dont j'étais sorti mort-vivant. Et aujourd'hui, alors que Gespar me tendait la main, allait peut-être m'aider à me tirer de là, voilà que je faisais la petite bouche, que je chicanais sur les moyens, que j'hésitais à épouser les risques qu'il prenait tous officiellement, alors que je n'avais que celui de la complicité, et qui étaient, si je voulais bien y réfléchir, de bien petits dangers à côté de ceux que j'avais traversés depuis 1917. N'en avais-je pas assez de croupir dans cette terrible indifférence où plus rien ne m'était rien, où rien ne me touchait, ne réussissait plus à m'émouvoir, à me projeter hors de moi-même ; où j'avais même renoncé à croire — malgré, je l'ai dit, les apparences que j'en gardais — que j'avais du talent ; où les seules préoccupations qui me tinssent étaient de trouver, quand il n'y avait plus moyen de faire autrement, le billet nécessaire à l'apéritif, au repas, au souper qui s'étirait jusqu'à l'aube en parlotes avec des cabots, et d'où nous rentrions pour tomber tous deux, Suzanne et moi, dans un lit où, enfin, nous trouvions l'oubli. Qu'étaient alors les indélicatesses « actives » dans lesquelles m'en-

traînait Gespar à côté de ces mois d'escroqueries envers moi-même? Etais-je donc devenu un lâche définitif? La voie pour me sauver était tortueuse, certes, mais c'était la seule qui s'ouvrait; allais-je encore attendre, toujours attendre... et attendre quoi?

Il devait lire tout cela sur mon visage, sur ce visage qui ne prenait même plus la peine de dissimuler ce qui s'y reflétait, car il dit :

— Tu sais, Larnaud, il est encore temps...

Cette fois encore, ce fut mon orgueil imbécile qui me guida et qui domina l'autre, le vrai, l'honnête et le droit :

— Non, non, dis-je la mort dans l'âme devant tous les ennuis qui allaient pouvoir résulter pour moi de toute cette affaire, je ne me dégonfle pas.

— Moi non plus, dit Fanfan, comme si elle s'apprêtait à sauter en parachute.

Et ce fut une manière de serment solennel. Je crois même que nous étendîmes les mains selon le geste symbolique. Il ne dit rien, il décrocha seulement l'appareil et demanda un numéro. Quand il l'eut obtenu, nous l'entendîmes questionner :

— C'est la maison Franchot? Oui? Passez-moi le service des commandes! Ici, la Gexport — il épela — oui, Gexport, 14 *bis*, rue Bachaumont. Notez aussi le téléphone : Sentier 84-51. Oui. Qu'est-ce que vous avez en ce moment comme satin gris en pièces de cent mètres?... C'est bon, je vous envoie mon acheteuse avec la voiture. C'est pour un client américain qui ne fait que passer, l'affaire se fera immédiatement... c'est-à-dire dans les quarante-huit heures. Il faut que je puisse lui montrer l'étoffe. Chez vous? Non, impossible, je ne puis le trimballer partout, j'ai cent autres choses à lui faire choisir en même temps. Si ça ne marche pas chez vous, je m'adresserai ailleurs... Un tiers de la valeur en garantie? Mais cela ne se fait jamais! Ma maison est connue. Ah! vous l'ignorez! Il est vrai que nous n'avons encore rien traité ensemble, mais je fais un gros chiffre... Des références! Mais tant que vous voudrez. Ecrire? C'est une plaisanterie, je n'ai pas de temps à perdre, c'est tout de suite ou jamais. Je vous envoie ma représentante avec un bon d'achat? Non. Eh bien, tant pis!

Il raccrocha :

— Remarquez, dit-il, que je m'attendais à cela, mais il fallait tout de même essayer. Ce qui est dur, c'est le début, ils ne sont pas forcés d'avoir confiance.

— Oui, fit Fanfan, il faut se mettre à leur place. Qu'est-ce que tu voulais en faire de cette pièce de tissu?

— La revendre, dit Gespar.

— Sans l'avoir payée, fit Fanfan, ben t'as du fiel! Et à qui que tu l'aurais refilée?

— J'ai preneur.

— A perte, probable.

— C'est sans importance au début. Tu comprends, fit-il en se tournant vers moi, voici le mécanisme : tu te procures un objet — une auto, des robes, une pièce d'étoffe — à l'œil ou tout au moins en ne versant qu'une partie de sa valeur. Tu la revends... avant d'avoir payé ce que tu dois encore et, avec ce que tu touches, tu recommences.

— Mais, fis-je, c'est de la carambouille!

— Si tu veux, mais tu te rends compte que ton capital augmente à chaque fois, que tu as toujours au moins trois mois pour t'en sortir puisque tu payes à terme et que tu bouches un trou...

— Avec un autre, dit Fanfan, logique.

— Oui, admit Gespar, jusqu'au jour où tu es sur tes pieds, où ton crédit est assez assuré pour que tu puisses te permettre tous les découverts et les transactions sur une grande échelle où, en cas de coup dur, tout ce qu'il peut t'arriver de plus grave, c'est de faire faillite... Seulement, ce jour-là, tu t'arranges pour ne plus être toi-même dans le coup.

Un doute me traversa à cet instant devant le regard aigu de son œil bleu. Je le voyais déjà, par un tour de passe-passe quelconque, rejetant sur nos frêles épaules toute la responsabilité et se lavant les mains d'un désastre où il n'entrait plus pour rien.

— Ah! fit-il, ce sont les premiers pas qui sont difficiles! Bien entendu, avec un bon de commande rédigé sur notre papier à lettres, on obtiendra peut-être un objet sans grande valeur, mais une pièce d'étoffe, quelque chose qui puisse, revendu aussitôt, couvrir les chèques que j'ai tirés, ça me paraît plus compliqué!

— Ton auto?

— Elle ne vaut pas 7 000 francs. Et puis je la garde pour la donner comme première mise quand j'en commanderai une autre, ce que je vais faire incessamment. D'ailleurs, il nous faudrait au moins trois semaines pour obtenir la nouvelle et huit jours au minimum pour la revendre. Non, il faut trouver autre chose.

Il reprit l'appareil, appela d'autres maisons. Non, il ne suffisait pas d'avoir un bureau, un téléphone pour obtenir la confiance des firmes, et Gespar me parut, au bout de peu de temps, avoir agi avec une certaine ingénuité. Je ne dis pas que je triomphais, car je songeais à mes 300 francs disparus et aux chèques qui, à présent, étaient entre les mains de M. Merurgien, mais j'en éprouvai tout de même une amère satisfaction. Allons, tout cela allait se terminer par un fiasco total, Gespar payerait sa faute et sa présomption et j'en serais quitte — après tout, je n'en étais pas fâché et j'en avais déjà assez de « gagner de l'argent » — pour ma perte, ce qui, du même coup, me libèrerait d'un poids bien lourd à porter.

Quand le dernier nom de la liste y fut passé, Gespar raccrocha l'appareil, se tourna vers nous et, s'adressant à moi, il dit, avec un grand sérieux:

— La preuve est faite que, malgré notre bureau et l'adresse que nous pouvons donner, notre standing n'est pas encore assez affirmé; notre

maison est trop jeune sur la place pour qu'on nous confie gratuitement quoi que ce soit. Il nous faut pouvoir déposer une garantie, avoir les coudées franches, ce que les grands hommes d'affaires appellent « de la respiration ». Toute heure perdue nous coûte cher et nous met un peu plus en danger. Ne m'avais-tu pas parlé d'une cousine à toi, d'une amie d'enfance, qui t'aime beaucoup et qui a réussi à mettre 50 000 francs de côté?

— Oh! si, dis-je, Bella!... Mais il ne peut être question...

— Il ne peut être question que de cela, veux-tu dire. Comment, dans un moment que nous pouvons, je crois, qualifier de dramatique, nous savons où trouver 50 000 francs et nous irions à l'aveuglette, les chercher ailleurs!

— Voyons, dis-je, si tu te rappelles bien l'histoire que je t'ai racontée, tu sais que Bella (la nièce de Simon Severac, la fille de son frère Romuald qui a été un peu la brebis galeuse de la famille a réussi, depuis le décès de son père, à économiser sou par sou sur les leçons qu'elle donne, en se privant de tout, même de nourriture parfois, pour mettre de côté cette somme importante et pouvoir tenir la promesse qu'elle lui a faite avant sa mort.

— Je me rappelle fort bien tout cela, dit-il, et aussi que ton Romuald était un amateur de courses, un joueur effréné, qui a laissé pour toute fortune, à sa fille, une martingale basée sur cette somme de départ, martingale qu'il a cru, dur comme fer, avoir réussi à établir juste avant de mourir et qu'elle veut, à tout prix, appliquer « en hommage à sa mémoire ».

— Pour tenir sa parole, corrigeai-je.

— Et pour perdre le tout stupidement, tu me l'as avoué toi-même, compléta-t-il.

Il ne fallait jamais rien lui confier, à Gespar, il n'oubliait pas ce qui pouvait lui devenir utile quelque jour. Non, non, je n'irais pas demander cet argent à Bella, tout se révoltait en moi à cette idée. Comment, elle avait trimé toutes ces années, depuis la mort de Romuald, rentrant à pied pour économiser le prix du billet de métro, dînant d'un café-crème, et j'irais — à la condition qu'elle y consentît — lui prendre cet argent sacré, celui de son vœu!

— Ne me demande pas cela, criai-je presque.

— Je crois, trancha-t-il, qu'il n'y a pas grand'chose à te demander. Je veux seulement te faire remarquer qu'il y a une demi-heure à peine, tu t'engageais solennellement...

— A tout, mais pas à cela!

— C'est jouer sur les mots. Je crois que cela, comme le reste, fait partie de « tout ».

— Non, protestai-je, demande-moi n'importe quoi...

— Justement, dit-il, je ne te demande pas n'importe quoi, mais la

seule chose logique, utile et qui, en même temps, est une bonne action.

— Quoi ? questionnai-je éberlué.

— Cet argent, il n'est pas question de ne pas le rendre à ton amie ; au contraire, si elle nous dépanne, nous pourrons même lui réserver un joli bénéfice, ce sera de l'argent vite gagné et sans risques... puisque, les risques, c'est nous qui les prenons. Et pendant ce temps-là elle ne le jouera pas bêtement sur des chevaux qui n'arriveront sans doute jamais. C'est un service mutuel que nous nous rendons, elle et nous.

— Et si ça tourne mal ?

— Comme elle le perdra de toute manière...

— Et si la martingale de Romuald lui permettait vraiment de faire fortune ?

— Cela se saurait déjà, et rien ne l'empêchera de l'essayer après. Du reste, elle ne craint rien, je lui donnerai ma garantie personnelle, celle de « la maison ». Il montrait d'un ample geste circulaire le local vide, poussiéreux, sinistre, comme si cela avait représenté quelque chose de tangible, de construit pour durer.

Il y eut un silence et il reprit :

— Je crois, François, que nous nous sommes mal compris. Je me vois, poussé par les événements, contraint d'employer des procédés auxquels je répugne et qui n'ont rien de commercial au sens habituel du mot. Mais je ne me lancerais pas dans une telle aventure si je n'étais assuré de sa bonne fin. Il est certain qu'il nous faut, au début, accomplir une acrobatie, et je ne m'en cache pas le danger. Il peut être minimisé si nous nous appuyons sur une base de départ de 50 000 francs. Que nous ayons cette somme pour trois mois et nous sommes riches. L'argent appelle l'argent, surtout lorsque c'est moi qui le tiens dans ma main. Si je commets maintenant ce qu'on pourrait appeler une indélicatesse, c'est consciemment et avec la certitude de rectifier très vite mon tir. François, dit-il, regarde-moi bien : il n'y aura pas plus honnête que moi quand j'aurai réussi.

Il avait prononcé avec fermeté ces dernières paroles et, dans leur cynisme, je les savais profondément vraies. Je savais que Gespar avait une envergure qui dépassait les petites escroqueries et, par la force de sa conviction, je le voyais déjà à la tête de quelque trust, assis dans quelque fauteuil d'acajou autour d'une table verte de conseil d'administration, planant au-dessus de toute une ville du haut d'un gratte-ciel où il avait fait son bureau dans la lanterne. Il m'avait toujours dominé, au collège d'abord, puis quand je l'avais retrouvé à mon retour de la guerre, l'avant-veille encore quand il m'avait proposé de collaborer avec lui à la mise sur pied de sa « Société ». A cette seconde, je ne fus pas dupe. Il avait tout bâti sur la confidence que je lui avais faite concernant Bella et ses 50 000 francs, tout le reste n'avait été qu'appât, mise en train : la location du bureau, les chèques, les coups de téléphone et le papier à lettres. C'était sur moi et sur moi seul qu'il avait compté pour faire les fonds, pour four-

nir la première mise. Je pensais tout cela tandis que, penché vers moi et déployant toute sa force de persuasion, il continuait :

— Une affaire formidable, François, faite de vingt affaires auxquelles je pense depuis toujours et qui s'enchevêtrent, s'épaulent, se poussent l'une l'autre. Si tu savais ce qu'il y a là-dedans... (il se frappait le front et je ne riais pas, car je savais que c'était vrai). Mais tu le sais! Il y a sept ans que je m'y prépare, depuis les bancs de l'école, alors tu vois tout ce que j'ai pu emmagasiner, peser, contrôler, apprendre. Pendant la guerre, je me suis débrouillé, c'est sûr, mais cela n'a été que me faire les griffes, je me suis contenté des petits profits rapides, immédiats, j'étais encore pareil à ces jeunes gens qui font l'amour comme des passereaux. A présent, mon plaisir va durer, et ce sera plus qu'un plaisir ; dans cette affaire-là, à part l'aide de début que tu vas me procurer — car tu vas me la donner, François, c'est ton intérêt comme le mien — j'apporte tout moi-même. C'est comme dans l'amour, tout vient de là — une fois encore il frappait son front — ou sans ça, ce n'est rien. Et dans cette affaire, tu vas te trouver avec moi. Sans mal, sans effort, sans risques bientôt, tu vas devenir quelqu'un tu vas pouvoir te payer ce que tu voudras : une voiture, des filles, une collection de timbres... que sais-je? Tout ce qui te passera par la tête. Ça ne te dit rien? Non? Ne serait-ce que la joie de dire m... à toute cette bande de pauvres types, de miteux et de lèche-bottes qui nous entourent, celle surtout d'être le plus fort, craint, haï au besoin. Et tu passerais à côté, pour un scrupule — qui t'honore, je le reconnais — mais un scrupule idiot, car, je te le répète, elle ne risque rien, ta Bella, et sans doute est-ce à elle que tu rends service.

Il s'était levé, me poussait aux épaules, ouvrait la porte. J'étais déjà dans l'escalier et je l'entendais encore qui me dopait de paroles :

— Allons... tu n'es pas si bête... un mauvais moment à passer... Et puis, à toi, à nous, la vie, la seule qui vaille la peine... Va, François, va... mais va donc!...

Pourquoi pas après tout. Il avait raison. Tout ce qu'il ne m'avait pas répété à ce moment, mais ce qu'il m'avait dit déjà me revenait à l'esprit. Il n'y avait plus rien, ni valeurs vraies, ni principes, ni orgueil, seul le résultat comptait. Est-ce qu'on se demandait d'où venait leur fortune lorsqu'on saluait les hommes riches, et n'étaient-ce pas les seuls devant qui l'on mît chapeau bas? N'était-ce pas eux qui avaient les longues autos et les filles bien tournées? Et moi, usé, poli comme un galet par cette guerre qui m'avait roulé, que possédais-je? Un pauvre mensonge de mariage et même plus de dignité...

***

Je marchai droit vers la place des Vosges. C'était là que gîtait le Cercle Fraternitia », où demeurait Bella. Je ne me demandai même pas

si je la trouverais à cette heure, je savais bien qu'elle serait là, comme toujours, à l'instant précis où j'aurais besoin d'elle. Elle venait de rentrer. On me l'appela, car les jeunes gens n'étaient pas autorisés à monter dans les chambres. Cinq minutes plus tard, elle était près de moi dans ce hall d'entrée où tout était en mosaïque et d'un affreux style égyptien.

Il y avait des mois que je ne l'avais vue, et aussitôt, je rencontrai le regard de ses yeux d'eau, ce regard mouillé, mélancolique et tendre, je retrouvai sa voix qui avait, lorsqu'elle s'adressait à moi, les inflexions qu'on prend pour parler à un enfant, cette même voix qui, à travers la brume du temps, des souvenirs, parvenait cette fois encore jusqu'à moi comme à l'époque où, les yeux fermés, cloué par ma blessure, émergeant à peine du néant, j'en sentais sur moi la caresse. Elle ne s'étonna pas de ma visite alors que, depuis si longtemps, je l'avais abandonnée. Elle ne me demanda pas si j'étais heureux. Elle dit seulement, et sans arrière pensée, qu'elle était contente de me voir, et je sus tout de suite que c'était tout simplement vrai.

En venant, j'avais monté toute une fable. Je lui dirais que je m'étais mis dans une situation dramatique, inextricable, sur laquelle je la suppliais de ne pas me poser de questions — quelque chose comme l'histoire du caissier qui puise dans la caisse et qui va être découvert. Je lui demanderais de me sauver, de me prêter son argent ; cela éviterait toute explication, toutes tergiversations : elle ne me le refuserait pas.

Non, elle ne me le refuserait pas et cela me faisait, à l'avance, sentir doublement ma culpabilité. Cela aussi, c'était une manière de carambouille car je ne me faisais aucune illusion et je connaissais Gespar : je ne savais pas quand nous pourrions le lui rendre. Ah! qu'importait, ce qui était décidé l'était bien et il me fallait aller jusqu'au bout :

— Bella, lui dis-je, quand nous nous fûmes assis sur le banc égyptien, dans l'encoignure du hall, et que nous eûmes, pendant deux minutes tout au plus, parlé de nos santés par convenance (chacun de nous savait bien que nous ne nous rencontrions pas pour cela), Bella, as-tu toujours de côté cette somme dont tu m'as parlé?

— Oui, dit-elle, j'ai enfin réussi à la réunir en entier. Pour le moment, j'étudie le tableau des mises que m'a laissé papa. Dès l'été, lorsque je pourrai consacrer à sa méthode un mois, qui sera celui de mes vacances, je l'appliquerai comme je lui ai promis de le faire.

— Et peut-être seras-tu riche!

— Papa le souhaitait, dit-elle, mais je ne le crois pas.

— Et tu iras jusqu'au bout quand même, au risque de tout perdre!

— Une promesse est une promesse, énonça-t-elle avec gravité.

— Mais... d'ici là, dis-je, cet argent... en as-tu besoin?

— Non, dit-elle, mais tu comprends que je tiens à le garder jalousement.

— Oui... En effet!... Pourtant...

— Il est improductif peut-être, mais en sûreté. Je suis certaine ainsi de l'avoir le moment venu sous la main.

— Et, repris-je en baissant la tête, car je craignais de rencontrer son regard, si je te disais : « Bella, j'ai besoin de cette somme », me la prêterais-tu ?

— Non, dit-elle, elle n'est pas à moi : c'est l'argent de papa.

— Tu ne ferais pas cela pour moi ?

— Non, je n'en ai pas le droit... A moins que... que cela ne soit nécessaire pour... pour te sauver... car, dans ce cas là, papa lui-même l'aurait fait.

— Eh bien, dis-je — mes mots passaient mal dans ma gorge — c'est... c'est nécessaire, Bella.

— Alors, dit-elle avec son admirable simplicité, la chose est différente.

Elle ne se pencha pas sur moi, ne me prit pas aux épaules, ne me questionna pas ; elle avait toutes les pudeurs, toutes les délicatesses. Me sauver lui paraissait naturel et elle n'avait pas hésité une fraction de seconde, la question ne s'était même pas posée pour elle. Elle dit seulement :

— Tu as besoin de toute la somme ?

— Oui, balbutiai-je.

Elle laissa alors percer sa seule inquiétude :

— Ce sera suffisant ?

— Oui, dis-je, envahi de honte.

— Attends-moi un instant.

Elle se leva et je restai seul dans ce hall nu. Je me dégoûtais, ç'avait été trop facile et j'en étais rouge jusqu'aux oreilles. C'était un horrible abus de confiance. Je crois que je rêvai à cet instant de vol à main armée ; j'aurais préféré attaquer un bijoutier, assassiner une rentière, que de la dépouiller ainsi. J'ai fait pas mal de choses malpropres dans ma vie, mais je crois que celle-là fut pour moi de beaucoup la plus pénible, celle qui, malgré l'endolorissement, l'anesthésie de toute mon âme, me causa la plus grande douleur, une douleur qui dure encore.

Elle revenait avec de grandes enveloppes ventrues :

— Je garde le tout ici, dans ma chambre, dans mon coffert, sous mon linge : c'est plus en sûreté que dans une banque et puis — elle rosit un peu de son aveu — j'ai aimé compter les billets au fur et à mesure, voir la somme se parfaire... comme une avare, François, mais pas pour moi.

Elle fourra les enveloppes dans mes poches intérieures, les assujettit avec des épingles doubles qu'elle avait descendues tout exprès :

— Je les attache... il ne faudrait pas que tu les perdes...

— Bella, dis-je, tandis qu'elle terminait méticuleusement sa besogne, je te rendrai cet argent avant trois mois...

— Oui... oui... dit-elle. Je compte bien que ce sera avant l'été.

— Je vais te signer un reçu.

Je tirai au même moment mon porte-cartes, mon stylo. Elle arrêta mon geste :

— Non, François, c'est inutile, je sais que tu auras à cœur de t'acquitter. Et puis, ce n'est pas à moi que tu dois cette somme, c'est à papa.

Je l'embrassai, un peu fort peut-être, mais je n'avais plus de mesure depuis que je vivais avec des comédiens. Elle le sentit certainement, car elle ne profita pas de cette étreinte et, tandis qu'elle me repoussait légèrement, son baiser fut celui de toutes les fois, de l'amitié, de l'amour aussi, oui, mais maternel.

Je n'étais pas fier quand je regagnai la rue, mais je n'avais pas fait deux cents mètres que, volontairement, je chassai les remords. Gespar avait raison, d'abord qu'est-ce que c'était que cette histoire! Il fallait être bien naïf pour croire à la vertu de cette martingale! Perdu pour perdu — et cet argent ne le serait pas, Bella le reverrait... quand? je ne pouvais le préciser encore — il valait mieux qu'il servît à quelque chose. Quand je serais riche, plus tard, elle serait bien contente de me trouver... Au même moment, pourtant, une idée montait en moi sourdement : et si je disais à Gespar que je n'avais rien obtenu? si je gardais cette somme pour moi? Il allait la risquer et pour quels profits? Tandis que, moi, j'avais là dans mes poches de quoi vivre plus d'un an, à ne rien faire... un an de gagné, un an de moins à tirer pour atteindre le bout de cette vie qui, pour moi, n'avait pas de signification... un an à dormir, à boire, à oublier, au moins dix-huit heures sur vingt-quatre, que j'étais toujours vivant.

L'air était transparent. Il faisait beau, une douce journée d'hiver, de cet hiver de Paris qui passe à l'estompe les couleurs pastel des ardoises, des murs, des pavés de grès au crépuscule. Les premiers réverbères s'allumaient. Ah! quoi qu'il arrivât tout de même et quelle que fût ma vie, il y aurait toujours cela, jusqu'à mon dernier souffle. Et je retrouvais cette sensation, cette révélation qui m'avait baigné tout entier le jour où, m'étant échappé de Choisy, j'avais marché à travers la ville et m'étais dirigé, sans même savoir vers quoi j'allais, tout droit vers la maison de Romuald. Un instant je me crus sauvé, j'oubliai cet argent brûlant qui gonflait mes poches, volé, carambouillé, j'oubliai ma détresse, la guerre, mon mariage : « cette pauvreté de l'âme à deux, ce misérable contentement à deux », ma dérisoire existence vide à jamais, je le pensais, de croyance, d'espoir et de grandeur.

Il faisait noir quand j'arrivai rue Bachaumont. Je grimpai l'escalier à tâtons, car je ne savais pas où se trouvait la minuterie — s'il y en avait une — et ne voulais pas questionner à ce sujet madame Jasmain. Je poussai la porte de l'appartement. Tout y était noir. Sans doute l'électricité y était-elle coupée ou bien n'y avait-il plus d'ampoules aux fils qui pendaient du plafond. Par endroits, une faible lueur venue des fenêtres de l'appartement d'en face, réservé pour sûr au commerce, car on y voyait

des silhouettes noires penchées sur des pupitres, parvenait dans une des trois pièces qui, d'enfilade, ouvraient l'une sur l'autre :

— Gespar! appelai-je.

Je pensai qu'il avait dû partir, qu'ayant tant tardé, il ne m'avait pas attendu, que la nuit l'avait chassé. La torpédo n'était pas en bas, mais je me souvins que nous l'avions laissée place des Victoires. Je savais où retrouver mon ami : à ce bar de la rue Vernet qui était son quartier général et où je l'avais rencontré l'avant-veille ; il devait y être déjà avec Fernande, sa maîtresse.

Dans la pénombre pourtant, je vis quelqu'un s'approcher de moi. Je tendis les mains vers cette silhouette. Alors elles rencontrèrent de l'étoffe, un col de fourrure humide et froid : Fanfan! Je l'avais oubliée!

— C'est moi, dit-elle, d'une voix basse et voilée.

— Et Gespar? questionnai-je.

— Il va revenir. Il est allé faire une course et allumer les lanternes de sa voiture. Il m'a dit de rester là... toute seule...

Elle s'accrochait à moi comme un naufragé à un espar. Je sentis sa main contre la mienne : elle tremblait. Elle appuya sa tête sur ma poitrine et — voyons, ce n'était pas possible! — je l'entendis distinctement, dans le silence, qui claquait des dents :

— Eh bien! fis-je, qu'est-ce qu'il se passe?

— J'ai... dit-elle, J'ai... j'ai peur dans le noir....

C'était le comble! Cette fille « gonflée », qui se jetait en parachute de trois mille mètres, qui était connue partout comme un casse-cou, une manière d'héroïne inconsciente, je la tenais là, contre moi, éperdue ; elle m'apparaissait un peu burlesquement à cet instant comme Jeanne Hachette criant de terreur à la vue d'une souris.

— Vous avez... commençai-je, un doute encore dans la voix.

— Oui, fit-elle, peur... j'ai toujours peur...

Et tout bas, elle confessa, sur un ton désespéré :

— Peur, oui... toujours... Ah! quand il faut que je saute de l'avion, c'est terrible! Seulement, je ne sais pas faire autre chose... et ce n'est pas tellement ça, mais une fois qu'on a commencé!... Faut que je vous dise, c'était il y a trois ans, j'avais fait la connaissance de Radal, vous savez Radal qui est maintenant à la patrouille d'acrobaties d'Etampes, c'est lui qui m'a fait voler pour la première fois dans son zinc... Je le connaissais depuis la veille et il avait fait mieux que de me plaire : on avait passé la nuit ensemble. Il faisait encore les meetings à l'époque. Il m'a emmenée à Villacoublay, où il avait son appareil. On y a déjeuné et, je ne sais pourquoi — je crois que c'est un bateau qu'ils m'ont monté — mais à la popote, à midi, il m'a présentée comme du métier... j'crois bien qu'j'ai été la seule dupe! Après ça, il m'a mis un parachute au dos en me disant que c'était en cas d'accident et, une fois là-haut, après m'avoir montré le système, il m'a larguée... il m'a flanquée par-dessus bord

pour mieux dire : il avait un verre dans le nez. En bas, ils m'ont portée en triomphe... ça a été fini, ma réputation était faite! Alors il a fallu que je la maintienne... et puis Radal m'avait plaquée et j'y gagnais ma vie. On venait me chercher : « Fanfan, dimanche à Alençon, c'est cinq billets. » J'y allais. C'était au moment de sauter que ça ne collait plus. Ah! l'hiver, ça va mieux, mais dire que ça sera de nouveau bientôt le printemps! Vous ne savez pas ce que ça peut être, vous, dit-elle en frissonnant, d'sauter comme ça quand on en meurt positivement, quand on a le derrière à zéro et que le cœur s'arrête, vous grimpe dans la bouche, que la trouille vous pique les narines comme une nausée! Un de ces jours, mon cœur claquera et j'arriverai morte en bas ; j'en serais presque heureuse... délivrée que je serai!

Elle s'accrochait à moi, de ses deux mains, elle haletait, serrée contre l'étoffe comme pour entrer en moi, comme pour se cacher, se mettre à l'abri, à la façon d'un animal poursuivi :

— J'l'ai jamais dit, tout ça, mais là, dans tout ce noir, ça m'est remonté... ça m'aurait étouffée comme rien... car, depuis que vous nous avez quittés, y'a eu autre chose!... Quand Gespar m'a appelée au fil, à l'heure du déjeuner, j'ai pensé que j'allais en sortir, que j'allais gagner de l'argent par des moyens de tous les jours... Eh! bien non, forcément, de moi on attend autre chose, on me proposera toujours des trucs dangereux et rien d'autre, c'est tout cuit! Pour moi, y a plus qu'les coups durs! Quand il nous a parlé tout à l'heure, j'ai compris aussitôt. Et vous n'avez pas été dans l'escalier qu'il m'a mise à l'épreuve! Il a commencé par me demander si je connaissais une maison de gros pour la mode. J'ai été assez bête pour lui donner l'adresse d'Andrée Joseph, tout près d'ici, rue Réaumur, où j'ai été souvent. Aussitôt, il a pris une feuille de votre papier à lettres, de votre sale papier, et dessus il a griffonné un « bon de commande » :

» — Fais-y un saut tout de suite. Prends-en deux du soir, deux tailleurs et deux robes de la collection d'hiver. Tu diras que c'est pour un acheteur américain ; à toi, on te les donnera.

» Ça ne m'allait pas du tout, mais là encore, ça a été comme pour le parachute, j'ai bien été obligée de sauter, il aurait pas compris si j'lui avais répondu non. Chez Andrée Joseph, j'avais les mains moites en racontant mon histoire, j'avais l'impression que la patronne lisait sur mon visage que j'allais emporter ses robes pour les revendre et que je ne la payerais jamais... enfin pas tout de suite. Je n'avais qu'un espoir, c'est qu'elle ne marche pas. Elle a couru :

» — Mais oui, ma jolie, me disait-elle, pour toi, bien sûr, je vais te les donner à condition, toi j'te connais...

» Je ne savais plus où me fourrer pendant qu'elle me faisait préparer le paquet par la coursière. Et comme elle se faisait du thé, elle m'a proposé d'en prendre avec elle en attendant que ça soit prêt et elle a sorti

des gâteaux secs qu'il m'a fallu manger et qui me restaient en travers de la gorge. Je n'avais qu'une idée, une hâte : me trotter. Enfin, l'autre est venue avec mon paquet, il était temps : trois minutes de plus et j'crois que je confessais tout!

« Je suis revenue ici dare dare. Quand il m'a vue, votre Gespar, il n'a rien dit, il a simplement fait :

» — C'est bon, pose ça là, comme si ç'avait été la chose la plus naturelle du monde. Puis il a ajouté : « Et ce François qui ne revient pas avec l'argent! » comme s'il vous avait envoyé faire un encaissement et qu'il se soit mis tout d'un coup à douter de votre honnêteté.

» Au bout d'un moment, il a ramassé le paquet des robes et il s'est disposé à sortir :

» — Où vas-tu? ai-je demandé, la gorge tordue d'angoisse.

» — Où veux-tu que j'aille? m'a-t-il répondu : les négocier. On doit en tirer cinq billets. Ah! au fait, tu ne connais pas une autre adresse... pour demain?

» — Non, ai-je fait précipitamment.

» — Cherche bien, a-t-il dit encore, je suis sûr que tu auras trouvé quand je vais être de retour. Je porte juste ce paquet à un gars que je connais, rue Montmartre, et qui a toujours du liquide; en revenant, je passerai allumer mes lanternes, j'espère que d'ici mon retour ce monsieur — c'était vous, m'sieur Larnaud — aura daigné revenir.

» Ah! m'sieur François, reprit-elle, des trucs comme ça, je n'peux pas, c'est au-dessus de mes forces... et encore il m'a laissée toute seule, là, avec la nuit qui venait et rien que mes idées saumâtres. Non, j'aime encore mieux le parachute, au moins quand c'est passé, c'est fini, tandis qu'avec des combines pareilles, je ne vais plus cesser de trembler : j'suis née honnête... honnête jusqu'à la trouille, moi! (A qui le disait-elle!) Alors, je ne sais pas, mais je vais râcler mes fonds de tiroirs, j'vais vendre ma bague, il faut qu'je paye, sans ça je ne dormirai plus.

Comme je la comprenais! J'allais maintenant, moi, passer par les mêmes transes. Sans doute, un jour serais-je accoutumé, mais ce n'était pas pour le lendemain, ça n'en prenait pas le chemin. Dans sa détresse, elle s'appuyait sur ma poitrine et, entre nous, je sentais les enveloppes bourrées des billets de Bella. Je la repoussai un peu, en arrachai une :

— J'ai l'argent, dis-je. Pour moi aussi, ça a été dur, mais je l'ai. Combien te faut-il? questionnai-je en me mettant d'instinct à la tutoyer.

— Vous... tu... sept mille cinq, lâcha-t-elle.

Je me mis à compter les billets de mon mieux, dans le noir, à la lueur du bureau d'en face, après avoir essuyé la vitre de mon coude.

— Mais ... que... que va dire Gespar?... dit-elle encore.

— Ce qu'il dira, je m'en moque, repris-je. D'ailleurs, j'ai l'intention de le laisser tomber, de ne pas lui dire que j'ai obtenu cette somme... Ah! fis-je, il n'y a pas de billets de cinq cents, il faut que je t'en donne huit...

La porte s'ouvrit d'un coup. La lueur d'une torche électrique tomba droit sur nous, sur nos mains jointes au-dessus des billets. La voix de Gespar nous fit tressauter :

— Eh! Eh! faisait-elle, alors, ça y est! Bravo, François! Allons, tu es dans la bonne voie... Puis-je te dire que j'ai bien cru te voir revenir les mains vides?

Et comme nous nous taisions :

— Combien?

— Cinquante, balbutiai-je, à la fois plein d'orgueil et de désespoir.

— Compliments. Et tu les as sur toi?

Je sortis l'autre enveloppe, je n'aurais pas pu faire autrement : devant lui, c'était toujours comme cela : je n'existais plus.

Il soupesa les deux liasses dans ses paumes :

— Je ne compte pas, dit-il, je te fais confiance...

Et d'un geste preste, il les fit disparaître dans sa poche.

*(A suivre)*

PAUL VIALAR

# LE MOUVEMENT EUROPÉEN

## NÉCESSITÉ ET URGENCE DE L'EUROPE UNIE

QUAND un Américain déclare que votre idée est généreuse, c'est qu'il est ému : il va vous aider. Quand un Européen vous dit : l'Europe unie, oui, c'est une belle idée, une idée généreuse..., c'est qu'il n'a pas envie d'y croire, qu'il ne fera rien, qu'il pense qu'il est sérieux et que vous rêvez. C'est ainsi qu'une certaine bourgeoisie occidentale, politiquement analphabète dans ses propos et ses réflexes, imite à sa manière le cynisme frivole de la noblesse à la veille de la Révolution. Mais le grand style se perd et Staline est aux portes.

Il s'agit en réalité de la vie ou de la mort d'une civilisation. Fédérer nos petits peuples *in extremis* est notre seule chance de salut. On se demande en vain ce qu'il peut y avoir de « généreux » dans une opération de ce genre. Qu'il suffise de rappeler les données qui en déterminent exactement l'urgence.

La guerre a eu pour conséquences principales, d'une part, l'affaissement de l'Europe et, d'autre part, le surgissement au plan mondial de la Russie et de l'Amérique. Ces deux colosses sont en train de s'observer par-dessus nos têtes. Ils n'ont pas envie de se battre, affirment-ils. Ils proclament au contraire leur amour de la paix, et ils le prouvent, l'un en relevant nos ruines, et l'autre en annexant 700 000 kilomètres carrés. Si bien qu'on ne voit plus très clairement s'il s'agit de poser les bases de la paix ou de s'assurer des bases pour faire la guerre, mais il reste évident que si les deux Grands continuent à se déclarer la paix sur ce ton-là, cela finira par des coups.

Une seule puissance pourrait les séparer et les forcer au compromis, je veux dire à la paix, c'est l'Europe. Mais l'Europe n'est plus une puissance, parce qu'elle est divisée en vingt nations dont aucune, isolée, n'a plus la taille qu'il faut pour parler et se faire entendre dans le monde dominé par les deux grands empires. Et non seulement l'Europe n'est

plus une puissance qui pourrait exiger la paix, mais chacune des nations qui la composent se voit menacée d'annexion politique ou de colonisation économique. Voici le fait fondamental qu'énonçait au Congrès de La Haye le *Message aux Européens* :

« Aucun de nos pays ne peut prétendre, seul, à une défense sérieuse de son indépendance. Aucun de nos pays ne peut résoudre, seul, les problèmes que lui pose l'économie moderne. »

Les conclusions que l'on doit tirer de cette double constatation sont d'une tragique simplicité. Si les choses continuent comme elles vont :

1° les différents pays de l'Europe seront annexés ou colonisés l'un après l'autre ;

2° la question allemande ne sera pas réglée, fournissant un prétexte permanent à la guerre entre les deux Grands ;

3° rien ne pourra s'opposer à cette guerre, dont quel que soit le vainqueur — s'il en est un — c'est l'humanité tout entière qui sortira vaincue.

Si nous voulons sauver chacun de nos pays, il faut donc commencer par les unir. Et si nous voulons sauver la paix, ou plutôt faire la paix, il nous faut commencer par faire l'Europe, c'est-à-dire cette troisième puissance capable d'imposer un compromis, de l'inventer pour les deux autres.

Que si l'on me dit alors que l'Europe même unie serait encore trop faible pour tenir en respect les deux Grands, je répondrai par un seul chiffre : la population de l'Europe occidentale, à l'ouest du rideau de fer, est d'environ 300 millions d'habitants : c'est deux fois plus que l'Amérique, autant que la Russie et tous ses satellites. Si ces 300 millions d'habitants faisaient bloc, soit qu'ils se déclarent neutres, soit qu'ils menacent de porter tout leur poids d'un seul côté, ils seraient en mesure d'agir, de faire réfléchir l'agresseur, et de sauver la paix du monde.

Sur quoi j'imagine bien que personne n'osera dire (même pas les staliniens, ou pas comme cela) : « Je veux une Europe désunie... » En revanche, beaucoup pensent : « Tout cela est bel et bon, mais que fait-on et que pourra-t-on faire en temps utile ? » La paix, l'Europe unie, d'accord, c'est un beau rêve. En attendant, voici le cauchemar. Déjà les maréchaux s'installent et tirent leurs plans ; la Russie fait donner ses cinquièmes colonnes et l'Amérique numérote ses bombes.

Ainsi l'urgence s'ajoute à la nécessité. J'essayerai maintenant de répondre à ceux qui demandent ce qu'on a fait déjà, et ce qu'on peut faire à temps pour fédérer l'Europe.

## ORIGINES DU MOUVEMENT FÉDÉRALISTE

Il y eut Sully, qu'aime à citer Churchill : il rêvait d'une coalition. Il y eut Montesquieu, premier critique du nationalisme naissant. Il y eut Victor Hugo, prophétisant l'avènement du fédéralisme : « *La Suisse, dans l'histoire, aura le dernier mot...* » Il y eut Proudhon surtout, qui écrivait :

« Le XXe siècle ouvrira l'ère des fédérations, ou bien l'humanité recommencera un purgatoire de mille ans. » C'était vers 1860. Mais ces rêves et ces prophéties ne pouvaient concerner qu'un avenir incertain, au milieu du XIXe siècle, quand la réalité politique de l'Europe était l'essor des grands nationalismes. Il y eut enfin, après la première guerre mondiale, le mouvement paneuropéen, lancé à Vienne en 1923 par le comte Coudenhove-Kalergi. Ce pionnier réussit à convaincre Briand, qui prêta sa grande voix traînarde à l'idée d'une union continentale. Mais ces premières ferveurs devaient bientôt se perdre dans la rumeur polyglotte des couloirs de la S.D.N. On en était aux constructions diplomatiques. Elles s'écroulèrent à la première épreuve. Aux yeux des jeunes gens de l'époque, il fallait quelque chose de plus profond, de plus prégnant, pour donner ses assises morales et doctrinales à la Fédération européenne.

C'est alors qu'apparurent en France les premiers groupes personnalistes. Ils réunirent quelques centaines d'adhérents, quelques milliers de lecteurs pour leurs revues. Ces dernières n'étaient pas d'une lecture très facile. On y parlait beaucoup de l'engagement — un mot qui a fait fortune depuis dans d'autres bouches. On y faisait surtout de la doctrine. On s'attachait à définir cette conception fondamentale de l'homme que l'on baptisait la *personne* — l'homme « à la fois libre et responsable », que l'on opposait d'une part à l'individu sans devoirs, et d'autre part à l'homme collectiviste, au soldat politique sans droits. Mais puisqu'il s'agissait de s'engager, on s'appliquait à tirer de la doctrine ses conséquences politiques et sociales, et c'est ainsi que l'on aboutissait à un programme communautaire, fédéraliste, anti-capitaliste mais anti-étatique. Le grand public nous ignorait. Nous formions ce qu'on appelle avec un peu de pitié de petits groupes d'intellectuels.

Survint la seconde guerre mondiale et l'occupation de l'Europe. On put croire un moment que tout notre travail allait être effacé pour toujours. C'était compter sans les mouvements de Résistance. Dans les réseaux clandestins, dans les camps, dans les journaux secrets qui se multipliaient en France, en Hollande, en Pologne, en Italie et en Yougoslavie, nos idées personnalistes se popularisaient, nos livres et nos revues passaient de main en main. Les événements que nous avions prévus parlaient pour nous, en dépit de toutes les censures. Et l'idée d'un avenir fédéraliste de l'Europe devenait, pour beaucoup, le symbole de l'espoir à l'horizon de la Libération[1].

C'est pourquoi, dès l'année 1945, on vit surgir dans toute l'Europe un pullulement de petits groupes fédéralistes. On y retrouvait toutes les nuances politiques, nationales et religieuses qui font la richesse de l'Europe, et qui la rendent si difficile à gouverner.

1. Voir le recueil de documents intitulé *L'Europe de demain* (à La Baconnière) qui groupe les déclarations fédéralistes des mouvements de la Résistance de plusieurs pays.

La première tâche qui s'imposait, c'était de fédérer tous ces fédéralistes dispersés. Dès 1946, ce fut chose faite : *l'Union Européenne des Fédéralistes* se constituait et pouvait convoquer pour le mois d'août 1947, à Montreux, son premier Congrès.

Qu'étions-nous à l'époque, il y a un an et demi? 150 à 200 délégués venus d'une dizaine de pays, et représentant une cinquantaine d'associations de toutes les tailles, dont plusieurs n'étaient guère qu'un nom abstrait, touchant ou ambitieux, comme par exemple : Comité International d'Amitié, ou Front Humain des Citoyens du Monde... Nous nous sentions entourés à la fois de sympathies faciles et d'un scepticisme profond. Devant la tâche urgente, mais qui pouvait paraître surhumaine, de fédérer l'Europe, c'est-à-dire de mettre sur pied, contre vents et marées, des institutions continentales et de les faire admettre par les États, nous n'étions qu'une poignée d'hommes de bonne volonté, remarquablement dépourvus de moyens matériels, presque sans troupes derrière nous, et sans aucun appui de la part des gouvernements.

C'est ainsi qu'à Montreux nous sommes partis — nous sommes partis pour faire l'Europe, tout simplement.

On s'étonnera de la part que je viens de faire à la doctrine personnaliste dans la genèse de nos mouvements. Il est vrai que beaucoup de petits groupes qui se formèrent spontanément dans les camps et dans les maquis ne devaient rien à cette doctrine. Mais il est non moins vrai que les grands thèmes et le vocabulaire personnalistes reparaissent avec insistance dans tous les documents qui jalonnent les étapes du mouvement vers l'Europe unie, à partir du Congrès de Montreux jusqu'à ceux de La Haye, de Rome et, tout récemment, de Bruxelles. Parmi bien d'autres influences conjuguées, celle-ci demeure, me semble-t-il, la plus constante et la plus aisément discernable.

## DE MONTREUX A BRUXELLES

Le Congrès de Montreux n'était pas terminé que l'idée naissait parmi nous d'en élargir l'action en convoquant, pour le printemps de l'année suivante, des États généraux de l'Europe. Sur-le-champ, des accords furent esquissés avec les représentants d'autres mouvements venus en qualité d'observateurs.

Les envoyés du *United Europe Committee* nous informèrent que le président de ce groupement, Winston Churchill, avait également l'intention de convoquer un « Congrès de l'Europe ». Il ne s'agissait pas, dans son esprit, d'une entreprise « fédéraliste » au sens précis, mais plutôt d'une action de propagande destinée à faciliter cette « union » des Etats de l'Europe que Churchill avait réclamée dans son grand discours de Zurich. C'est de ces deux initiatives indépendantes, et de leur rencontre à Montreux, que devait sortir le Congrès de La Haye.

Dès l'automne 1947, un Comité de coordination des mouvements

pour l'union de l'Europe dressait les plans de travail pour La Haye. Il groupait les quatre organisations suivantes : *Union Européenne des Fédéralistes* (présidents H. Brugmans et Ignazio Silone [1]) ; *United Europe Committee* (W. Churchill) ; *Ligue Indépendante de Coopération* (Paul van Zeeland) ; *Comité Français pour l'Europe Unie* (E. Herriot et R. Dautry). *Les Nouvelles Equipes Internationales* (Robert Bichet) et l'*Union Parlementaire Européenne* (Coudenhove-Kalergi) adhérèrent quelques mois plus tard, suivies, après La Haye, par le *Mouvement Socialiste pour les Etats-Unis d'Europe* [2].

Le 7 mai 1948, dans la Salle des Chevaliers du Parlement néerlandais, s'ouvrait le Congrès de l'Europe. Nous étions cette fois-ci plus de 800 délégués, parmi lesquels des ex-Premiers tels que Churchill, Ramadier, Reynaud et van Zeeland, 60 ministres et anciens ministres, près de 200 députés aux divers Parlements européens, des syndicalistes et des grands patrons, des socialistes et des conservateurs, des juristes et des écrivains, des professeurs et des évêques, ainsi que de nombreux représentants des mouvements féminins et universitaires.

Trois résolutions furent votées : économique, politique et culturelle. La résolution politique prévoyait, comme prochaine étape, la convocation d'une Assemblée européenne, dont les membres seraient élus « dans leur sein ou au dehors » par les Parlements des nations participantes.

Ce projet fut mis au point très rapidement, au lendemain du Congrès de La Haye. Par l'intermédiaire de M. Bidault, il fut présenté à la réunion des ministres des Affaires étrangères des cinq pays signataires du pacte de Bruxelles.

Le 18 août, notre *Memorandum sur l'Assemblée Européenne* se voyait accepté sans réserves par le Gouvernement français, bientôt suivi par le Gouvernement belge.

Quelques semaines plus tard, à la suite d'une décision des Cinq et sur la demande réitérée de nos mouvements, une conférence restreinte de 18 ministres et experts était convoquée à Paris, aux fins d'étudier la constitution d'un Parlement et d'un Conseil des ministres européens.

Le 28 janvier 1949, la conférence aboutissait à un premier accord, et pouvait annoncer la création prochaine d'un *Conseil de l'Europe*, comprenant d'une part un Comité de ministres, d'autre part un Corps consultatif, dont les attributions restaient à définir.

Parallèlement à cette action rapide sur le plan gouvernemental, nous poursuivions bien d'autres tâches : l'élargissement de nos mouvements et leur liaison, l'étude juridique des institutions à créer, la formation

1. Remplacé aujourd'hui par Henri Frenay.

2. On se plaint de la « complication » de ces mouvements. Il y en a tant, dit-on, que l'on s'y perd. En réalité, dans les armées modernes, une simple division offre une organisation beaucoup plus complexe. Certains de nos mouvements (U.E.F. et N.E.I.) sont des troupes, d'autres (Ligue, Comité français) ne sont que des états-majors, etc.

d'un Centre européen de la Culture et de nombreux travaux économiques. Je marquerai trois dates encore, toutes récentes.

Au début de novembre 1948, *l'Union Européenne des Fédéralistes* réunissait à Rome son deuxième Congrès annuel. Il nous permit de mesurer d'un coup d'œil le chemin parcouru en un an. A Montreux, nous avions tenu nos séances dans une modeste salle d'hôtel. A Rome, on nous offrit le Palais de Venise et toutes ses salles immenses, restées vides depuis la fuite du dernier locataire. L'une de nos Commissions siégeait dans le cabinet de travail du dictateur, et les séances plénières eurent lieu dans la salle même du Grand Conseil fasciste, sur les murs de laquelle on avait substitué aux faisceaux de licteur les grandes lettres du mot Europe. Le Congrès fut inauguré en présence de tous les ministres par un discours du président de la République, lui-même fédéraliste convaincu. Le comte Sforza vint à l'une des séances nous parler comme un militant : « On n'ose plus nous appeler des utopistes et des rêveurs! s'écria-t-il. En réalité, vous êtes, nous sommes, la vérité en marche. » Et finalement, les congressistes furent reçus par le pape Pie XII, qui leur dit en français « sa plus vivante sympathie » pour l'œuvre urgente conduite par les fédéralistes.

Peu avant le Congrès de Rome, le Comité de coordination des groupements militant pour l'union de l'Europe avait pris le nom de *Mouvement Européen*. Ses quatre présidents d'honneur sont aujourd'hui Léon Blum, Winston Churchill, Alcide de Gasperi et Paul-Henri Spaak.

Dans chaque pays se sont formés des Conseils nationaux du Mouvement. Leurs délégués viennent de se réunir pour la première fois à Bruxelles, du 25 au 28 février. Ce *Conseil International du Mouvement Européen* s'est donné pour président M. Léon Jouhaux. Son Comité exécutif est présidé par M. Duncan Sandys. M. André Philip en sera désormais le délégué général.

L'unité d'action de nos groupements est donc assurée au sommet, tandis que l'autonomie de fonction et de doctrine reste entière à la base : formule fédéraliste.

A la question : qu'a-t-on fait jusqu'ici pour la fédération de l'Europe? cet historique succinct permet donc de répondre : nous avons lancé un mouvement, nous avons conjugué les efforts entrepris de tous côtés par des tendances diverses, et nous sommes parvenus, plus rapidement que nous n'osions l'imaginer, à engrener sur les rouages des principaux gouvernements européens.

Ce qui n'était qu'un rêve il y a un siècle, qu'une théorie il y a quinze ans, qu'une espérance pendant la guerre, qu'une volonté il y a quinze mois, est aujourd'hui discuté par la presse, les parlements, les ministères, comme quelque chose qu'il faut réaliser d'urgence, et qui a les plus grandes chances de se réaliser d'ici deux ans, d'ici un an peut-être.

Nous sommes donc arrivés à pied d'œuvre. Ici commence la bataille décisive.

## OBJECTIFS IMMÉDIATS

L'effort du Mouvement Européen, appuyé par la propagande ou les travaux spécialisés des six mouvements qui le composent, va se porter au cours des mois prochains sur quatre points : Assemblée, Cour des Droits de l'Homme, Mesures économiques, Centre de la Culture. Décrivons rapidement les forces en présence : nos plans, les résistances à vaincre.

*L'Assemblée.* — Les fédéralistes ayant fait triompher à La Haye le principe d'une représentation aussi large que possible non seulement des parlements (partis politiques), mais aussi des « forces vives » de chaque nation (syndicats, religions, universités, etc.), le Mouvement Européen défendit ce point de vue dans son memorandum du 18 août 1948. C'est ce que la presse nomme aujourd'hui, en simplifiant un peu, la position française. Je la nommerais plutôt la position fédéraliste. Car si l'on veut que les peuples soient représentés, c'est que l'on veut aboutir à autre chose qu'au « Corps consultatif » accepté par les Cinq : à l'Assemblée constituante de l'Europe, qui pourra seule contraindre les États à s'incliner devant un pouvoir fédéral, mettant un terme au règne féodal des souverainetés nationales absolues.

La position dite britannique (en fait, celle de M. Bevin) tend, au contraire, à réduire l'Assemblée au rôle purement consultatif d'un petit Congrès d'experts nommés par les gouvernements. Tout le pouvoir, dans ce cas, reviendrait aux ministres.

Essayons de comprendre une attitude qui risque de se confondre, aux yeux de nos militants, avec une volonté sournoise de sabotage. Les Britanniques respectent leur Gouvernement. Ils pensent que les ministres sont là pour gouverner, ce qui paraît étrange à beaucoup de Latins. Ils pensent donc, tout naturellement, que l'Europe sera faite par des ministres. Et cela ne va pas à une fédération, mais à quelques mesures empiriques (ils disent : pratiques) qui ne porteront aucune atteinte aux souverainetés nationales, et ne troubleront pas l'économie travailliste dans son austère insularité...

*Step by step*, répètent les Anglais. Nous leur disons : « Vous ne pouvez franchir un abîme pas à pas, il faut sauter. » Le saut, dans ce cas, consistera à transformer le « Corps consultatif » en Assemblée constituante.

*Cour des Droits de l'Homme.* — On sait qu'une Charte des Droits de l'Homme vient d'être adoptée par l'O.N.U. Elle restera malheureusement inopérante tant que les Etats resteront souverains. Car c'est la protection des droits de la personne et des droits des minorités *contre l'Etat* qu'il s'agit de sauvegarder aujourd'hui. Et cela suppose l'institution d'une Cour suprême, c'est-à-dire d'une instance supérieure aux États, dotée des pouvoirs nécessaires pour enquêter sur leur territoire et pour faire exécuter ses arrêts à leurs dépens, s'il y a lieu.

C'est pourquoi le Conseil International du Mouvement Européen, dans sa réunion de Bruxelles, a recommandé que soit créée, par convention entre les Etats membres de l'Union Européenne, une Cour des Droits de l'Homme et une Commission d'enquête indépendante des gouvernements. Ces deux organes formeraient le noyau d'un véritable pouvoir fédéral. Il me paraît clair qu'ils impliquent la création d'une force de police fédérale. Car enfin, de quoi s'agit-il, sinon de créer un Tribunal devant lequel puisse être déféré, le cas échéant, tout Etat qui céderait au totalitarisme ?

*Mesures économiques.* — Le contradicteur moyen aime à nous dire que nos plans « généreux » vaudront le papier qui les supporte, tant que nous n'aurons pas résolu les grands problèmes économiques. Nous sommes un certain nombre à penser qu'au contraire, la plupart des problèmes économiques resteront insolubles en fait, tant que nos plans politiques n'auront pas abouti. La sagesse des experts, dans chacun de nos pays, se réduit au conseil classique : augmenter les exportations. L'homme de la rue s'étonne de voir cette farce rééditée chaque jour avec tant de gravité. Il se dit naïvement que toute exportation devient importation chez le voisin... Une conférence d'économistes européens, convoquée pour le mois d'avril à Westminster, essayera de dépasser le plan des absurdités officielles. Parmi les mesures que défendent la plupart des fédéralistes, signalons l'abaissement progressif des barrières douanières, l'instauration d'une monnaie européenne, la création d'une régie fédérale des houillères (solution du problème de la Ruhr). On doit attendre avec curiosité le résultat des discussions de notre Section économique, si l'on songe qu'elle a pu réunir, sous le signe de l'Europe, des hommes aussi divers que le dirigiste André Philip, le libéral Giscard d'Estaing, Lord Layton et Léon Jouhaux.

*Centre Européen de la Culture.* — Finalement, il nous paraît clair que toutes les mesures économiques et politiques que pourrait proposer le Mouvement Européen resteraient lettre morte, s'il n'existait, en-deçà et au-delà des divisions qu'il nous faut surmonter, une entité européenne bien vivante, un sentiment commun auquel il soit possible de faire appel dès maintenant, une civilisation occidentale. Réveiller, exprimer, informer cette conscience de notre unité dans la richesse de nos diversités, telle doit être, avant tout comme après tout, la vocation de notre Mouvement Européen. S'il ne mettait la culture à sa place, qui est à la fois primordiale et finale, il cesserait de mériter l'adjectif de son titre. C'est pourquoi le Congrès de La Haye a réclamé l'institution rapide d'un Centre Européen de la Culture, capable de « donner une voix à la conscience de l'Europe et des peuples qui lui sont associés ». Il ne s'agit nullement de fomenter on ne sait quel nationalisme européen, mais au contraire de restaurer le rayonnement des valeurs que l'Europe, malgré tout, illustre encore aux yeux du monde entier : une certaine conception de la personne

humaine et de ses libertés fondamentales, antérieures et supérieures à l'État ; un certain refus de l'uniformité, un certain sens du dialogue permanent, condition de notre liberté ; une manière de « chercher à comprendre » qui est notre forme intime de résistance aux mises au pas totalitaires...

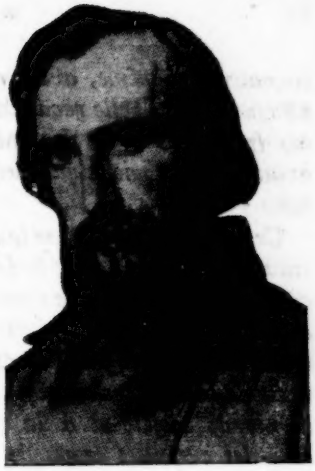
De tous côtés surgissent, dans nos divers pays, des instituts qui veulent travailler pour l'Europe. Coordonner toutes ces initiatives dans le cadre d'un grand mouvement qui leur donnera le moyen de concourir à l'édification d'un ordre libre ; former une opinion européenne ; offrir un lieu de rencontres à nos meilleurs esprits, ce sont là quelques-unes des ambitions du Centre Européen de la Culture qui s'ouvrira bientôt en Suisse.

***

Il n'est point d'ordre économique possible sans une volonté préalable de mise en ordre politique. Il n'est point d'ordre politique qui serve l'homme, s'il n'est orienté dès le départ par une *vision* libératrice et fascinante. L'Europe se fera, en dépit des experts (qui savent toujours que c'est Dewey qui sera élu), parce qu'une équipe de véritables Résistants — ceux qui résistent à la fatalité — l'auront vue et marchent vers elle. Il se peut que la vision qui les guide, éclairant le chemin sous leurs pas, cache une réalité finale qui les surprenne. Christophe Colomb voyait les Indes, ou nommait ainsi sa vision. Contre vents et marées, contre tous les experts de son époque, il se mit en route pour la joindre. Mais nous, quel continent nouveau, tout imprévu, risquons-nous d'aborder ? Et quel bonheur, auquel il suffirait peut-être d'oser croire ? Se peut-il que ce soit tout simplement l'Europe, redécouverte à la faveur de son union ? Une Europe rajeunie qui deviendrait soudain, pour nos yeux étonnés, la Terre Promise.

DENIS DE ROUGEMONT

# PAGES DE JOURNAL



*Rappelons en quelques mots les grandes lignes de la vie d'Amiel : né à Genève en* 1821, *il perdit de bonne heure sa mère, puis, en* 1834, *son père, qui se donna la mort en se jetant dans le Rhône. L'orphelin vécut dès lors chez son oncle Frédéric et ses études (comme plus tard son enseignement) à Genève ne furent coupées que par ses voyages en Suisse et à l'étranger. C'est ainsi qu'en* 1841 *il se rendit à Montpellier, puis à Naples et, en* 1843, *à Paris. Après quoi il parcourut à pied la Normandie, la Bretagne, gagna la Belgique et séjourna à Heidelberg, dans la famille d'un historien alors connu, le professeur Weber. Et, tandis que le savant travaillait à sa Weltgeschichte, sa femme, non sans péril ni agrément, lisait Werther avec le jeune Genevois, dans une chambre voisine.*

*En* 1844, *Amiel partit pour Nuremberg, Dresde et enfin Berlin, où il fréquenta, durant cinq années, les cours de l'Université, en particulier ceux du grand Schelling. Durant ses vacances, il visita encore les pays scandinaves, la Hollande, la Saxe, la Bohême, l'Autriche, etc. et, en* 1848, *il rentra à Genève où, à la suite d'un concours, il obtint la chaire d'Esthétique et de Littérature française à l'Académie. Dans cette chaire, puis dans celle de philosophie, il professera, sans grand éclat d'ailleurs, jusqu'à sa mort* (1881).

*Ses élèves ne l'aimaient guère et l'avaient surnommé « le robinet d'eau tiède ». Parfois on lisait de lui, dans des journaux ou des revues, de petits poèmes dont les meilleurs faisaient songer à du médiocre Sully-Prudhomme. Et souvent on le rencontrait dans les rues de Genève, se promenant d'une allure méditative, un peu débile. Il avait un beau front, des regards recueillis et doux, et il plaisait aux femmes par sa finesse, ses prévenances. Elles en faisaient leur confident, faute de pouvoir obtenir davantage de celui qui, pour sauvegarder sa liberté, demeura toute sa vie un célibataire, un solitaire (on sait, depuis* Philine, *publiée par M. Edmond Jaloux, qu'Amiel n'eut qu'une maîtresse, durant quelques semaines, à l'âge de trente-neuf ans !).*

*Mais cet homme qui, afin de connaître le monde, ses semblables, et de se*

*connaître lui-même, avait renoncé à presque toute action et toute passion, bénéficia d'une belle revanche après sa mort, avec la publication, en* 1882-84, *des fragments de ce* Journal intime *que, durant plus de trente années, il avait tenu, ou mieux qui l'avait tenu, ainsi qu'une sorte de pieuvre aux tentacules prodigieux.*

*Ce journal a acquis, on le sait, une célébrité mondiale. Objet d'innombrables études, il a servi, avec le journal de Maine de Biran, de test pour fixer le « type » presque idéal de cette sorte d'hommes raffinés et profonds qu'on nomme à la fois autoanalystes et journalintimistes. Leur caractère commun est d'exceller à saisir par l'introspection quelques-uns des aspects les plus importants de la vie psychologique, mais ils sont tous, par nature, assez inaptes à la vie de société et à la vie d'action. Ces traits apparaissent nettement dans les curieuses pages de son journal, inédites jusqu'à ce jour, que nous publions ici.*

Léon BOPP.

• • •

5 *février* 1849. — Je n'ai pas de goût ni d'entrain à vivre, agir, aimer pour mon compte. Je ne me sens ambitieux ni de gloire, ni de carrière, ni de richesse, ni de bonheur. Je n'ai envie ni de mariage, ni de position, ni d'habitude. La nécessité de me dessiner, de tenir une place, de me fixer, m'effraie. Je suis indolent et orgueilleux, indécis et défiant, inconstant et timide. Je vois partout des gens qui gagnent, se placent, se marient, achètent, arrangent, etc., tout cela me paraît parfaitement étranger ; je les regarde en curieux, mais il ne semble pas que cela me regarde. C'est uniquement par la comparaison de fait avec mes contemporains que je m'aperçois de ma propre bizarrerie... Je suis cependant orgueilleux et vain, j'ai besoin d'affection, et néanmoins je ne sais me préoccuper sérieusement de moi sous aucune forme. Je ne me sens point d'âge, aucun besoin vif, aucun devoir positif. *Il faudrait que quelqu'un m'inspirât de l'ambition*, afin d'anoblir mes efforts. Me dévouer à quelque grand intérêt m'émeut, mais je ne crois pas être nécessaire et ne vois pas que mon zèle ou mon inertie aient quelque importance... Pour conquérir l'*énergie*, il me faut la *confiance*, et un austère *contrôle* qui me révèle ma *force* et ma *responsabilité*... Le *devoir*, mot imposant, pensée vivifiante. Découvrir son devoir, faire son devoir, vie savoureuse et mâle... La dignité humaine, la majesté virile, le contentement du cœur est à ce prix.

*Pauvres enfants ! Quelle douleur amère*
*N'apaisent pas de saints devoirs remplis !*
*Dans la patrie, on retrouve une mère,*
*Et son drapeau nous couvre de ses plis.*

Je découvre, avec douleur, que je n'ai pas l'émotion de la patrie, que ce nom n'éveille pas maintenant, en moi, ce sentiment filial, fier et enthousiaste qui a inspiré tant de lyres. Pourrai-je le ranimer par le recueillement et la concentration, par la reconnaissance, par le contact avec les hommes

et les institutions ? Je me suis trop habitué à juger mon pays, à l'analyser, à le traiter avec le détachement et l'impartialité d'un étranger : il m'est devenu étranger... Mais à quoi ne suis-je pas étranger ? En partie à ma famille, à mes amis. Quelle existence desséchée, vide, flottante. Je ne me sens nécessaire à rien, à personne, et personne ne m'est indispensable... Pour l'amour il faut la sympathie, et je ne sympathise ici presque avec personne. J'ai des *préventions* et des *présomptions* qu'il faut combattre. Cesse de tout rendre provisoire, précaire, fugitif ; fonde quelque chose sur le roc, quelque devoir, quelque affection.

Fais du bien à quelqu'un ; instruis, console, aide, élève quelque âme et tu sortiras de ce repos égoïste et douloureux. Fais de ta plume, de ta parole, de ta bourse, de ta personne autant d'instruments de la vérité, et de la charité ; et ta vie prendra un sens.

Qu'as-tu à faire demain à ce bal ? [1] Deux choses : *être agréable* aux autres et t'*instruire*. Pour être agréable, sache être naturel, enjoué, modeste, spirituel, bienveillant, causeur et danseur... Pour t'instruire, observe, devine les caractères, les physionomies, le langage des yeux, des toilettes ; étudie tous ces candidats de la vie, ces âmes qui cherchent à travers le plaisir le bonheur, ces papillons qui poursuivent leurs fleurs, ces questions sans nom que font ces yeux qui brillent, ces oreilles qui écoutent, ces cœurs qui battent. Découvre les attractions, les antipathies, les rapports des filles à leurs mères, et trouve la clé de toute cette comédie voilée et active qui s'emmêle sous la gaze, les lumières et les bouquets.

*Gaîté*. Naît de l'entrain de la vie, du bien-être intérieur ; la gaîté est un instinct, mais peut devenir une vertu ; ou plutôt c'est la joie (Soyez toujours joyeux, sermon de Vinet). La gaîté est surtout de tempérament... Néanmoins, si tu n'es pas gai, c'est ta faute. C'est par la reconnaissance et par la bienveillance que tu y reviendras... *Reconnaissance !* Qui a plus que toi à en avoir ? N'as-tu pas à souhait tout ce que tu peux désirer : santé, jeunesse, force, talent, liberté, loisirs, avenir, des parents qui t'aiment. Avec qui voudrais-tu changer ton sort ? Ce qui te manque, c'est une mère [2] dans le sein de laquelle tu puisses verser tes espérances, tes projets, tes tristesses involontaires, qui te comprenne et t'encourage. N'as-tu pas deux amies de ta mère, Julie et Fanchette [3], qui sont là pour la remplacer ?... *Non, le bonheur ne dépend que de toi*, il t'environne et tu n'as qu'à le voir, à le saisir. Tu as des amis, Heim, Lecoultre, Cherbuliez, tu en peux acquérir d'autres (Naville, Secrétan), en faisant taire ton amour-propre. Tu peux agir sur la jeunesse (Société de Belles-Lettres et de Zofingue), tu peux écrire, penser, te perfectionner. Dieu ne t'impose d'autre obstacle que ta volonté. *C'est toi-même qui es ton ennemi :* c'est ta vanité, ton indolence, ton découragement, tes penchants tenta-

1. Un bal qui devait avoir lieu dans une famille de la bourgeoisie genevoise.
2. Amiel fut assez tôt orphelin de mère et de père, on le sait.
3. Julie Brandt, une cousine, et Fanchette, une des tantes d'Amiel.

teurs qui te nuisent. Il n'y a pas de bonheur tant qu'il n'y a pas paix intérieure, pas de paix tant qu'on ne renonce pas à soi-même, et qu'on ne se donne pas à un noble devoir, à un grand amour, à sa mission divine... Ton ennemi, c'est ton caprice, c'est l'inexactitude, c'est la liberté. La seule vraie liberté, c'est la vie éternelle, l'énergie désintéressée, la consécration divine. *Libertas, libet, lieben.*

Oh! revenez, journées d'enthousiasme et de sérénité où, plongé dans la vie universelle, la vie éternelle, je m'oubliais, mais n'oubliais pas mon devoir, je ne songeais non plus à moi, mais où je glorifiais l'existence, Dieu et l'univers. Avec quelle béatitude, je reposais mon temps dans mon éternité, comme je sentais palpiter en moi tous les êtres, toute l'histoire! Revenez heures d'extase, de contemplation, de saint frémissement.

*Genève, vendredi* 25 *mai* 49. — Triste en dépit de la magnifique journée, plus belle encore que celle d'hier et, de plus, chaude et caressante. C'est que je sentais la corde, la poitrine me faisait mal ; une mauvaise nuit suffit pour me mettre en bas. Se sentir si délicat, fragile et piteux au milieu de toute cette vigoureuse et joyeuse nature, et cela dans l'âge de la force, avec quelque avenir, avec l'amour de la vie et l'aptitude aux grandes choses, c'est navrant, et pis que cela, c'est paralysant. Chaque fleur est piquée d'un vers, au milieu de chaque étoile l'œil met sa tache ; dans chaque chant d'oiseau l'oreille entend un ricanement ou un grincement secret. Ou plutôt ce sentiment rend mélancolique et résigné, paresseux et indolent. On n'a plus l'énergie de vouloir, de calculer, de poursuivre... à quoi bon ? A quoi sert ? On se désillusionne trop. Je déteste cette poésie poitrinaire, cette vie pâle, souffreteuse, émasculée, cette chlorose de l'intelligence et de la volonté. J'aime la force et je suis faible ; ma sympathie est pour ce que je n'ai pas ; ainsi j'ai le désagrément de ne pas même aimer ce qui m'est réservé, et de me dégoûter moi-même. Si je trouvais au moins de la consolation à me plaindre, à m'embaumer de mes regrets, à filer de ma soie rêveuse le tombeau brillant de mes espérances... mais cela me fait hausser les épaules, je sais que ce sont là les hypocrisies de l'impuissance, les mensonges de la sotte vanité. La nature tue tout ce qui est mal né, l'histoire et le souvenir ne connaissent que la force. Je l'ai dit contre moi : *Ce qui est fort, seul a le droit d'être.* C'est la sentence de la destinée ; qu'elle doive m'écraser, je ne la prononce pas moins, car je suis impartial.

Admirable coucher de soleil. Laure [1], déjà beaucoup mieux, reprend vivacité, espièglerie et animation. Elle me semble plus tendre et plus affectueuse. Tiré au pistolet avec nos deux messieurs ; Laure a essayé...

*Samedi* 26 *mai* 1849. — Ouf! J'en ai mal au cœur et affadissement d'esprit. Voici quatre heures que je parcours des catalogues d'antiquaires, un entre autres qui a quatre-cent-soixante-dix pages et dix mille numéros.

1. Une des deux sœurs d'H.-F. Amiel.

Cette kyrielle étourdissante de noms et de titres fatigue sans instruire, dégoûte au lieu d'encourager. A-t-on assez barbouillé de papier! Qu'un homme, et le plus grand, est peu de chose pour un libraire! c'est deux lignes de plus à son catalogue, comme c'est six pieds du sol pour un fossoyeur. Que de livres, bon Dieu! que de lignes, et comme l'érudition paraît vaine et impossible! Quand je lirais vingt heures par jour pendant vingt ans, je n'aurais perdu que le bon sens, la vue et la vie, sans avoir beaucoup entamé une médiocre bibliothèque. Chacun de nous se fait un étroit terrier dans la montagne des connaissances; chaque érudit n'est qu'un lapin. En revanche, quel besoin de tant lire? Par l'imagination, nous enserrons le monde par quelques bons livres, et par la méditation nous possédons l'homme et nous entrons en Dieu. L'érudition forcenée fait plus de mal que de bien, donne plus de désespoir que de joie, écrase plus qu'elle n'élève, enchaîne plus à la terre qu'elle n'en dégage... La science! A la bonne heure; mais ce fatras! Chercher à acquérir ce qui dure, à comprendre l'univers, à s'habituer aux horizons divins, à se faire un trésor que les vers ou la rouille n'atteignent ni ne percent, voilà ce qui vaut mieux. Exister en communion avec la vie éternelle, avec la vie universelle, tels sont les deux points de mire; les deux attraits et les deux récompenses.

*Mercredi matin* 30 *mai.* — *Taquin.* Prends garde à cette humeur, où tu as de la propension quand tu es sec; et tu es sec quand tu n'aimes pas. Ne trouvant alors de plaisir et d'intérêt à rien, tu gênes le plaisir d'autrui.

*Rousseau.* Lu hier les *Confessions.* Que de tristes leçons on peut en tirer! Et surtout toi. Rousseau fut l'artisan de ses malheurs et, en dépit de son art, on voit trop que son génie inquiet, mobile, soupçonneux, et son orgueil prodigieux, son instabilité extrême, sa timidité gauche, maladroite et fière, l'empêchèrent de trouver le bonheur auquel il aspirait. *Il n'a jamais su vivre avec les hommes,* toujours trop haut ou trop bas, toujours dans l'engouement ou l'aversion... Beaucoup de ses défauts sont les tiens, et justement les plus malheureux :

L'excessif, tout ou rien, l'inaptitude aux demi-attachements.

L'exigence inquiète, susceptible.

Le désordre des occupations, et la faiblesse devant les tentations.

Le manque de présence d'esprit, et la préférence à traiter de plume plutôt que de bouche, ce qui est embarrassant plus tard.

La timidité énorme devant les femmes; je l'ai eue même à un point bien plus fort.

Je n'ai pas le temps de rechercher d'autres traits nombreux, qui m'ont frappé en passant. Il en est résulté l'appréhension intuitive de mon peu de chance d'être heureux et de rendre heureux; et je le vois maintenant de fait. Ce qui me manque me fait plus souffrir que ce que je trouve ne me rend joyeux. J'ai un talent singulier pour me gâter le plaisir; ou

plutôt *ce même talent d'analyse qui me sert dans l'étude me dessert dans la vie.*

Différences. A la place de son impétuosité, j'ai l'irrésolution, ce qui ne vaut guère mieux. Je suis moins maladroit avec les hommes, quoique aussi bête avec les femmes, mais je suis moins passionné, moins sensible. J'ai peut-être plus d'orgueil encore en un sens, car la terreur d'être mal accueilli, me fait le plus souvent tout renfermer, avec un besoin très vif d'épanchement et de confidence. J'abhorre aussi l'assujettissement, même de l'habitude, quoique moins que lui. Les exigences sociales, si elles empiètent trop sur ma liberté, visites à faire et surtout à recevoir, etc., me sont en aversion. Mais je ne suis pas condamné à faire sotte figure; je puis, comme un autre, tenir ma place, briller ; j'aurais, dans ce cas-là, à surveiller ma vanité, à ne pas devenir avantageux, hautain, arrogant en blessant. Je ne sais pas gagner les autres, cacher mon sentiment ; mon esprit aurait l'adresse, mais mon caractère ne s'en arrange pas. Je ploie, courbe ou écrase la résistance, je ne sais pas persuader. Je suis raide, à moins que la souplesse ne m'amuse, alors j'y prends goût. Mais il est insupportable à ma franchise, quand j'ai un intérêt ou un désir, de le dissimuler pour l'accomplir par voie indirecte. Je puis l'étouffer, mais non mentir ou ruser. Aussi, pour demander, dois-je attendre d'être devenu indifférent au résultat, et même alors la mortification d'un échec, d'un refus, n'est pas encore insensible...

De plus j'ai la paresse, et le défaut singulier, de commencer toujours par le moins pressé, d'ajourner le nécessaire, d'avoir toujours plus de goût pour ce qui n'est pas urgent que pour l'urgent. Pourquoi ? Pourquoi ne fais-tu pas de ton devoir ton plaisir ? Cela est facile à voir. D'abord par *insubordination*, contre toute volonté même la tienne, par révolte au devoir, à la gêne ; puis par *inconstance :* avoir déterminé ce qui pressait, c'est y avoir pensé, et voilà précisément un motif pour penser à autre chose. Par *paresse :* pour retarder le moment critique, l'effort positif. Par *irrésolution* ; afin d'ajourner le moment de prendre un parti, de formuler une décision, de sortir du possible, domaine large, commode, indéfini, pour se réduire à un seul point. Aussi un peu par *impartialité*; pour aborder incognito le sujet, en faire le tour avant d'y entrer, ne rien précipiter, ne pas être exclusif, subjectif ; mais le voir en déshabillé, sans idée préconçue, et sans être attendu.

Aussi, tu es plus étendu que profond, plus observateur que scrutateur, plus penseur que philosophe, et varié que conséquent. Tu commences une foule de choses et n'achèves rien. Tu t'engoues de telle étude et la plantes là. Tu as essayé de diverses existences qui sont superposées et non unies. Comme voyageur, tu n'es plus le même qu'au repos ; ton bagage artistique est oublié quand tu fais de la science ; en pays français, il te semble avoir rêvé l'Allemagne. *Tu es à tous, tu n'es pas toi.* Apprends à fondre en une originalité toutes ces substances diverses, tous ces hommes hétérogènes qui sont en toi. Poursuis ta propre synthèse ; produis et

éprouve-toi. Concentre-toi. Me voici passé dans la sphère intellectuelle.

*Etre toi, spirituellement...* te dégager de tout ce que tu n'as pas assimilé.

*Effacer le moi, moralement...* Substituer graduellement à l'égoïsme, l'amour de Dieu, des autres et du devoir, la piété, la bonté et la justice. Pour cela, passer chaque journée à la coupelle, pour épurer le cœur d'égoïsme et l'esprit de préjugé... Outre la critique, produire : des idées, des actions. Ainsi te poser le soir ces questions :.

Qu'as-tu appris ou observé?

Qu'as-tu senti?

Qu'as-tu fait ou produit?

*Genève, mercredi 7 novembre* 1849. — La promenade après dîner était ravissante. Eblouissant et tendre paysage d'automne, lac de cristal, lointains purs, air doux, monts neigeux, feuillages jaunis, ciel limpide; calme pénétrant, rêverie des derniers beaux jours. Je ne pouvais m'arracher de cette terrasse des Pâquis, où deux cygnes jouaient sur l'eau transparente, et s'enveloppaient en plongeant d'anneaux onduleux et concentriques. Deux bateaux rayaient au loin le miroir bruni des eaux. Tout respirait la langueur caressante et l'éclat charmant de la beauté qui fuit et qui se pare de ses derniers attraits... Quelle charmante habitation nous avons! pourquoi faut-il que chaque rapprochement avec une certaine personne [1] vienne troubler mon intérieur, m'affliger ou me blesser? Et cela presque chaque jour. Dans chaque réponse, j'entrevois une réticence, ou une altération de la vérité; toujours *une vie à part.*

16 *novembre* 1849. *Huit heures du matin.* — J'aurais au contraire besoin de l'action; quand je me crois né moine et contemplateur, je crois naïvement ce que le renard disait diplomatiquement : « Ils sont trop verts ». Au contraire, l'action m'est bonne et salutaire; le succès double mes moyens, et je ne perdrai ma raideur et ma susceptibilité qu'en frayant avec mes semblables. La solitude est mère de l'orgueil et de la timidité. La force et l'assurance ne naissent que par la lutte, par l'épreuve. N'oublie pas que ton besoin fondamental est *l'équilibre.*

Or la qualité fondamentale dans les relations de société, c'est d'être en équilibre intérieur, de supprimer toute polarisation et tension spéciales et de se faire central, reposé, sphérique, prêt à tout, ramassé sur soi-même et ne se différenciant que suivant la nature des personnes qui vous approchent. Un salon est une sorte de bain de santé, où l'esprit, spécialisé toute la journée, se détend et reprend ses formes naturelles. On y veut, non des mathématiciens, des financiers, des architectes, des grammairiens; mais des hommes. La femme, déjà centrale, facilite et exige cette centralisation, cette *humanité*, qui n'est pas l'égoïsme, au contraire... Être

1. Il s'agit de Laure, sœur d'Amiel.

vraiment homme, c'est avoir un moi intellectuel et point de moi égoïste, tandis que chacun tend à l'effacement de l'originalité et au développement de sa préoccupation personnelle. L'homme qui se considère comme organe d'un ensemble supérieur, comme membre du corps du Christ, comme temple du Saint-Esprit, comme représentant de la divinité, est à la fois humble pour son compte et courageux pour ce qui est en lui. *Respect et adoration du Dieu intérieur en nous, respect et amour du Dieu qui est dans les autres hommes*, c'est la condition de la dignité humaine et de la vraie société... Isoler son moi, ou les individus de leur idée, de leur ensemble, c'est l'avilissement de soi-même et des autres. Si tu vois autour de toi des âmes, des immortels, la vie prend une dignité olympienne, que toutes les bassesses, vulgarités, misères ne doivent pas suffire à effacer. *Amour et pitié* sont les deux sentiments de l'homme idéal : amour pour tout ce qui a un reflet du divin, dans la nature et dans l'âme ; pitié pour tout ce qui l'entrave, l'offusque, le souille. Amour pour le divin sous toutes ses métamorphoses ; tendre pitié, c'est-à-dire encore amour pour tout le dévié, pour le mal à tous ses degrés.

Ne blesse pas, ne repousse pas ; la colère de l'homme n'accomplit pas la justice de Dieu. Qui es-tu pour être impitoyable ? Pour prononcer et pour juger ? Supporte et aime. Demande à Dieu la charité, qui n'est pas l'hypocrisie, qui n'est pas l'illusion ; alors tes caresses ne seront pas un mensonge ou une duperie. Aime dans le frère qui t'inspire de l'éloignement Dieu qui est aussi en lui... La charité est tout *pardon*, elle est aussi toute *prudence* ; elle se proportionne aux autres, elle n'importune pas même à bonne intention ; elle est *patiente*... Dans ton irritation profonde et secrète, il y a autant de mal que de bien ; tu as cherché ta volonté, ta satisfaction ; tu t'es offensé parce que tu as été méconnu. Tu as blessé, parce que tu as été blessé ; c'est avoir rendu le mal pour le mal... Charité, c'est amour et pitié, prudence et patience... S'oublier soi-même, oublier même son droit, pour l'amour de Dieu, voilà ce qu'il faut faire. Tu es plus méchant que d'autres, toi qui as tant reçu et qui donnes si peu et qui attends toujours. Pardonne-nous nos fautes, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés. Toi, qui retombes toujours dans les mêmes erreurs, quel droit as-tu de t'ulcérer ? Qu'on en use de même à ton égard.

O mon Dieu, que cette sérénité céleste, forme de l'amour immuable et de la pitié sans bornes, est difficile aux pauvres fils de la poussière. C'est la lumière du saint des saints, qui brille dans une sphère presque inaccessible. Notre œil se trouble par le sommeil, se voile par les larmes, se ferme par la langueur, se souille par les passions. La lumière divine lui échappe par son éclat, comme il lui échappe par sa faiblesse. *Dieu est en nous, mais il y est prisonnier*. Oui, les anciens avaient raison ; le plus beau spectacle accordé aux dieux immortels c'est la lutte de l'homme bon aux prises avec la destinée (Sénèque), c'est surtout la lutte universelle de l'homme avec lui-même, du bon moi contre le mauvais, du bien contre

le mal. L'univers est un champ de bataille. La vie n'est qu'un triomphe perpétuel sur la mort ; le bien, qu'une défaite incessante du mal. O esprit saint, sois notre auxiliaire, délivre-toi toi-même, aide la liberté à dépouiller ses langes, le papillon à reconquérir ou plutôt à conquérir ses ailes!

25 *novembre*. — Si ma sœur part pour une cure vaudoise, me voilà de nouveau rejeté dans la vie errante des passions : mon ameublement inutile, notre jolie maison abandonnée. C'est dur. Que ferai-je? C'est difficile à dire maintenant. Une seule chose est sûre, c'est que j'y perdrai beaucoup de bonheur, et que j'aurai de bien vifs regrets. Quelle insipidité que cette vie vagabonde! Oh! si Laure était différente... Comme la mélancolie est toujours près de vous saisir à la gorge... Je ne vois qu'ennuis domestiques de tous les côtés : pension, chambre garnie, mariage, rien de cela ne me tente. Tous ces arrangements de bonheur m'ennuient, m'effraient ou m'embarrassent. Je voudrais qu'une bonne âme s'en chargeât pour moi ; je n'aime qu'à rêver et penser... Me voilà presque poète par les défauts, mais peu touchant. Allons, vieux cœur inquiet, tais-toi et va reposer. Le sommeil au moins donne la paix. L'épitaphe berlinoise du cimetière de Dorothée me revient :

*Et faut-il moins qu'un tel sommeil*
*Pour se reposer de la vie!*

Inquiétude, Paresse, Irascibilité, Timidité, Mélancolie et Rêverie sont de terribles obstacles au bonheur, et ce sont les miens... Détestables besoins! Quand serons-nous incorporels? Dépendre ainsi d'un logement, d'une alimentation, d'un certain air et d'une certaine situation, c'est ignoble et révoltant. Avoir tant à s'occuper de sa bête, c'est exaspérant. Ne serait-il pas plus court de la traiter sans grande importance, et de se laisser un peu plus aller au courant providentiel.

Tu n'es pas seul, quelqu'un veille pour toi, et ce qui t'arrive n'est point sans motif, pensée consolante et douce, qui ôte son âpreté aride à la vie. Ni l'orgueil ni l'abattement ne sont les bons guides ; mais le courage et l'espérance, la fermeté résignée, la religieuse sérénité... Merci, mon bon ange, de me le rappeler.

*Lundi* 26 *novembre* 1849. — Rencontré une jeune fille que j'aurais aimé à suivre ; sa figure m'a touché. Il est curieux qu'avec un cœur aussi impressionnable que le tien, tu n'aies encore été qu'égratigné et non labouré par l'amour. Il est vrai que tantôt hasard, tantôt préméditation, tu n'as pu renforcer tes impressions vives faites par un visage une fois entrevu ; et que frémissant devant l'amour, parce qu'il serait la décision de ta destinée, tu l'évites et le fuis. En raison de ton caractère, le mariage serait nécessairement un *enfer* ou un *ciel*, et tu préfères encore la pâleur des *limbes* à cette loterie fatale... Une mauvaise femme te rendrait un démon, un Barbe-Bleue, et misanthrope féroce. Ceci me ramène à

l'énigme dont j'avais trouvé la solution, dimanche 18 novembre, dans ma promenade à Pregny. Elle ne m'apparaît plus que vaguement.

NATUREL : *timide, élastique.*

TEMPÉRAMENT : *mobile, passionné, mélancolique.*

Cela étant, il s'ensuit que *j'attends* les autres ou les choses, je suis plus réactif qu'actif, je ne m'impose pas, je demeure circonspect ou indolent... Ma réaction est double :

Dans mon CARACTÈRE, je réagis *similairement ;*

Dans mon INTELLIGENCE, *oppositionnellement ;*

et dans les deux cas je pousse les choses à l'extrême, à cause de ma nature passionnée. Ceci explique ma conduite dans la vie et dans la science. Dans la première, je reste *total*, mais change entièrement suivant ceux qui m'approchent ; dans la seconde, je tends au complément, à l'équilibre. Sphère dans le premier cas, candidat à la sphère dans le second.

Caractère : Je suis pour chaque personne ce qu'elle est pour moi ; instinctivement je deviens similaire ; avec les orgueilleux, je suis plus orgueilleux qu'eux-mêmes ; avec l'enfant, je suis enfant ; avec la sécheresse, sec ; avec la taciturnité, taciturne ; avec l'indépendant, indomptable ; avec la mauvaise volonté, impitoyable ; avec la méchanceté, féroce ; envers la bonté, tendre ; envers la tendresse, tout effusion. Je puis haïr et adorer ; tuer ou mourir. La hauteur, la domination, le dédain, la ruse ne font que réveiller chez moi la résistance inflexible, car je combats avec les mêmes armes, seulement plus dures encore... *Je suis comme un miroir grossissant où chaque individu fait naître son image agrandie.* Mon caractère veut l'amour, la fusion ; plus une nature se sépare de moi, plus son image ennemie se trace fortement, et cette image est une réalité, une énergie armée, qui s'élance de la glace pour combattre, ou se retire par mépris.

Conséquences : bien choisir tes relations, ou ta femme si jamais tu te maries, car tu peux devenir ange ou démon... Tu ne peux vivre avec L. [1], car tu deviendrais dix fois pire qu'elle-même...

Que ce Pressensé a été heureux ! C'est sa femme qui l'a fait ce qu'il est. J'aurais besoin de cette compagne semblable à moi ; que ne pourrais-je pas devenir avec cet aiguillon ! Mon glaçon deviendrait cristal, et mon cristal connaîtrait les feux du soleil qu'il laisse glisser maintenant [2].

H.-F. AMIEL

1. Sa sœur Laure.
2. *Copyright by* Pierre Cailler, Genève.

# L'INTELLIGENCE
# DANS LA PEINTURE

Tout le monde sait, depuis l'aventure Mozart, que le génie musical peut se manifester dès l'âge de sept ans. Mozart, d'ailleurs, ne fut pas le seul musicien enfant. On chercherait en vain des cas de précocité comparables en peinture ; il n'y a jamais eu d'enfant prodige dans ce domaine.

La musique impose aux dons du compositeur un ensemble de règles dûment codifiées dont l'exercice n'offre pas plus de difficultés et ne requiert pas plus de ruses que n'en offre à l'exécutant l'exercice du clavier, dont les touches se succèdent dans un ordre invariable. L'enfant, l'adolescent, poussés par leur instinct, peuvent en toute sécurité s'avancer dans un domaine solide où l'invention trouve dès le début un moule où se couler. *Dès ses premières explosions, l'invention du musicien est liée à des lois.* Le caprice et la règle ne font qu'un ; il ne viendra jamais à l'idée de quiconque de les dissocier. Personne n'accorderait la moindre attention à un compositeur cherchant ses airs en tête à tête avec un piano dont il ne connaîtrait pas les propriétés. L'outil du compositeur, c'est l'harmonie et le contrepoint : il pense et crée à travers ces disciplines. Dès lors, son génie peut se développer rationnellement jusqu'au jour où il pourra transformer à son profit les règles apprises ; comme, ayant appris à parler, on peut s'appliquer à modifier son accent. Qu'on mette aux mains de l'apprenti peintre un outil équivalent, et le monde connaîtra des peintres prodiges.

Comparé au musicien, que fait le peintre enfant ? Il ignore tout de la grammaire picturale. Celle-ci fut de tout temps un secret d'atelier auquel on accédait, non pas après avoir peint en liberté, mais après avoir appris à fabriquer les pâtes colorées et les préparations de la toile et du panneau. Alors que le métier était abordé aux grandes époques par sa partie matérielle et que l'art venait ensuite et tout naturellement, par *décalque* en quelque sorte, du génie du patron sur l'apprenti, lentement initié aux arcanes de la technique, on tend aujourd'hui à faire naître l'art de

l'inexpérience et à partir, non de la règle apprise, mais de la fantaisie.

On ne peut nier que l'enfant en possession d'une boîte d'aquarelle ne trouve spontanément des rapports de tonalités d'une fraîcheur et d'une audace parfois confondantes. Beaucoup d'artistes font collection de ces œuvrettes où se retrouvent à l'état brut les raffinements de palette qui chez certains maîtres furent la récompense de toute une vie d'efforts, lorsque, ayant consacré la plupart de ses années en expériences et en recherches, le peintre, pressé par l'ombre de la mort, *s'octroie la récompense de la liberté*. La désinvolture dans le maniement de la couleur et des lignes produit toujours, quel qu'en soit l'artisan, des effets analogues : fraîcheur innocente du ton, jet virginal de la ligne comme d'une tige folle s'élançant vers la lumière. C'est ce caractère naturel, je n'ose dire biologique du phénomène, qui a impressionné le public actuel. Sans penser un seul instant qu'il tire sa solidité de trente ans (au moins) d'études chez le peintre de métier et que, suscité par l'inexpérience, il perd tout sens et toute efficacité, on n'a voulu retenir de ce phénomène que ses manifestations plus ou moins fleuries et en déduire toute une esthétique. L'accident enfantin, par sa ressemblance avec le dénouement normal d'une vie d'études, est devenu, aux yeux des fous qui font l'esthétique du jour, un exemple à suivre et un idéal pour grandes personnes !

On devrait cependant se rappeler que, de l'aveu même des organisateurs de concours d'enfants, ceux-ci voient leur génie inventif arriver à son épanouissement maximum entre huit et douze ans et que, passé ce délai, l'invention décroît et la source tarie ne produit plus rien de valable. L'enfant, *abandonné par le hasard*, lorsqu'il persévère, se met à copier les calendriers comme s'il n'avait rien fait auparavant. Il fignole, et comme pour couronner une carrière orientée à rebours, il vise cette précision et cette honnêteté du « rendu » dont tout l'art, chez les adultes, consiste à se débarrasser, lorsque l'heure est venue de retrouver son enfance.

Je ne m'attarderai pas sur les singularités d'un monde à l'envers, dont tout observateur impartial peut dresser le catalogue. Il est plus amusant de montrer comment les choses se passaient dans une société où les forces intuitives de l'homme étaient respectées sans faire l'objet d'un culte spécial et où la culture ne tendait qu'à offrir à leur déferlement une pente solidement endiguée et orientée vers la grandeur.

Cette culture, cette orientation, étaient le fait de l'intelligence ; il était sous-entendu qu'aucune discipline ne pouvait être efficace si le fond manquait, c'est-à-dire le tempérament. Cette base posée, on n'y revenait plus, alors qu'aujourd'hui les débuts de tout critique d'art qui se respecte — non, qui respecte les usages — se distinguent par un éloge ininterrompu de l'instinct, du subconscient et du « monde intérieur ». L'intelligence, par contre, reçoit des assauts d'autant plus violents que l'instinct est magnifié, et la crainte du littérateur est à ce point grande chez les peintres, même arrivé, que ceux d'entre eux qui doivent le plus à l'exercice de cette faculté s'en défendent avec énergie. Rejeter au bénéfice de l'in-

conscient tout ce dont on est redevable au sens critique, au goût des combinaisons inattendues, à la connaissance de l'innombrable tradition, à toutes les malices techniques savamment perpétrées, bref à l'Intelligence, est de règle si l'on veut être pris au sérieux. Henri Matisse, seul parmi les modernes, osa revendiquer le droit d'être intelligent.

Cette position d'une partie de la critique, et par conséquent du public, provient, il me semble, de ce que ses représentants se recrutent parmi les poètes. Qu'est-ce qui intéresse le poète : la Poésie, c'est-à-dire l'au-delà de l'œuvre d'art, le langage secret qui transsude à travers la matière picturale, le tremplin que ce langage plastique offre à l'imagination et qui permet à celui qui l'entend de reconstituer le poème élaboré par l'œuvre comme la perle par le coquillage. Dans leur hâte de trouver leur pâture, les littérateurs ne se demandent pas si le filtre pictural qui distille cette nourriture spirituelle est authentique ou non ; en d'autres termes, si le contenu pictural du tableau est valable. Mieux, plus ce contenu est riche, plus épais leur paraît le filtre en question. S'ils se trouvent devant un chef-d'œuvre où domine la peinture, *sans déchets anecdotiques* [1], ce ne sera plus d'un filtre qu'il s'agira, mais d'un écran qui ne renverra qu'un message strictement pictural, c'est-à-dire impropre à tout usage littéraire. On peut donc avancer ce paradoxe que plus le tableau est « pictural » au sens complet du terme, moins il intéresse celui qui fait métier de le commenter. C'est ce que signifiait la réponse que Jean Paulhan faisait à une enquête du *Figaro* après la mort de Bonnard. Il s'agissait là, disait-il en substance, de peinture-peinture, donc d'une chose à laquelle il n'avait rien à voir ni rien à ajouter. Interprétez ainsi : c'est dans la mesure où il manque de la peinture au tableau qu'il m'offre un tremplin poétique. Si l'on ajoute à ce qui précède que les poètes sont les plus ardents ennemis de l'intelligence en peinture, on comprend cette vérité évidente que plus l'intelligence (du peintre-né) entre dans la gestation de l'œuvre d'art, plus le tableau tend au maximum d'existence. Ce qui n'est que dilution, tant que l'instinct est seul en jeu, devient saturation lorsque l'intelligence, qui est génie constructif, *rassemble en un tout cohérent les bribes d'éléments fournis en désordre par le pur instinct*. En partant en guerre contre l'intelligence, les critiques partisans de tableaux imparfaits font à cette faculté le plus bel éloge qu'on puisse lui faire.

A l'époque de la Renaissance où Michel-Ange (poète *lorsqu'il était fatigué d'être peintre ou sculpteur*) prétendait que l'art devait porter jusqu'au ciel toute saine intelligence, cette faculté jouissait de la faveur universelle. La tête valait la main dans les ateliers. Léonard de Vinci, peintre immense, en fournissait la preuve chaque jour, et lorsque Vasari avait à définir le cas du Tintoret, il commençait par dire qu'il avait « un cerveau

1. Dans les ateliers modernes on appelle anecdote, non pas une action quelconque, mais l'objet même lorsque sa transposition est insuffisamment apparente. En ce sens, les bruyères de Didier Pouget sont le type même de l'anecdote picturale.

terrible ». Giulio Clovio parlait des lumières intérieures du Greco que « perturbait la lumière extérieure », lorsque le grand Crétois fermait ses volets au soleil pour mieux méditer sur la peinture.

Mais l'on pourrait dédaigner ces témoignages et les mettre au compte de la légende : la nécessité du facteur intellectuel ne serait pas démontrée. Aussi bien suffit-il d'analyser les méthodes de travail des grands peintres classiques pour déceler sa présence royale dans les ateliers.

Lorsqu'on recherche dans les œuvres du passé ce que j'appelle les « Invariants plastiques », c'est-à-dire les valeurs absolues qui font loi[1] et sans lesquelles il n'y a pas d'œuvre valable, on s'aperçoit que, *dès Byzance, l'essentiel était dit*, ou, si l'on veut chercher plus près de nous, dès le XIIIe et le XIVe siècle, en Flandre, en France et en Italie. Passons sur les spéculations intellectuelles qui ont présidé à la création des valeurs plastiques du moyen âge, cela nous mènerait trop loin. Pour nous en tenir à la Renaissance (qui ajouta aux spéculations précédentes et aux conventions en cours une codification plus étendue des lois et procédés), elle invente la perspective, les tracés régulateurs en matière de composition et la divine proportion réglant les rapports du corps humain ; elle proposa également l'extension des mesure idéales de l'homme au tableau tout entier et, enfin, de donner une valeur universelle à toute composition en douant celle-ci d'un mouvement semblable à celui-là même qui fait graviter les planètes.

Que ceux qui pensent qu'un tel programme est dû à de simples poussées d'instinct, plus ou moins tumultueuses, le prouvent. Il semblerait plus normal d'affirmer que ce programme ambitieux, tendant à faire de l'artiste un démiurge, plaiderait plutôt en faveur de l'intelligence...

***

Toute enquête au pays des conventions traditionnelles doit commencer par la perspective. Car, selon la préface des manuels anciens : « *C'est la plus belle et la plus agréable de toutes les parties que la mathématique a mises à jour ; cette science se peut vanter d'être l'âme et la vie de la peinture... C'est par elle qu'on doit commencer et finir puisqu'elle doit être partout.* »

Il suffit de connaître son premier commandement pour s'apercevoir que la science qui a enthousiasmé Paolo Ucello, Piero de la Francesca et le Vinci, c'est-à-dire trois hommes différents mais égaux en génie, a pour but principal de remplacer la vision *successive* (et capricieuse) de chacun, et qui tient à l'étendue de sa curiosité ainsi qu'à son degré d'émotivité par une vision globale *impersonnelle*, pouvant servir à tous. La vision instinctive du monde extérieur, qui varie comme le sentiment même, doit abandonner son caractère spontané au bénéfice d'une convention tout intellectuelle. L'article premier de la perspective est que le peintre

1. Ces valeurs absolues tendent toutes à l'utilisation plastique de la surface : en somme, ce sont les lois de la composition.

doit fixer imperturbablement à l'horizon le point de vue, ou point principal, ou point oculaire, et qui est dans l'axe de l'œil. Ce point est si tyrannique que même si nous regardons un objet situé à l'extrémité de notre champ visuel (ressortissant donc à la vision périphérique), cette vision qui s'ajoute en réalité à la vision directe doit se conjuguer avec celle de l'ensemble ; elle donne alors naissance à un point de vue supplémentaire dit « point de vue oblique ou de côté, l'œil *demeurant toujours vis-à-vis du point de vue.* »

Ainsi cette activité qui nous fait normalement prendre possession du spectacle par touches successives et construire mentalement une représentation du monde faite d'additions d'images, correspondant chacune à un point de vue particulier, cette activité si naturelle — et dont les primitifs tirèrent des effets si variés — est supprimée en faveur d'une vision théorique impossible à maintenir si l'on n'a la tête vissée à quelque potence et devant soi une étroite ouverture par où tout le spectacle doit passer. Je demande à entendre celui qui voudra prouver que cette discipline codifiée et pratiquée par les plus grands peintres qui aient existé n'est pas une discipline à base d'intelligence. Et puisqu'elle a suscité des chefs-d'œuvre en quantité considérable, je demande qu'on prouve par surcroît que l'intelligence est nuisible à la naissance de l'œuvre d'art.

L'invention de la perspective est liée à celle des *Tracés régulateurs* [1], qui sont au tableau ce que le « module » architectural est à la construction des temples et des palais. De quoi s'agit-il au fond ? De permettre à l'œil de parcourir une certaine étendue en recevant tout au long de sa course une série d'impressions variées, mais reliées entre elles par un élément commun. Si l'on parcourt du regard une rue, par exemple : l'inclinaison des brancards levés d'une voiture, celle des fils téléphoniques ou de cette auto arrêtée en travers de la chaussée, l'oblique de la tente baissée d'un café, les diagonales tracées sur un mur ou le trottoir par la lumière du soleil ont des orientations différentes. Ces lignes naturelles sont impropres à nous donner une impression harmonieuse, si l'on veut les absorber d'un seul coup d'œil, c'est-à-dire les regarder simultanément, comme on regarde un tableau. L'œil est un organe d'une sensibilité extraordinaire ; il recherche d'une part une certaine excitation, et c'est pour cela qu'il aime la variété, mais il déteste d'autre part une excitation qui dure, c'est-à-dire l'excès de variété. A chaque direction de ligne, à chaque qualité, courbe ou droite, à chaque intensité colorée, correspond un travail intense de la rétine. Celle-ci aspire bien vite au repos. Un semi-repos lui sera offert si la variété des motifs plastiques et des directions est soumise à un rythme simple, opérant sur les objets naturels en désordre, à la façon d'une main saisissant des fleurs éparses pour les joindre en un bouquet.

L'invention de la perspective correspond donc à ce besoin *d'assurer à l'œil un confort* que la nature à l'état sauvage ne lui offre que rarement.

1. Lignes de composition.

En réunissant des points de vue différents en une gerbe cohérente, l'abstraction perspective offre du monde une image policée. On en peut dire autant des « tracés régulateurs », qui obligent corps vivants et objets inanimés à abandonner leur individualité, à se ranger docilement dans l'axe qu'il faut et à placer leurs diverses parties sur une diagonale élue ou sur un trait de compas. Si les métaphores plastiques créées par un geste obéissant au tracé régulateur correspondent à l'action décrite, le corps, le cœur et l'esprit y trouvent leur compte et l'œuvre a toutes chances de durer.

Mystères de la technique, mystères du cœur! S'il n'écoute que ce dernier et que, mélangé sentimentalement à son œuvre, l'artiste en dispose les éléments d'après les seuls mouvements de sa passion, les directions ainsi créées reflèteront bien le tumulte intérieur, mais elles seront impropres à le transmettre à un œil étranger, amateur d'impressions coordonnées. Si, au contraire, l'artiste se tient, selon le conseil du Poussin « au-dessus de son œuvre, en toute liberté et clarté d'esprit » et qu'en même temps qu'il imagine l'action, il dispose des lacets rythmiques sur lesquels viendront docilement se placer les gesticulations les plus excessives, voilà que l'amateur de tableaux s'arrête et, charmé à distance par une apparence volcanique mais ordonnée, il consent à épouser les intentions du peintre les plus éloignées de sa sensibilité. Il connaît, avec le Poussin, que « la fin de l'art est la délectation ».

Que dire de la *divine proportion*, sinon que cette mesure idéale réglant les rapports des éléments du corps humain a pris naissance dans la théorie pythagoricienne des nombres élus, reprise par Platon et faisant d'un certain rapport mathématique un symbole de l'harmonie universelle? Ce rapport est celui qui s'exprime par la formule : $\frac{\sqrt{5}+1}{2}$. Il est incommensurable mais, pour des raisons pratiques, on peut le traduire par 1,618. Ici encore le contentement qu'il donne à l'œil non averti se double, si la théorie s'en mêle, d'une satisfaction de l'intellect qui, sous la Renaissance, tenait du délire. Il n'est pas de grand peintre, au XVI^e^ et au XVII^e^ siècles, du Vinci à Tintoret jusqu'au Poussin et à Vermeer, qui ne sacrifie au merveilleux « nombre d'or »[1]. Si les plus beaux tempéraments de peintre se doublent du génie de l'abstraction mathématique, je me demande si, oui ou non l'on peut m'accorder que l'intelligence entre en jeu? Je me demande aussi ce qu'on pourrait lui opposer pour mieux atteindre aux sommets.

Je saute vingt inventions de détail où le cerveau intervient pour ne m'occuper pour finir que du *Rythme* et de la façon dont les surhommes du XVI^e^ siècle ont modifié les cercles astronomiques et cosmogoniques

1. Dans la répartition des masses de composition d'une part et des masses de lumière et d'ombre d'autre part.

que le moyen âge avait hérités du vieil Orient par Tolède, l'Italie et la Provence, et sur le mouvement desquels ces peintres avaient construit des compositions dont la roue et même le svastika sont l'emblème. Qui dit cercle dit mouvement, qui dit mouvement circulaire dit rythme cosmique ; qui dit rythme cosmique sous-entend mouvement non plus sur la surface de la toile, mais dans les trois dimensions de l'espace. Dès lors, les personnages qui se disposaient tout autour du cercle initial, dans les enluminures gothiques vont basculer dans la troisième dimension et opposer *un mouvement tournant dans le plan horizontal* au mouvement unique des fresquistes et des enlumineurs qui ne se déployait que sur le plan vertical, ou plan du mur [1]. Le mur jusque-là respecté sera troué et le cosmos fera son apparition dans l'église et le palais pour la plus grande joie intellectuelle du peintre et du public. (Jusqu'à ce que, exagérant ce délire cosmique, l'art baroque, prélude à l'art romantique, détruise l'architecture même de l'édifice.)

Fidèle à mon principe, qui est de ne jamais interpréter les œuvres par le sentiment (ce démon pervers de la subjectivité), je n'ai parlé que de la *technique*, qui reflète tous les écarts du sentiment. Aussi bien tout mène à la technique. La couleur et le dessin de Van Gogh prêcheur en Hollande ne sont pas les mêmes que ceux du Van Gogh soumis au soleil et aux élans dionysiaques de la Provence. Toutes les impulsions du peintre passent dans sa technique et c'est à travers celle-ci que l'on pourra déchiffrer le message de l'esprit et non dans les vides que le manque d'esprit y aura laissés. On commence à découvrir un peu partout une vérité que j'avais presque honte d'écrire il y a vingt ans, à savoir que le langage d'une peinture-peinture (c'est-à-dire ne comportant aucune « anecdote ») est d'ordre spécifiquement pictural, donc intransmissible par la littérature. Il était temps qu'on fît une aussi belle trouvaille. L'ennuyeux, c'est que l'on ait découvert parallèlement des contre-vérités singulières, par exemple que le comble du génie est de passer physiquement [2] dans son œuvre (en laissant naturellement, sous forme de déchirures dans la contexture plastique de celle-ci, les traces très visibles de son passage fébrile). On en déduisit que plus la chose peinte est riche en ratures, repentirs, échecs divers, plus elle est « humainement » éloquente. Cela aboutit à une esthétique de la frénésie et de la vélléité, c'est-à-dire à tout le contraire de celle des gothiques et des renaissants. Pour justifier ces étranges conclusions, on va jusqu'à prélever dans des tableaux parfaits des détails laissés exprès à l'état d'esquisse, parce que c'est une règle (à Venise surtout) de ne pas traiter de même façon les premiers plans et les fonds. On grossit ces détails et l'on veut nous prouver que c'est dans ces formes vaporeuses que gît la plus pure expression plastique. C'est par un même tour que l'on donne en exemple

1. Autrement dit la profondeur apparaît dans le tableau.
2. Vlaminck est un peintre *physique* par rapport à Matisse.

des sculptures à peine dégrossies de Michel-Ange et abandonnées par leur auteur le jour où celui-ci s'aperçut qu'il avait enlevé trop de matière. Le tour de passe-passe est sympathique en un sens : il veut innocenter la peinture moderne du péché de nonchalance ou de facilité, de nervosisme outrancier et de désordre pittoresque, mais il encourage le vice des paresseux et des impertinents.

On ne peut affirmer cependant que toute la peinture moderne, depuis l'Impressionnisme, soit la proie du désordre et que l'intelligence, jadis constructive, n'entre en jeu que pour cultiver une façon désinvolte de mettre le pinceau *à coté de la place où il devrait logiquement se poser*. Cent chefs-d'œuvre seraient là pour montrer le contraire, et que les plus grands peintres modernes ont poussé le goût de l'exécution parfaite à un point que la Renaissance n'a pas dépassé. Renoir, par exemple (dont *La Loge* est comparable aux plus beaux Titien) a peint, durant sa période ingresque, des nus et des portraits aussi beaux par la précision de l'analyse et de l'exécution que ceux des primitifs ; quant à Seurat, il fut toute sa vie le prince de la précision sans sécheresse et de plus le seul à pratiquer la « divine proportion » classique. L'*Olympia* de Manet, le *Bar des Folies Bergère*, dont l'exécution est impeccable, sont plus émouvants que ceux où la brosse du même peintre s'énerve autour du contour qui le fuit. On a même vu de Picasso des toiles vraiment espagnoles, où l'austère démon de l'absolu provoquait des rencontres de tons, de lignes et de valeurs nettement posés et agencés sans bavures. Les toiles de Braque sont la perfection même.

Mais l'homme qui a poussé à ses dernières limites le recours à l'activité de l'esprit, c'est Cézanne. Son extraordinaire lucidité lui a fait voir une chose qui avait jusque-là échappé aux plus clairvoyants : le dualisme fondamental qui oppose les uns aux autres la plupart des éléments plastiques et colorés qui entrent dans la composition du tableau [1].

L'épopée du Vinci, mesurant l'efficacité des lois et des procédés par rapport aux exigences du monde réel, a été reprise d'une façon exhaustive par Cézanne et c'est ce qui donne à son œuvre, d'une plénitude indépassable, cette intensité dramatique qui n'échappe à personne. La place me manque pour développer ce thème, mais il suffit d'indiquer que tout ce qui s'est créé de durable depuis l'impressionnisme est sorti des méditations du Maître d'Aix pour souligner l'importance de ce qui nous occupe ici : le travail fertilisant de l'intelligence.

***

Il est bon de s'arrêter un moment encore sur ce point très précis de la participation uniquement « physique » du peintre à l'édification de

1. Aux yeux des peintres modernes, le tableau doit respecter le côté plan du mur qu'il décore et demeurer fidèle aux deux dimensions du panneau. Par ailleurs, il lui est demandé de représenter la profondeur. Il ne l'imitera donc pas, il la suggérera.

l'œuvre d'art. Cette idée est toute moderne. Elle découle non pas des théories de Delacroix, qui s'enorgueillissait d'une main preste et nerveuse, mais qui demeure un peintre intellectuel. L'idée vient de l'exemple de Courbet, qui s'intitulait artisan-peintre pour bien marquer la distance qu'il entendait mettre entre lui et les renaissants, inventeurs des invariants plastiques, c'est-à-dire de conventions d'architectes dont le manieur de truelle prétendait se passer. Mais il se contredisait dans la pratique, car ses tableaux de nus sont exactement des nudités du XVIe siècle, *sans aucune invention plastique supplémentaire*. Il paraît donc, dans ce qu'il a fait de mieux, assujetti aux mêmes règles que les renaissants. Sa sensualité s'accorde en tous points à celle d'un Titien ou même d'un Piero di Cosimo. Quant à la plupart des tableaux où il se fie uniquement à son instinct, comme *l'Atelier*, on peut affirmer qu'ils sont constitués d'une superposition de morceaux admirablement peints, *mais dont aucun n'est à sa place*. Pour résumer ceci en deux mots, Courbet excelle lorsqu'il met en pratique les principes et techniques édifiés par l'intelligence des autres ; mais lorsqu'il se trouve face à une entreprise nouvelle où sa machine intellectuelle devrait fonctionner, celle-ci, faute d'entretien, se grippe et ne remplit pas sa fonction.

C'est donc sur Courbet que s'appuient les détracteurs de l'intelligence en peinture. Il eût été plus profitable pour la critique d'art, et partant pour le public, qu'adoptant un point de vue classique ils s'appuyassent sur les renaissants. Ils eussent vu que non seulement le peintre physique passe au dernier plan, mais que son sujet d'élection, l'Homme, n'apparaît dans les grandes compositions qu'à titre pour ainsi dire abstrait. Insistons sur ce point : aux époques les plus importantes, la participation humaine à l'anecdote requise a toujours été réticente et quasi effacée. L'Homme, ce centre des préoccupations de la Renaissance humaniste, n'intervient dans les grands thèmes choisis que comme un fantôme distrait. Ses gestes sont symboliques, ses actes métaphoriques. Sa présence magnifique ne peut nous tromper : il faudra attendre le Caravage en Italie, et toute sa lignée académique, pour voir *des personnages vivants exécuter des gestes naturels*. Jusqu'à lui, il n'y a que des automates anonymes, hypnotisés, dirait-on, par le souci de se plier aux ordres de la très sainte peinture, dont le premier commandement est que la position d'un bras ou d'une jambe, l'inclinaison de la tête et le froncement même du sourcil *doivent s'appliquer sur l'armature de fer des tracés régulateurs*. Le monde pictural à sa période de plus grande splendeur, de plus grande complexité, c'est-à-dire à l'époque dont on veut nous détourner aujourd'hui, est un monde prodigieusement fermé à ce que les sots appellent « la vie ». Y hasarderait-on une main, elle serait pétrifiée ; y mettrait-on la tête, on serait privé de respiration. Tout ce qui se passe dans un tableau est factice : tout y est calcul et arbitraire, le plus frappant y est immanquablement le plus abstrait.

Tels sont les héros de la peinture, qu'ils s'appellent Raphaël, Titien, Rubens, Tintoret, le Greco ou Georges de la Tour. Ces êtres surhumains, dont les critiques d'art, au cours des âges, grignotent les dessins, les études et les grimoires pour prouver que ce sont des hommes ravagés de passions ordinaires, sont en réalité des monstres merveilleux, des horlogers sublimes, de profonds calculateurs. On peut sourire de les voir invoquer le Cosmos chaque matin, avant de se mettre à l'œuvre, et se prendre pour des rivaux de Dieu. Mais il faut pardonner aux génies de l'art d'être des mégalomanes sourcilleux et intransigeants au sujet de la seule méthode à suivre pour créer un univers digne de survivre à son auteur. Chaque jour je reçois des catalogues d'expositions où, pour vanter la marchandise, le préfacier ne trouve rien de mieux que de nous avertir que son client, qui a vingt ans, fait sa première exposition, n'ayant eu d'autre maître que lui-même ; que loin de tomber dans les abstractions à la mode, il écoute simplement les conseils de son cœur conjointement au chant des petits oiseaux du bon Dieu. Cette phraséologie écœurante qui découle directement des petites plaisanteries du père Corot ou des facéties de Renoir, lesquels étaient eux aussi, comme je le pourrais démontrer, des calculateurs, a créé une atmosphère qui ne le cède en rien en niaiserie à celle du second Empire, dans laquelle étouffèrent tous les Maîtres que nous révérons.

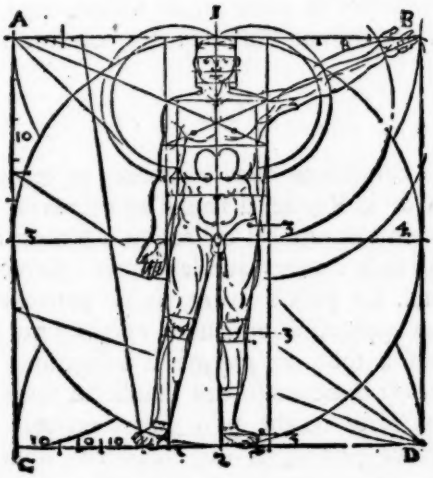
La dégénérescence actuelle a deux causes : *le prestige grandissant de l'esthétique impressionniste et la quantité invraisemblable de gens qui font de la peinture en France.* D'autres nations ont pour vice national la musique, le chant, ou bien les jeux dangereux : alpinisme ou courses de taureaux ; il n'y a que la France qui fournisse au monde une telle quantité de manieurs de pinceaux. Or, la quantité est hostile à la qualité.

Je passe tout de suite à l'essentiel : la mauvaise interprétation de l'esthétique impressionniste. Qu'est-ce qu'un impressionniste aux yeux de la plupart? Un homme qui, au lieu de se tenir *au-dessus de son œuvre*, comme disait le Poussin, pour la juger tout en la faisant, s'y jette à corps perdu. Et, dans son œuvre, on ne peut séparer ce qui est apport personnel de ce qui est passivement reçu. Le tableau qui résulte de cette dissolution de la personnalité au sein d'une nature informe et en perpétuel changement n'admet pas d'autres limites plastiques que celles imposées par le cadre, puisque l'esprit même de *composition* est absent. Si la toile était extensible, il n'y aurait pas de raison pour que le tableau cesse, comme il n'y avait pas de raison pour que les *Nénuphars* de Monet s'arrêtassent de proliférer sous son pinceau. Et c'est pourquoi on devrait les regarder du centre même de la rotonde où ils sont exposés, et sur un siège tournant qui rendrait le spectacle interminable comme celui de la nature.

Les amateurs donc, confondant l'œuvre de Monet, ce génie sans cervelle, avec celle de ses contemporains méditatifs, ne voient dans l'Im-

pressionnisme qu'un art passivement réceptif. La sensibilité à fleur de peau est devenue la seule vertu admissible chez le peintre, la sensation le seul mobile et le coup de pinceau la seule technique. Les musées ennuient les peintres nouveaux. Comparant leur morne éclat au radieux spectacle des déjeuners sur l'herbe et des parties de pêche à la ligne, les amateurs n'éprouvent aucune curiosité à l'endroit des maîtres gothiques ou renaissants. Il n'y a donc plus émulation véritable, car même celui qui copie Picasso n'essaie pas de l'égaler en invention, mais en exécution — et l'on sait qu'aujourd'hui, où le problème pictural est simplifié à l'extrême, on peut imiter n'importe qui. La discrimination du talent serait peut-être plus facile si elle opérait sur l'invention seule et si tout peintre ayant recours au langage d'un autre était discrédité. En obligeant le peintre à soumettre la puérile agitation de sa main à l'esprit de création, on remettrait en honneur l'intelligence tenue sous le boisseau pseudo impressionniste. Dès que les peintres auraient la conscience plus nette de leur devoir, le goût de l'indéterminé disparaîtrait devant l'idéal des nouveaux dieux qui sont Renoir, Cézanne et Seurat voire Matisse, Braque et le Picasso des tableaux lentement composés. En dépit de la légende qui veut que tout ce qu'ils ont créé soit venu de leur subconscient seul, on ne tarderait pas à s'apercevoir que c'est d'intelligence qu'il s'agit et que sans intelligence les plus beaux dons (il n'y en avait pas de plus beaux que ceux de Monet) ne soulèvent que de la poussière.

ANDRÉ LHOTE



# AU-DELA DU MENSONGE ET DE LA VÉRITÉ

## MOSCOU A LA RADIO

L'article qu'on va lire a été écrit par un anarchiste qui connaît la Russie et, depuis plusieurs années, se consacre professionnellement à l'écoute des radios de Moscou. Les conclusions auxquelles il est personnellement arrivé et dont on va lire l'exposé sont essentiellement liées à la connaissance qu'il a acquise de l'esprit russe. Pour être pleinement comprises, peut-être exigent-elles du lecteur que, rompant avec ses habitudes de pensée, il se place dans une sorte de perspective dostoïevskienne.

AVANT de m'engager dans l'étude des émissions radiophoniques, il me semble nécessaire de fournir une explication qui aura un caractère personnel dont je m'excuse.

Le ton des pages qu'on va lire ne reflète que faiblement les sentiments de sympathie, au sens le plus plein du mot, que j'éprouve pour le prolétariat russe. Le martyre de cette masse malheureuse ne peut manquer de bouleverser sa vie durant l'homme qui, comme moi, a pu en être témoin.

***

Pour réaliser les conditions dans lesquelles se trouve placé l'auditeur vivant à l'intérieur de la Russie, il faut d'abord savoir que quatre-vingt-dix-neuf fois sur cent l'écoute est collective. Ce n'est qu'exceptionnellement et dans les grands centres que les Russes disposent d'un appareil récepteur individuel. Le plus souvent, ils ne peuvent que brancher un haut-parleur sur un appareil d'immeuble, appareil qui dans les kolkhoses est même commun à tout un groupe d'habitations. Dans l'immense majorité des cas, il est donc exclu que l'auditeur russe puisse choisir son programme, à plus forte raison qu'il puisse écouter des postes étrangers. Même les rares privilégiés qui disposent d'un poste individuel n'ont généralement pu acheter qu'un appareil permettant de capter les

stations locales. Depuis plusieurs années, considérés dans leur quasi-généralité, les auditeurs de radio à l'intérieur de la Russie n'ont donc pu capter que les émissions soviétiques.

Pour une autre raison, la situation de l'auditeur de radio à l'intérieur de l'Union soviétique est difficilement compréhensible, faute de termes de comparaison, dans le monde non russe. Cet auditeur a, en effet, *l'obligation* d'écouter, et cela quotidiennement ; autrement dit, quelle que soit son opinion sur les radios qui lui sont imposées, il ne peut pas se comporter *négativement* à leur égard en refusant d'entendre. Dans les usines notamment sont organisées des écoutes collectives auxquelles tout le monde doit participer : *l'oreille n'a pas le droit de faire de l'absentéisme.* Cette situation est devenue beaucoup plus rigoureuse dans les toutes dernières années. De la même façon et dans le même sens, la lecture collective de l'éditorial de la *Pravda*, suivie d'une exégèse et d'une discussion également collective sur le texte sacro-saint, est organisée d'une manière de plus en plus stricte dans les usines et kolkhoses.

Toutefois l'écoute de *La Voix de l'Amérique en russe*, depuis environ six mois, ainsi que certains recoupements, nous conduisent à corriger quelque peu cette description de la situation. En effet, les services de la radio américaine pour « les auditeurs de l'intérieur de l'Union soviétique » ont été profondément transformés vers le mois d'octobre 1948 et maintenant ils sont rédigés de telle façon qu'on est contraint d'en déduire que les responsables de ces émissions comptent réellement sur des auditeurs russes. Parallèlement, depuis quelques mois, le service de la B.B.C. en russe, qui auparavant n'était de toute évidence destiné qu'aux quelques fonctionnaires soviétiques chargés de cette écoute, paraît avoir été modifié dans la pensée de toucher un public plus large à l'intérieur de la Russie.

Les recoupements auxquels nous avons fait allusion plus haut sont probants : *La Voix de l'Amérique en russe* ayant relaté toute l'affaire Kosenkina, la radio intérieure soviétique a été obligée de parler de l'événement et de « construire » une campagne destinée à détruire l'impression provoquée en U.R.S.S. par les nouvelles de source américaine. A plusieurs reprises, au cours de ces derniers mois, la radio russe intérieure s'est plainte non plus seulement de la presse des « pays capitalistes », mais également de leur radio.

Il est probable, pourtant, que le nombre de ces auditeurs de radios anglo-américaines à l'intérieur de l'Union soviétique reste extrêmement restreint et même il est possible que ces auditeurs ne se trouvent pas à l'intérieur de la Russie, mais dans les pays satellites et en Allemagne orientale (soldats, officiers ou fonctionnaires en occupation). Il n'en reste pas moins vrai que, même si le fait n'a que peu de conséquences sur l'état des esprits en Union soviétique, il n'est plus tout à fait exact de dire que les Russes soient maintenant aussi radicalement coupés du monde extérieur qu'ils l'ont été pendant les deux précédentes décades.

***

Comment les auditeurs russes sont-ils informés ? Pour répondre à cette question, nous sommes immédiatement contraint d'entraîner notre lecteur très loin du monde qui lui est familier et qu'il s'est habitué à considérer comme étant le seul possible.

La notion d'information est tellement étrangère aux radios russes qu'il en devient même inexact de dire, comme on le fait couramment, que ces radios mentent. Ceci devient immédiatement intelligible si l'on accepte d'examiner jusque dans ses ultimes conséquences le principe selon lequel la parole n'a pas pour but de rendre compte de la réalité, mais de la « changer », l'altérer, au sens le plus extrême du mot.

Pour les dirigeants de l'entreprise soviétique, le mensonge n'est donc pas un mensonge ; et même il ne peut pas y avoir de mensonge. Il ne peut s'agir que de moyens susceptibles de violer la réalité constatable pour la contraindre à engendrer la réalité désirée. Si l'on va jusqu'au bout dans l'analyse de ce comportement mental, on constate que, très logiquement, ces dirigeants sont amenés à considérer la vérité comme éminemment « réactionnaire ». D'où, en permanence, chaque jour recommencée, avec un incroyable acharnement, la construction d'un monde purement mythique superposé par tous les moyens au monde réel. D'où cet air de contre-vérité caractéristique à chaque instant des propos officiels propagés en Russie. Quelques exemples, pris entre des milliers, illustreront cette constatation :

En 1945 et 1946, la récolte en Ukraine fut exceptionnellement mauvaise ; un bilan officiel publié longtemps après à Moscou devait le reconnaître. A partir d'octobre 1946, les radios intérieures russes, en tête de tous leurs bulletins d'informations, firent déferler sans arrêt pendant une quinzaine de mois une masse de messages, rapports et résolutions destinés à obtenir des kolkhosiens un effort intense pour assurer au pays de belles récoltes en 1947. Or, alors que la famine sévissait en Ukraine, l'auditeur, pourtant bien rompu aux usages soviétiques, eut la stupéfaction d'entendre bientôt ces radios de Moscou et la radio de Kiev célébrer les merveilleuses récoltes obtenues en 1946 en Ukraine. Mieux encore, pendant des mois, la radio locale de Kiev, en ukrainien, donna chaque matin des listes de kolkhosiens de telle ou telle région d'Ukraine décorés pour avoir rentré de magnifiques moissons qui n'avaient jamais existé.

Actuellement, soit en russe, soit en anglais, espagnol, allemand, portugais, etc., on peut entendre les radios de Moscou célébrer quotidiennement « le bonheur de vivre que connaissent les habitants des républiques baltes », « l'exceptionnelle liberté dont jouissent les écrivains, musiciens et artistes de l'Union soviétique », ou encore développer des « parallèles » entre les conditions de vie paradisiaques en U.R.S.S. et « l'atroce

misère, l'esclavage, etc. » qui sont le lot des infortunés citoyens des États-Unis.

Bref, tout se passe comme si la réalité ne devait pas exister, tout au moins comme si le véritable but cherché était de corriger l'humanité de son indésirable propension à constater que ce qui existe existe. Si terriblement paradoxal que cela puisse paraître, nous dirions volontiers qu'en comparaison de cette entreprise le mensonge est quelque chose de simple, voire de sain.

D'ordinaire, quand un gouvernement lance par la radio (ou autrement) une contre-vérité, c'est avec l'espoir que la proposition qu'il avance sera accueillie comme vraie et permettra le succès de telle ou telle entreprise politique. Il ne s'agit de rien de semblable, dans le cas de la radio russe.

Pour obtenir de meilleures récoltes en 1947, il n'était pas nécessaire d'inventer de merveilleuses récoltes ukrainiennes en 1946. Lors de notre séjour en Russie, nous avons pu constater qu'extrêmement rares sont les ouvriers russes qui accordent quelque créance aux descriptions terribles qu'on leur fait du sort de leurs camarades à l'étranger. Ceux qui rédigent des hymnes à « l'exceptionnelle liberté de la création artistique en U.R.S.S. » ne croient pas un mot de ce qu'ils disent et peu d'auditeurs à l'intérieur de la Russie risquent de s'y laisser prendre (le plus étrange de l'affaire est que les mythes propagés par les radios russes ne trouvent créance que dans une certaine partie de l'humanité non russe).

On en arrive à une constatation, qui n'est pas très loin d'une véritable révélation : alors que le menteur désire que son mensonge soit cru, on a le sentiment ici que bien des propos diffusés par les radios russes intérieures *sont très exactement choisis dans la mesure où l'on sait qu'ils ne seront pas crus*. Qui ne voit que nous sommes là sur un plan très supérieur à celui de la duperie ?

Pour comprendre l'opération, imaginez que tous les Parisiens mènent une existence d'esclaves misérables et qu'ils doivent écouter chaque jour (car on a vu que les Russes *doivent* écouter) des radios affirmant que la vie à Paris est délicieuse, merveilleuse, paradisiaque — que cette voix aérienne *seule* puisse se faire entendre, que chaque jour les Parisiens s'enfoncent plus profondément dans leur misère et que chaque jour, plus haute et plus péremptoire, la voix proclame que les Parisiens sont heureux... heureux... encore plus heureux. Cette voix finirait par devenir le symbole même de la prison et de l'esclavage — et une menace de folie.

Avant d'aller plus loin, signalons une raison supplémentaire de l'efficacité de ce procédé. Lors de notre séjour en Russie, nous avions pu constater à chaque instant que les effroyables descriptions du monde non russe étaient exactement autant de descriptions de la situation véritable en Russie. En ce moment même, les radios russes diffusent constamment des déclarations d'Arméniens, de Russes, de Biélo-Russes, d'Ukrainiens rentrés récemment en U. R. S. S. ; dans tous ces textes les

nouveaux citoyens soviétiques dépeignent sous les aspects les plus sinistres la vie qu'ils ont connue au Canada ou aux Etats-Unis, c'est-à-dire qu'on leur fait décrire leur existence actuelle en Russie comme étant celle qu'ils ont vécue à l'étranger. Les auditeurs de l'intérieur de la Russie savent que ces descriptions sont fausses, qu'elles ne conviendraient qu'à leur propre vie, mais qu'il n'y a aucun espoir que le réajustement s'opère jamais. Ils ressentent l'impression d'être rejetés de la réalité — et en quelque sorte « aliénés ».

Soit dit en passant, la véritable nature de ce que les trotskystes ont appelé « la calomnie stalinienne » apparaît à la lumière de ces indications. Les victimes de ces fameuses opérations ont généralement perdu leur temps à démontrer que leurs adversaires propageaient sur leur compte des accusations d'une évidente fausseté ; elles n'ont généralement pas compris que ces accusations avaient été justement choisies parce que de toute évidence elles étaient fausses. Il s'agissait, par la gratuité même de l'accusation, d'ôter aux inculpés tout moyen de défense. On n'a pas de prise sur l'irréel. (Dans le même sens, des Russes qui ont refusé de dénoncer sont poursuivis comme dénonciateurs.)

Nous avons écrit plus haut que nous sommes là sur un plan *très supérieur* à celui du mensonge. Nous avons employé cet adjectif dans son sens le plus juste, car nous pensions à une vérité métaphysique.

Celui qui ment désire être cru, c'est-à-dire qu'il respecte chez les autres le sens de la vérité, et même souvent le flatte. Mais une entreprise géante, qui a pour essence la volonté de choisir systématiquement des propos dans la mesure exacte où on est sûr qu'ils ne seront pas crus, dissout radicalement la faculté de compréhension du réel en faisant paraître celle-ci moquable et inutile à l'infini. Quelque imagination qu'on puisse déployer, il est difficile de concevoir un meilleur moyen de faire sentir aux hommes que leur conscience n'a plus aucune raison d'être, qu'elle n'est plus qu'un vestige grotesque. Il s'agit d'une liquidation de l'entendement humain. Une telle entreprise, bien qu'elle soit tentée avec cette suprême habileté pour la première fois dans l'histoire de l'humanité, porte cependant un nom depuis des siècles et des siècles : c'est l'assaut de Lucifer contre l'homme.

Ce n'est nullement en me plaçant au point de vue des religions constituées que je formule un tel jugement. J'essaie seulement de vivre la bataille intérieure que doivent soutenir beaucoup de Russes, lorsqu'ils écoutent les propos extra-humains qui déferlent sur eux avec une ampleur babylonienne. Ils sentent que le but réellement poursuivi est la dissolution de l'esprit par les damnés qui, maniant le feu et le glaive exterminateur, veulent infliger à chaque instant à l'humanité tombée sous leur emprise la preuve qu'ils sont des damnés, que toutes leurs paroles sont empoisonnées : « Constatez-le jour et nuit et sachez que vous devrez vivre avec nous, avec nos paroles et seulement nos paroles, et que vous

deviendrez semblables à nous, prononçant les mêmes paroles que nous et n'en connaissant plus d'autres. »

Ce qui aide puissamment à cette guerre menée contre toute conscience, c'est que, par une ruse d'une admirable perfection, elle se dissimule sous une idéologie matérialiste. Le marxisme est le masque qui couvre une opération qui, en fait, est à l'opposé du matérialisme. Il s'agit, en réalité, d'une opération spiritualiste à l'envers. Entre tous les hommes, ceux qui ont été imbus de l'idéologie marxiste sont les plus irrémédiablement incapables de s'en rendre compte.

Peut-on, d'après ces radios, reconstituer ce qui se passe à l'intérieur de l'Union soviétique? Cette question appelle deux réponses, parfaitement contradictoires, selon le sens qu'on donne au mot d'information.

En nous plaçant au point de vue des conceptions du monde non russe, il est clair que, sauf rares exceptions, les émissions intérieures soviétiques ne fournissent aucune indication sur la situation réelle en Russie, puisque par définition elles ont pour rôle de substituer un mythe à cette réalité, qu'elles sont systématiquement et radicalement séparées de la vie. Ceci peut paraître difficilement imaginable; et pourtant examinons dans les renseignements fournis par ces radios ceux qui en apparence s'adaptent à l'actuelle mentalité du monde non soviétique. Je pense ici aux innombrables bilans, chiffres, statistiques cités quotidiennement par Moscou : cette débauche, cette orgie obsessionnelle d'indications numériques peut séduire des esprits qui n'ont pas ou ne prennent pas le temps de réfléchir. Dès qu'on essaye à travers cet univers de statistiques de serrer le réel, on s'aperçoit non seulement que les chiffres précis peuvent être une forme raffinée de la fausse information, mais encore que ces chiffres n'ont que l'apparence de la précision, qu'en fait ils ne sont même pas des chiffres, mais seulement des dérisions de chiffres. C'est ainsi que tous les jours les radios intérieures russes annoncent que telle ou telle usine, tel ou tel kolkhose ont dépassé de tant leur production de telle année, et qu'on s'y est engagé à dépasser de tant la production de l'année courante. Tel kolkhose a recueilli par hectare une quantité de céréales supérieure de tant à ce qui fut récolté l'année précédente. Autrement dit, on indique seulement une relation entre deux chiffres qui ne sont pas donnés, ce qui revient exactement à ne fournir un lien abstrait entre deux absences. Quant à la place occupée par des informations réellement valables (longueur de tel ou tel canal, progrès dans l'électrification des campagnes, dans la fourniture du gaz aux grands centres urbains, etc.), elle est infime.

Par contre, les radios russes portent inconsciemment témoignage sur le caractère réel de l'entreprise poursuivie par Moscou. Le massif océan d'exercices de rhétorique créé en vue de diluer la conscience de tout individu ne contient rien de saisissable pour les « Occidentaux ». Ceux-ci s'attardent encore à penser que la presse et la radio sont faites pour

informer ou pour distraire. Mais pour des hommes qui, comme les auditeurs russes, subissent des souffrances qui seront peut-être demain celles de l'humanité tout entière, le sens de cet immense travail verbal ne fait aucun doute. Il s'agit de dissoudre leur conscience. Mais en réalité ce but n'est pas atteint. Car, se raidissant contre ce perpétuel investissement, les meilleurs d'entre eux se réfugient dans le plus pur d'eux-mêmes, et, si l'on ose le dire, descendent dans les catacombes. Quoi que fassent les psychotechniciens des radios russes, ils ne peuvent pas empêcher que leur succès dans l'anéantissement de l'information telle qu'on la concevait dans le vieux monde ne donne justement naissance à une « information » autrement valable, autrement positive, et se situant sur un plan très supérieur.

Au travers des perpétuelles répétitions et redites des radios intérieures russes, on perçoit jour et nuit un acharnement sans nom à attirer ou retenir dans les filets de l'entreprise des millions et des millions d'hommes qui savent (qui sont encore les seuls au monde à savoir) de quoi il est réellement question, qui ont pu passer « de l'autre côté » et qu'on ne peut plus « rattraper ». Bref, aussi surprenant que cela paraisse, on pourrait dire que les spiritualistes négatifs du Politburo ont été des aides merveilleux, irremplaçables, pour la formation d'une spiritualité positive.

Par une rencontre singulière il se trouve que les radios russes parodient à chaque instant le langage religieux, voire liturgique. Les « messages à Staline », « les rapports », etc., sont calqués sur les litanies ; les expressions rituelles sont diffusées jour et nuit, toujours identiques, des milliers et des milliers de fois depuis des années et il est exigé quotidiennement des Russes qu'ils les répètent. Les radios russes intérieures ressemblent aussi exactement qu'il est possible de l'imaginer aux « moulins à prières » du Thibet. C'est un déchaînement scientifiquement calculé de forces mentales obsessionnelles.

Cette répétition constante des mêmes formules, la confrontation des radios russes d'une année à l'autre nous fait apparaître qu'elle ne cesse de s'accentuer ; en ce moment, si l'auditeur accepte de se débarrasser de tous les concepts mentaux du monde non russe, tout se passe comme si les maîtres de l'entreprise exigeaient de tous les Russes sans aucune exception possible qu'ils participent d'une façon permanente à une géante messe noire. Qu'est-ce à dire ? L'acharnement de plus en plus forcené à répéter et à faire répéter à toute force les formules magiques ne peut avoir qu'une seule cause : le refus profond, indomptable d'hommes qui savent et dont on ne peut plus obtenir que l'acquiescement extérieur des oreilles, des yeux et des lèvres. La radio russe nous révèle la séparation entre une humanité qui ne veut rien entendre et des maîtres qui, possédés par leur propre furie, essaient désespérément de se faire écouter.

ARMAND ROBIN

# LA POLICE DES MŒURS

## AU XVIII^e SIÈCLE

Bien que se soient multipliés, depuis l'*Ancien Régime et la Révolution* de Tocqueville, les travaux consacrés aux institutions de la France du XVIII^e siècle et à la vie publique ou privée de ses habitants, il reste encore beaucoup à glaner à cet égard parmi les documents du temps, plus ou moins inédits, grâce auxquels la « petite histoire » vient constamment enrichir et parfois renouveler l'Histoire tout court. C'est à l'un de ces documents, connu jusqu'ici de quelques érudits seulement et sous une forme incomplète, qu'est emprunté l'essentiel des pages qui suivent. Il s'agit du *Mémoire* rédigé en 1775 par un policier parisien, le commissaire Lemaire, en vue de répondre à un questionnaire adressé à Versailles par la Chancellerie impériale de Vienne sur l'organisation et le fonctionnement de l' « administration » de la ville de Paris, administration confiée depuis 1667 au lieutenant de police de la capitale, ou, comme on disait alors, au « Magistrat ».

Dans ce *Mémoire*, où revit pour nous la physionomie du Paris de Louis XVI, Lemaire passe en revue, avec la consciencieuse précision d'un fonctionnaire chevronné, tous les « objets », suivant son expression, sur lesquels le Magistrat étend son autorité et sa vigilance, depuis les diverses attributions de la police proprement dite jusqu'au ravitaillement de la population parisienne, sans oublier le service de voirie, le contrôle de la presse, les règlements du travail, la répression de la mendicité, qui relèvent, parmi nombre d'autres, de l'administration à laquelle il appartient. Il nous a paru que le chapitre concernant la police des mœurs ne manquerait, pour les Parisiens d'aujourd'hui, ni de pittoresque, ni même d'intérêt.

Le domaine assigné il y a cent soixante-quinze ans aux quelques inspecteurs du Châtelet chargés, outre leurs fonctions d'assistants des commissaires de quartier, de la police des mœurs, était singulièrement étendu. Il comprenait d'abord, cela va de soi, la surveillance, quant à l'ordre et à la décence, des lieux publics : spectacles, expositions, établissements de bains, promenades, où la morale exigeait que fût réprimé tout

ce qui pouvait « blesser l'honnêteté et tendre à la corruption ». Les inspecteurs des mœurs étaient également tenus de faire respecter les heures de fermeture assignées aux taverniers de toute espèce. On s'étonnera davantage qu'en plein siècle des « lumières », il leur incombât également toujours de veiller, comme jadis, à l'observation des antiques édits sur les duels, sur l' « astrologie judiciaire », sur le luxe, de pourchasser les « sorcières et imposteurs de la même espèce » (ils foisonnaient pourtant toujours, et Cagliostro n'en a été que le plus illustre), et même de réprimer les « jurements et blasphèmes ». De telles consignes n'apparaissaient pas seulement, en 1775, d'un anachronisme assez extravagant : pour les appliquer, au rebours de l'évolution des esprits, il eût fallu une armée. Aussi bien n'étaient-elles maintenues en vigueur que pour le principe, et parce que l'Ancien Régime, en multipliant les textes réglementaires, n'en a jamais abrogé aucun. Qu'elles fussent pratiquement tombées en désuétude, sauf bien entendu celles visant à empêcher les scandales publics et les infractions patentes à la bonne tenue, c'est ce qui ressort de la brièveté avec laquelle Lemaire les résume en quelques lignes. Au vrai, son rapport ne s'étend guère que sur les deux « objets » qui ont toujours constitué la principale raison d'être d'une police des mœurs : la débauche et le jeu.

***

« Quel est, demandait crûment le questionnaire de la Cour de Vienne, le système relativement aux filles de joie ? » Ce système, Lemaire l'expose, avec tous les détails désirables, dans un long passage du *Mémoire* dont l'essentiel tient dans sa première phrase : « Une longue expérience a fait reconnaître qu'il était impossible d'abolir brutalement le vice de la prostitution sans tomber dans d'autres désordres infiniment plus dangereux à la religion, aux mœurs, à l'État. Et, à l'exemple des plus sages républiques de l'antiquité, qui l'avaient reconnue de leur temps, on a été obligé de prendre le parti de la tolérance, en adoptant cette maxime, qui convient à toute espèce de gouvernement, et singulièrement en matière de police, qu'il est quelquefois nécessaire de souffrir un mal pour prévenir un mal plus considérable. » La référence à la religion pour justifier ce système paraîtra quelque peu hasardée : mais c'est évidemment une clause de style. Pour le « système » en lui-même, le « progrès des lumières » n'y a guère, dans la suite des temps, apporté de changements : c'est le même que Paris a connu jusqu'en 1946. Lemaire ne le propose d'ailleurs pas comme un idéal, mais comme un pis-aller imposé par des considérations de fait, et qui s'appuie, du reste, en 1775, sur une législation déjà ancienne : elle remonte, en effet, à Henri IV, qui, sur les instances de son médecin Cayet, a reconnu droit de cité à une prostitution contrôlée. Sans doute ce régime a-t-il encore des adversaires, car Lemaire s'applique à en justifier le principe :

« L'une des principales considérations, écrit-il, qui ont déterminé

cette tolérance, est la sûreté même des femmes honnêtes, qu'elle garantit des entreprises de la violence auxquelles elles seraient autrement exposées de la part des libertins que leur dépravation entraîne chez les femmes prostituées où ils trouvent toute la facilité de satisfaire leur brutalité. Ainsi cette même tolérance tient essentiellement au repos public, à l'honneur des familles et à la tranquillité des citoyens. » En somme, s'il y a encore des Vestales, c'est grâce au sacrifice des Messalines, qui leur font un rempart de leurs corps. L'argument est classique. Il s'accorde néanmoins assez mal avec ce que nous savons des mœurs de cette époque, et il est probable qu'un policier averti comme Lemaire ne se faisait guère d'illusions sur sa valeur ; s'il l'invoque cependant, c'est qu'il y voit justement la base morale, si l'on peut dire, du « système » en vigueur de son temps. Du moment, en effet, que l'administration considère la prostitution comme d'utilité sociale, elle se doit d'en régler elle-même l'exercice au mieux des intérêts opposés dont elle a la charge. Le système dont le *Mémoire* décrit les grandes lignes se ramène donc, à tout prendre, à un dirigisme appliqué au marché de l'amour vénal, et qui aboutit en fait à une mainmise dépassant de beaucoup une simple « tolérance ».

Aucun doute n'est permis à cet égard quand on complète la lecture du *Mémoire* du commissaire Lemaire par celle des rapports de son collègue Marais. De même que l'inspecteur d'Hémery nous a laissé, dans le *Journal de la Librairie*, un document essentiel pour l'histoire de la police des imprimés, Marais et ses successeurs nous ont légué un *Journal des Mœurs* non moins instructif dans leurs rapports de service hebdomadaires publiés en 1863 sous le titre beaucoup trop général de *Journal des Inspecteurs de M. de Sartine*. Nous y saisissons sur le vif la manière dont la police, par delà les règlements officiels rappelés par Lemaire, se comportait pratiquement à l'égard de celles que la chancellerie viennoise qualifiait en bloc de « filles de joie », et que l'administration de l'Ancien Régime rangeait en trois catégories, on pourrait dire en trois classes socialement hiérarchisées et traitées, en conséquence, de façon très différente.

Au sommet de l'échelle viennent les « femmes du monde », comme on dit alors — celles que l'on appellera cent ans plus tard les demi-mondaines — « entretenues, explique doctement Lemaire, par des personnes de tous les rangs, et qui n'ont à ce titre *(sic)* qu'un homme à la fois » : assertion plutôt contestable, car, écrit Marais en 1761, « les temps sont si misérables qu'une femme de spectacle ne peut se tirer d'affaire que par le moyen de plusieurs hommes ». L'effectif de ce bataillon d'élite de la galanterie parisienne apparaît imposant, première preuve que la « tolérance » est fort largement interprétée par l'autorité. Il comprend quelques « femmes du monde » authentiques, que le besoin d'argent a poussées, d'ordinaire, plus que le tempérament, mais surtout, à côté de provinciales dévoyées, une grande majorité de « demoiselles d'Opéra », actrices ou danseuses, « patentées, incorporées et privilégiées », suivant

l'ironique expression de Bachaumont, et dont les excentricités et les coups de tête donnent du fil à retordre aux inspecteurs comme au Magistrat lui-même, souvent obligé d'intervenir en personne. En principe, selon Lemaire, aucun propriétaire n'a le droit d'accepter pour locataire une femme galante, sous peine d'être lui-même poursuivi pour complicité, sinon pour proxénétisme, ce qui lui fait risquer la prison ou la galère, sans préjudice de la confiscation éventuelle de l'immeuble. En fait, la police n'a pas tardé à s'aviser qu'elle aurait tout avantage à substituer à une répression d'une efficacité douteuse une surveillance à domicile et dans la rue que tout lui facilite d'ailleurs, depuis le peu de mystère dont s'entoure la vie généralement tapageuse de ces demoiselles jusqu'au numérotage réglementaire des carrosses publics. Elle « pose » donc, selon la formule consacrée, des « mouches » sur leur logis ou leurs pas, qui la renseignent au jour le jour sur la conduite et les fréquentations de ces auxiliaires bénévoles. D'autre part, « le prix qu'elles mettent à leurs faveurs, assure Lemaire, est si exorbitant que le nombre de ceux qui donnent dans cette extravagante prodigalité n'est pas trop considérable ». Leur avidité, pourtant, présente des dangers : ruiner un financier important, un parlementaire, un grand seigneur, c'est mettre en péril le crédit de l'État, la majesté de la justice, la considération due aux notables; et, quand il s'agit d'un fils de famille dépourvu des moyens de s'offrir cette « prodigalité », c'est compromettre une charge héréditaire, une carrière d'épée ou de judicature. Puis les hétaïres en renom aiment d'ordinaire le luxe provocant, l'ostentation d'une fortune éphémère, qui « humilie les femmes honnêtes » et fait scandale : et tout scandale appelle un châtiment, souvent rude. La police, en échange de sa longanimité, veille donc de son mieux à ce qu'elles ne dépassent pas certaines bornes, à ce que leur comportement, au moins en public, ne brave pas outrageusement la décence, à ce qu'elles n'étalent pas, comme dit Lemaire, « un faste qui peut en séduire beaucoup d'autres », et, bien entendu, à ce qu'elles ne provoquent pas d'esclandres familiaux ou conjugaux dont on peut toujours craindre de fâcheuses éclaboussures. Inutile d'ajouter que la tâche est ardue, les intéressées ne se prêtant guère à la faciliter. Quand une incartade passe la mesure, un carrosse vient enlever l'héroïne pour lui procurer au For-l'Évêque une brève et salutaire retraite. Mais les répressions demeurent strictement individuelles, et la « corporation » n'en continue pas moins à pratiquer son commerce sous l'œil du Magistrat.

Après le secteur surveillé vient le secteur réglementé — il serait plus exact de dire : protégé — qui est proprement celui auquel s'applique le « système » dont Lemaire préconise les avantages. Il comprend, suivant le *Mémoire* (que confirment pleinement à cet égard les rapports de Marais), d'une part, tous ceux et celles « qui reçoivent un certain nombre d'hommes qui y vont d'habitude »; d'autre part, les femmes « qui font des parties de débauche avec d'autres hommes à la relation (c'est-à-dire

par l'entremise) de certaines femmes dont le métier est de les produire ainsi, ou qui tiennent chez elles de mauvais lieux », en somme tous les trafiquants professionnels de tout sexe et de toute catégorie. Car l'interdiction rappelée plus haut de donner abri à des filles perdues, déjà pratiquement tombée en désuétude lorsqu'il s'agit d'isolées, cesse complètement de jouer lorsqu'elles sont groupées sous la houlette d'un ou d'une responsable, connu et agréé de la police, sinon même désigné par elle.

Les « maisons » ainsi « tolérées » relèvent d'un inspecteur spécial qui tient registre et en assure le contrôle permanent. Un éphémère Magistrat installé, en 1774, par Turgot, Albert, avait voulu aller beaucoup plus loin encore dans cette voie en faisant des mauvais lieux des établissements d'État. A vrai dire, ils l'étaient déjà sans le titre, et la lecture des rapports de Marais suffit à nous édifier sur ce point. Ce que l'on voit défiler à travers cette chronique scandaleuse du temps — scandaleuse beaucoup plus que grivoise, et un peu fastidieuse à la longue — ce n'est pas seulement la clientèle de marque, française et cosmopolite, des entremetteurs et entremetteuses les plus cotés de Paris : et l'on comprend d'ailleurs l'intérêt que pouvait trouver le Magistrat à suivre ainsi les ébats de tant de personnages importants ou influents dont les noms évoquent l'armorial de la naissance, de la finance ou du négoce. Ce sont aussi, et surtout, les procureuses célèbres du Paris d'alors — la Desrameaux, rue des Boucheries-Saint-Honoré ; la Lavarenne, rue Feydeau ; la Dupuis, rue Popincourt ; la Dubuisson, rue du Ponceau ; la Gourdan, rue Sainte-Anne ; et tant d'autres — qui, toutes, travaillent de concert avec la police et, en échange de l'impunité qui leur est assurée, tiennent scrupuleusement registre des « entrées » quotidiennes pour le compte de qui de droit. Certaines suivent même la Cour dans ses déplacements et, pourvu que leurs pensionnaires ne fassent point de bruit, nul n'y trouve à redire.

Il y a aussi un certain Schmidt, un Allemand, pourvoyeur attitré des étrangers de passage ; quand il revient à Paris, après quelques années d'absence, reprendre son métier, la police en est immédiatement avisée et elle se garde de lui susciter des ennuis. Mais il y a surtout le nommé Brissault, roi incontesté de la corporation, pourvoyeur ingénieux et infatigable des libertins les plus raffinés : nulle fantaisie, si coûteuse soit-elle, nul caprice, si extravagant qu'il paraisse, auquel il ne puisse satisfaire avec une incroyable diligence ; il prend même, pour les nababs, des abonnements à l'année. Sa « petite maison » de la Barrière-Blanche, gérée par sa femme, est le rendez-vous galant le plus apprécié de tous ceux auxquels répugne la promiscuité de la maison de passe dont il est également l'avisé propriétaire. Or, Brissault n'est pas seulement un protégé de la police : il en fait partie ; Marais, en plus d'un passage, l'appelle « cet agent » ; il lui donne des ordres, qui ont peu de rapport avec la morale : sur mes instructions, dit-il avec désinvolture, « cet agent *a détaché une demoiselle* » vers tel ou tel personnage réclamant d'être servi à domi-

cile. Poussée à ce point, la « tolérance » change évidemment de nom. Et qui voit-on, par ailleurs, au nombre des habitués de Brissault et de ses congénères ? Des présidents du Parlement, le lieutenant criminel de Robe-Courte, des officiers du Châtelet, et, parmi les plus assidus, le propre chevalier du Guet, commandant de la Garde de Paris, que n'effraient point les parties fines, encore qu'il n'ignore pas les « notes de service » qui en sont la suite obligée. Hauts magistrats, chefs de la police municipale, les défenseurs attitrés de la décence et de la vertu ne sont pas les derniers à user largement de la « tolérance ». Il y a même tel rapport, destiné sans doute au Roi, qui met en cause Sartine en personne, sans que le policier qui l'a signé semble s'en émouvoir autrement. C'est peu de dire que la police autorise la prostitution pour faire la part du feu : elle l'a organisée, elle la gère en quelque sorte et, de toute manière, en tire son profit.

Cette tolérance, pourtant, a ses conditions et aussi ses limites. Les conditions, c'est le respect par les tenanciers des conventions non écrites qui garantissent leur immunité, et qui se résument en trois obligations : remise à première réquisition du rapport quotidien destiné aux dossiers de la Sûreté, dénonciation immédiate de tout client suspect, coopération par tous les moyens à la capture éventuelle de celui-ci. L'ensemble de ces prescriptions fait de chaque « maison » une souricière de la police. Quant aux limites, elles tiennent également en trois points : interdiction à tout tenancier de laisser jouer gros jeu chez lui (plus d'une matrone, pour n'avoir pu l'empêcher, se voit tancée d'importance par Marais et même menacée de la Salpêtrière) ; interdiction d'embaucher ou de garder de force des pensionnaires contre leur propre gré ou celui de leurs familles ; enfin, et surtout, interdiction d'en recevoir sans qu'un examen préalable, suivi d'un interrogatoire par l'inspecteur, ait dûment établi que la candidate n'a plus rien à perdre. La police, là-dessus, n'entendait pas plaisanterie, la législation de l'Ancien Régime étant extrêmement sévère à l'égard du crime de séduction, surtout dans de telles circonstances. Une procureuse vient-elle à y manquer, elle est condamnée à être promenée à travers les rues de Paris sur un âne conduit par le bourreau, « le visage tourné à l'opposite de la tête de l'animal, et ayant un écriteau devant et derrière portant la cause de la peine qu'elle subit » : châtiment surtout burlesque, mais qui cesse de l'être en cas de récidive, car c'est alors la fustigation publique en place de Grève, la marque au fer rouge et la Salpêtrière à vie. Quant à la fille séduite, elle s'en tire généralement avec une paternelle admonestation du Magistrat, qui la renvoie ensuite à sa famille, ce qui n'est d'ailleurs pas toujours une garantie à toute épreuve.

La haute galanterie, d'une part, et les « mauvais lieux » de l'autre, étant ainsi à l'abri des poursuites, toutes les rigueurs de la police retombent sur le secteur libre, mais clandestin, celui des Vénus de carrefour. Dans le Paris du XVIIIe siècle finissant, il y a une légion de ces malheu-

reuses — douze mille, assure-t-on, à la veille de la Révolution — qui vivent hors la loi, perpétuellement traquées par les argousins du Châtelet. Pour elles, pas de pitié : « Toutes celles qui sont surprises, à quelque heure que ce soit, par les patrouilles de la Garde ou autres, sont arrêtées, conduites devant le commissaire et envoyées dans une prison qui leur est particulièrement réservée, où elles restent jusqu'au jugement du Magistrat, qui les condamne ordinairement à être enfermées dans une maison de force pendant trois mois pour la première fois, et plus longtemps à proportion des récidives », sans compter, d'aventure, un embarquement « pour les Iles ». Ce sont le plus souvent les rondes de nuit qui opèrent les rafles de filles, celles-ci ne se montrant guère en plein jour (Lemaire l'assure, du moins) non pas tant en raison du danger qu'elles courraient que parce que « les hommes auraient vergogne de les accoster » : les bonnes mœurs, on le voit, n'étaient pas tout à fait mortes. Mais, au demeurant, tout est prétexte à courir sus à ce misérable gibier : tapage diurne ou nocturne provoqué par leur effronterie, plaintes du voisinage, toilette trop sommaire. « Ainsi, conclut Lemaire, tous les moyens possibles sont mis en usage pour empêcher que le nombre de ces femmes devienne excessif et les faire renoncer à leur infâme métier. » Rien de mieux, assurément : mais étaient-elles capables d'en prendre un autre?

Quant au « nombre excessif », on sait de reste qu'aucune répression n'a pu le réduire. Solidement retranchées dans les « quartiers réservés » du vieux Paris — les alentours de la place Maubert, sur la rive gauche, et, sur la rive droite, ceux du Palais-Royal et les jardins même de ce palais, le plus grand lupanar de la capitale, que le premier prince du sang ne parviendra jamais à purger de cette lie, — les filles de joie et de misère ont continué à pulluler : c'est l'une d'elles qui déniaisera le jeune Bonaparte ; et elles tiennent tête à la police avec une telle vigueur que celle-ci a régulièrement le dessous. Ni la tolérance dont se voyait favorisée la prostitution reconnue, ni la violence à l'égard de la clandestine, n'ont pu venir à bout de celle-ci. Et c'est pourquoi la conclusion du commissaire Lemaire paraît d'un optimisme quelque peu téméraire : « Quoi qu'il y ait, écrit-il, beaucoup de ces femmes à Paris, elles n'y causent cependant aucun désordre, par l'exactitude avec laquelle elles sont contenues et la sévérité des punitions qu'elles subissent pour les causes les plus légères. L'infamie de leur état, le traitement auquel elles sont exposées, l'affreuse misère à laquelle elles sont réduites pour le plus grand nombre les rendent les plus malheureuses comme les dernières de toutes les créatures. Il n'y a point à craindre que l'exemple de leur débauche puisse entraîner la corruption de celles qui n'y sont point tombées : il est plus capable d'inspirer l'horreur que de porter la moindre atteinte aux mœurs. » C'est faire bon marché de la fascination exercée sur ces « malheureuses », précisément parce que telles, par l'insolente fortune de leurs sœurs, les reines de l'alcôve. C'est aussi méconnaître cet instinct du vice bien connu de tous ceux qui se sont penchés sur la misère humaine. Et Lemaire s'en est

sans doute rendu compte, lorsqu'il a ajouté cette simple phrase : « Rien ne prouve peut-être mieux l'impossibilité d'empêcher qu'il n'y ait ces sortes de femmes. » Tout tient dans cet aveu désabusé : l'explication du « système » et celle de son échec. De cet échec, pourtant, n'y aurait-il

LA SOIRÉE DU PALAIS-ROYAL
(estampe de l'époque, communiquée par M. Prouté).

pas, ici encore, quelque hypocrisie à tenir pour seule responsable la police d'autrefois ? Le système n'était pas parfait. On en attend toujours un meilleur.

***

Le commissaire Lemaire glisse, sans insister, sur un autre genre de prostitution, depuis longtemps florissant à Paris, d'où n'ont pu le faire

disparaître les rigueurs impitoyables, mais sans lendemain, dont Louis XIV l'avait poursuivi. Sous le Bien-Aimé, l'amour qui n'ose pas dire son nom exerce plus que jamais ses ravages, en dépit des intermittentes sévérités de la police des mœurs, et s'étale au grand jour. Ce sont ses méfaits qui défraient le plus souvent non seulement la chronique scandaleuse du temps, mais même les correspondances et les potins de salons. Comme naguère, la jeunesse dorée donne le mauvais exemple (on sait en quels termes vigoureux la Palatine fustigeait déjà sa corruption) et cet exemple fait des ravages dans la bourgeoisie de finances entraînée par le snobisme, dans la gent des lettres, où certains s'en targuent avec effronterie : la confrérie des « chevaliers de la manchette » — c'est le sobriquet dont les affuble l'argot de l'époque — ne cesse de recruter des adeptes, et le huis-clos où elle enferme ses ébats, joint à la singulière indulgence du public envers ce genre de divertissement, rend les poursuites malaisées. Si d'ailleurs les disciples de Corydon sont en général discrets, les prêtresses de Lesbos s'affichent, en revanche, avec une scandaleuse impudence. Presque toutes, et les plus notoires, sont des actrices, telles mademoiselle Fel, mademoiselle Clairon, telle surtout la reine des cantatrices, mademoiselle Heinel, dont l'apparition en scène déclenchait simultanément les acclamations les plus enthousiastes et les plus effroyables bagarres. Presqu'aucune n'a échappé à des médisances dont elles tiraient du reste gloire, et qui épargnaient, chose assez étonnante, leurs collègues masculins. En pareille matière, la tolérance ne pouvait, officiellement, être de mise. Mais diverses raisons, qu'il est aisé de deviner, opposaient de tels obstacles à l'intervention de la police, que celle-ci, en l'occurrence, était le plus souvent réduite à l'impuissance en dépit de l'abondance et de la précision de ses informations. Et c'est sans doute par pudeur professionnelle autant que par pudeur tout court que Lemaire s'est abstenu, vis-à-vis de « Leurs Majestés Impériales et Royales » dont l'une au moins, la vieille Marie-Thérèse, n'entendait pas plaisanterie sur les amours « antiphysiques », de s'étendre longuement sur ce sujet.

***

Le jeu, sous toutes ses formes et dans tous les milieux, a été l'un des pires fléaux moraux et sociaux de la France de la seconde moitié du XVIIIe siècle. On aurait peine à croire, si l'on n'avait à cet égard tant de témoignages concordants et précis, à quel degré en a été poussée la « fureur », l'étendue des ravages qu'elle a exercés. L'appât croissant d'un gain facile, l'insouciance du lendemain, la recherche des émotions fortes, le spectacle des fortunes dues à une chance plus ou moins secondée, expliquent, sans l'excuser, cette irrésistible contagion. Ici aussi, du reste, l'exemple vient de haut. Le « jeu de Cour » est une tradition de Versailles : mais Versailles est devenu un tripot. A la table de

la Reine, où la banque est tenue trop souvent par un gentilhomme, officier général cassé aux gages, notoirement entretenu par une joueuse professionnelle, les écus s'abattent par rouleaux entiers : et il arrive qu'ils soient faux, et que tout le monde le sache, et que le jeu continue avec l'escroc pour partenaire. En vain, Marie-Thérèse enfle-t-elle la voix : « Je souhaite que la Reine ne joue pas tous les soirs et bien avant dans la nuit, lui écrit-elle le 5 décembre 1777, après nombre d'avertissements. Cela est très mauvais pour le présent et l'avenir... Le jeu attire après soi trop mauvaise compagnie et actions dans tous les pays du monde. Il attache trop par l'envie de gagner et on est toujours la dupe : calcul fait, on ne peut gagner à la longue si on joue honnêtement. Adieu, ma chère fille, point de capitulation : il faut s'arracher tout d'un coup à cette passion. » La menace s'ajoute à la semonce : « Si je n'obtiens rien de vous, je recourrai un jour au Roi même pour vous sauver de plus grands inconvénients. J'en connais trop les conséquences, et vous perdez beaucoup dans le public ». Vains efforts! D'un coup d'éventail, Marie-Antoinette balaie les reproches maternels : « Je ne joue qu'au jeu public et d'étiquette de la Cour », répond-elle sèchement en infligeant, comme d'habitude, quelques entorses à la vérité. Pourtant, le Roi n'aime pas le jeu. Mais pourquoi, dès lors, admettre à sa table des gens comme cet aventurier anglais qui, en deux mois, rafle un million et demi à ses partenaires? Pourquoi tolérer, après d'inutiles accès de mauvaise humeur, qu'en deux soirées, au Palais-Royal, pendant le carnaval de 1777, le duc de Chartres et ses invités aient à solder des « différences » d'un million, à 100 louis la fiche? Veuve d'un mari ruiné par le jeu, joueuse effrénée elle-même, la maréchale de Mirepoix, à bout de ressources, doit se résigner à abandonner le pharaon pour un sage whist à 12 francs le point, ce qui est encore un taux respectable (à partir de la guerre d'Amérique, le *whist*, jeu anglais, sera remplacé dans certains salons par le *boston*, dont le nom fait plus « insurgent »). Exilé à Chanteloup, couvert de dettes, contraint de vendre les bijoux de sa femme et de réduire son domestique, Choiseul joue chaque soir, et c'est à une table de jeu qu'il reçoit, sans s'émouvoir, la nouvelle de sa seconde disgrâce. On joue chez les courtisanes en vogue, et cela arrondit leurs revenus. On joue aux Halles, où le crocheteur, sa journée finie, risque son salaire sur les tables crasseuses des tavernes. Dans les salons et les ruelles, à l'armée et dans les châteaux de province, sous les lambris dorés et dans les masures sordides, tout le monde joue. Ne faut-il pas, en battant les cartes, essayer d'oublier qui sa misère, qui ses soucis?

Contre ce débordement, que pourrait faire la police? Mais, tout d'abord, que peut-elle faire? Légalement, en effet, son intervention éventuelle est bornée à quatre cas précis : jeux pipés, jeux de pur hasard, jeu clandestin et jeu sur la voie publique. Pour donner un dérivatif aux joueurs, et aussi sans doute pour permettre dans une certaine mesure leur surveillance, la loi tolère, sans plus, les jeux dits de *commerce*, dont

les combinaisons variées permettent, en principe, une égalisation théorique des chances, ce qui est le cas de la plupart des jeux de cartes. A ces jeux, il est loisible de s'adonner, moyennant cotisation, dans des cercles (on dit alors des *Académies*, ce qui fait mieux) autorisés et surveillés par la police : celle-ci essaie par ce moyen de limiter les dégâts et, en même temps, de combattre la clandestinité, tout comme pour les « filles de joie ». Mais devant le réseau des complicités intéressées qui opposent à ses efforts de continuels obstacles, que peut faire le malheureux inspecteur préposé au contrôle des Académies ? Il y a bien, de temps à autre, des dénonciations : quelque « académie » mise en coupe réglée par une bande, quelque tripot mal camouflé ; alors les commissaires, alertés, font une descente, raflent cartes, dés, enjeux, emmènent tout le monde devant le Magistrat, qui condamne les tenanciers à 3.000 livres d'amende et saisit les fonds au profit de l'Hôtel-Dieu. Puis la parade recommence ailleurs, avec d'autres banquiers, communément appelés, nous dit Lemaire, « chevaliers d'industrie », parmi lesquels la police a d'ailleurs ses indicateurs rétribués et, à l'occasion, protégés. Tout indicateur agréé, et ayant fait ses preuves, jouit de ce fait d'une « permission » tacite. C'est peut-être, en effet, le seul moyen de prévenir le pire : mais ce n'est guère celui de sauvegarder la morale. Alors, n'osant ni faire irruption dans les salons de Versailles ou chez tel puissant personnage connu pour tailler à banque ouverte, ni se priver des aigrefins dont elle utilise les talents, la police se voit peu à peu réduite à quelques irruptions nocturnes dans les cabarets où se trouvent des billards et dresse des contraventions pour infraction au règlement sur les heures de fermeture. C'est peu. Lemaire ne cache pas que les résultats sont médiocres.

Les tripots clandestins, narguant le Magistrat, fleurissent à tel point que le Parlement d'abord, le Roi ensuite devront s'en mêler. En février 1781, sur un rapport de Le Noir, la plus haute magistrature du royaume a adopté, en présence des Pairs et des Princes du sang eux-mêmes, assez mal à leur aise, un projet présenté par Lamoignon et interdisant à toutes personnes, « de quelque état, condition, rang et *dignité* qu'elles soient » l'accès des salles de jeux non déclarées. Des sanctions sévères sont prévues contre les banquiers et leurs affidés. Les diplomates étrangers eux-mêmes, en dépit de leurs immunités, ont été « engagés d'honneur à se conformer à l'exemple général ». Pour commencer, on supprime, à la Cour même, les banquiers du jeu de la Reine, ce qui est tout de même assez fort. Si disposé qu'il soit à sévir, Louis XVI demande à réfléchir sur les textes soumis à son approbation et, avec sa faiblesse coutumière, en adoucit la rigueur : tout en annulant solennellement toutes les dettes de jeu contractées à cette date (ce qui est d'ailleurs un cadeau immérité, sinon immoral, aux perdants), il n'interdit que les jeux « prohibés », c'est-à-dire présentant des « chances inégales », et propices, par conséquent, à l'exploitation des naïfs. Les joueurs, et non plus les banquiers seuls, seront, à l'avenir, frappés d'une amende de 1.000 livres ;

en cas de récidive, peine « afflictive et infamante » ; et, quant aux propriétaires d'immeubles, s'ils ont récemment loué aux banquiers des locaux, ils sont passibles d'une amende, ruineuse pour beaucoup : 10.000 livres. L'édit sera appliqué par la police, et sans faiblesse : mais beaucoup préféreront affronter les foudres de la loi plutôt que de renoncer à leur vice favori.

Si le jeu est accessible à tant de gens aux ressources notoirement insuffisantes, c'est que le prêt à usure fleurit toujours, comme aux plus beaux temps de *L'Avare* et des crocodiles empaillés. Aussi la police des mœurs ne peut-elle se désintéresser de l'honorable profession des prêteurs sur gages. Sa principale préoccupation est, du reste, non de pourchasser ceux-ci (ils ne sont pas légalement interdits, et seuls des abus trop criants peuvent provoquer l'intervention des tribunaux), mais d'assurer aux emprunteurs, dans la mesure du possible, la récupération de leurs gages, d'une valeur toujours supérieure au montant du prêt. Le problème est, en somme, le même que pour le jeu et les filles et, donc, résolu de la même manière : puisqu'il est impossible d'empêcher les gens de recourir aux usuriers, et qu'en traquant l'usure on ne fait que la rendre plus insatiable et plus ruineuse — il est d'ailleurs rare que ses victimes volontaires puissent ou veuillent établir la preuve de l'escroquerie dont elles se plaignent — il n'y a qu'à la tolérer en la soumettant à une réglementation plus encore qu'à un contrôle. Moyennant, donc, qu'ils soient en règle avec la police, « il a été laissé aux usuriers la liberté d'exiger les intérêts qu'ils jugeraient à propos ». Il suffit, pour légitimer leur commerce aux yeux de la loi, que l'emprunteur soit d'accord avec eux sur le taux d'intérêt qu'ils lui réclament, fût-il exorbitant, et qu'il soit assuré de pouvoir rentrer à tout moment en possession de son gage. C'est là une doctrine toute nouvelle alors, et elle procède directement de celle des physiocrates, telle qu'elle est exposée dans le mémoire rédigé par Turgot sur les *Prêts d'argent :* les capitaux ont droit, comme n'importe quelle autre marchandise, à s'employer au gré des parties suivant la seule loi de l'offre et de la demande, droit inhérent à celui de propriété. De deux choses l'une : ou l'emprunteur a besoin d'argent pour une dépense utile ou nécessaire, et on ne saurait l'empêcher d'en trouver ; ou il ne recourt à l'usure que pour satisfaire un vice, et, dans ce cas, il est juste qu'il en subisse les conditions. De toute manière, l'autorité n'a pas à s'en mêler.

Elle s'en mêle pourtant, d'abord parce qu'il y a chez les usuriers de vulgaires bandits, ensuite parce que le gage peut provenir d'un vol. Mais elle le fait de manière indirecte : faute de pouvoir poursuivre les usuriers en tant que tels, elle fait porter sa surveillance sur les « courtiers » dont la profession, officiellement reconnue, est à ce genre d'affaires ce que celle d'agent de change est aux affaires boursières. Comme les charlatans, et pour des raisons analogues, les courtiers sont contrôlés, mais protégés, par la police, qui a d'ailleurs parmi eux ses indicateurs. Tout

courtier est astreint à tenir un registre, qu'un inspecteur vient relever chaque semaine, et où sont portées toutes les transactions auxquelles il a servi d'intermédiaire, les sommes avancées, les noms des prêteurs et emprunteurs, l'inventaire, l'estimation et le lieu de dépôt des gages. Toute irrégularité dûment constatée entraîne, pour le prêteur trop avide, la détention, au besoin la remise entre les mains des tribunaux ordinaires. Un commissaire spécial, à l'échelon supérieur, contrôle l'activité de l'inspecteur. Essayer, par cette voie très indirecte, de faire au moins en sorte que le vol ne vienne pas ajouter ses méfaits à ceux du jeu, c'est, avec le système des « académies », à peu près tout ce que le Magistrat peut faire pour limiter les dégâts. Tout, au reste, concourt à l'empêcher d'agir plus efficacement. Car il est trois sortes de jeux de hasard non seulement autorisés, mais officiellement encouragés, et dont deux au moins se pratiquent même sous sa propre égide.

Le premier est celui de la spéculation boursière. Elle a pour temple, comme de nos jours, la Bourse établie en 1724 rue Vivienne, où opèrent quotidiennement les trente-six « Agents de change, banque et finances » agréés par le Gouvernement. Là se négocient les grandes valeurs du marché : houillères, produits chimiques, glaceries, métallurgie, coloniales, sans oublier les fonds d'État et les lettres de change sur l'étranger. Un commissaire spécial, assisté d'un inspecteur, veille au « bon ordre » du lieu. Mais comment veillerait-il à la probité des transactions? Il n'y a ni cote officielle, ni renseignements sur la marche des entreprises et leurs bilans. Dans ces conditions, et à moins de se trouver de par sa situation nanti de « tuyaux » sérieux, le particulier qui se livre à des opérations sur les *papiers publics* est proprement un joueur, hors d'état d'évaluer, même approximativement, ses chances de perte ou de gain. Et ce particulier, le nombre des agents de change le prouve assez, s'appelle légion. C'est la Bourse qui sera, quelques années plus tard, avec les folles dépenses, à l'origine de la « sérénissime » et retentissante banqueroute du prince de Guéménée. Encore celle de Paris ignore-t-elle une espèce d'agiotage considérée comme plus dangereuse encore, qui, bien qu'interdite par le Parlement britannique, fait fureur à la Bourse de Londres. Cela s'appelle le *jeu des fonds* et consiste « dans des espèces de paris, dans lesquels on vend ou achète à tel prix, pour telle époque, une telle quantité de tels papiers, qu'on ne livre point puisqu'on ne les a pas ». C'est le marché à terme de nos jours.

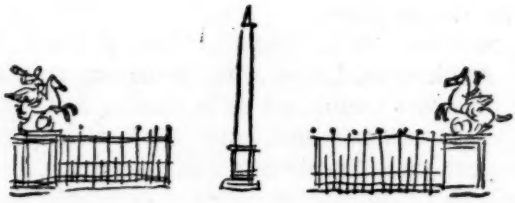
L'autre jeu, patronné par le Gouvernement et par le Roi même, ce sont les courses de chevaux. La première grande épreuve a été disputée, à l'initiative de plusieurs « seigneurs de la Cour », nous dit Bachaumont, le 9 mars 1775, sur le terrain de manœuvres de la plaine des Sablons. Elle est donc exactement contemporaine du *Mémoire* de Lemaire. A cette occasion, ajoute le chroniqueur, des « paris considérables » ont été engagés sur les coursiers. Désormais, il y aura chaque année une saison hippique, et les parieurs seront toujours plus nombreux : aux « seigneurs » des

tribunes s'ajoutera un public que ce jeu inédit attire au moins autant que le spectacle. En 1780, l'organisation des épreuves et les conditions imposées aux propriétaires et aux chevaux inscrits seront codifiées dans un règlement de police assorti de sanctions, et l'État s'y réservera le droit d'acheter par priorité, pour ses haras, les gagnants de demi-sang français dont l'élevage méthodique en vue des courses a commencé en 1777. C'est d'ailleurs le Magistrat qui est chargé, depuis 1776, d'assurer sur les hippodromes publics le service d'ordre, concurremment avec la Prévôté de l'Hôtel lorsque le Roi y paraît en personne.

Le troisième jeu de hasard officiel, auquel tous les fidèles sujets de Sa Majesté ont même été expressément conviés à prendre part, a été la Loterie royale instituée en septembre 1776 par Clugny, le successeur de Turgot au Contrôle général, et qui, comme le rappelle M. Gignoux, fit dire que « le Roi s'établissait le chef de tous les tripots de son royaume ». Il n'en fallait pas tant pour porter le dernier coup à une législation sur les jeux depuis longtemps réduite à de vains textes.

Il faut bien constater que, dans l'ensemble, la police des mœurs de l'Ancien Régime finissant s'est trouvée, sur presque tous les points, condamnée à se replier sur la défense de positions de plus en plus étroites. Elle n'a été maintenue qu'à travers des compromis dont chacun, amenuisant son efficacité, rendait ses résultats, au regard de la morale pure, de plus en plus médiocres. La faute en est beaucoup moins à ses agents, si corrompus qu'ils fussent, à la longue, par leur contact constant avec le vice, qu'à la démoralisation générale dont le Paris du XVIIIe siècle finissant n'avait certes pas le monopole, mais qui, grâce aux mauvais exemples des uns, à la faiblesse consentante de beaucoup d'autres, y exerçait plus qu'ailleurs ses ravages. La sagesse antique l'a dit : où les mœurs déclinent, la loi qui les protège demeure sans force. Sous Louis XVI, sans doute, la « vertu » était à l'ordre du jour : mais ce n'était point sur cette vertu philosophique que pouvait compter la police pour imposer aux Parisiens, chaque jour plus réfractaires à toute contrainte, le respect des vertus plus humbles, mais plus pratiques, qui aident à faire régner l'ordre dans la Cité.

HUGUES DE MONTBAS



# MAGIE AU BENIN

L'AFRICAIN [1] ne divise pas le temps en passé, présent et avenir. Il vit dans un royaume bien à lui qu'on croirait situé hors du temps et de l'espace. Dans ses rêves, qu'il soit éveillé ou endormi, il croit voir ce qui est arrivé ou ce qui se passe dans le moment même quelque part dans le monde ou ce qui arrivera un jour. L'esprit de ses ancêtres le guide constamment dans la vie au point que dans certaines tribus de l'Afrique équatoriale, le fils aîné doit dormir, une fois par mois, près de la tombe ou près de l'image de son père défunt. Bien qu'aux yeux de l'observateur de passage, le nègre semble vaquer normalement aux occupations de la vie quotidienne, il obéit en réalité aux décrets d'un monde invisible.

Dans les tribus africaines, les ordalies sont librement acceptées. Pour découvrir un coupable, on fait lécher aux accusés une barre de fer rougie au feu. Les innocents acceptent cette épreuve avec une joyeuse confiance. Pour eux il ne fait aucun doute que le coupable seul risque d'être brûlé.

Je campais un jour à la lisière de la forêt Chipalungu, non loin des frontières du Tanganyika et je décidai d'aller visiter le plus proche village pour y faire la connaissance du chef. Mon guide m'amena vers l'enclos où l'on allait rendre un jugement. Quelqu'un avait dérobé une chèvre appartenant au chef du village qui, dans l'impossibilité de découvrir le coupable, avait fait appel aux lumières du sorcier. Les suspects, au nombre d'une demi-douzaine, étaient alignés en face du juge. Non loin de là, un des assistants chauffait l'extrémité d'une barre de fer large d'un pouce et longue de dix-huit. Tous les prévenus, désireux de prouver leur innocence, s'offraient spontanément à subir l'épreuve. Sur un mot d'ordre, les six hommes s'agenouillèrent, et l'assistant sortit du feu le fer chauffé à blanc. Il présenta la barre successivement à chaque suspect, qui tira la langue avec empressement et lécha le fer rougi sans paraître éprouver la moindre douleur. Le sixième et dernier avait, semble-t-il,

1. L'auteur de cet article, Richard Saint-Barbe-Baker, a vécu de longues années dans les forêts africaines. Il fut successivement, en effet, garde des forêts de la Nigeria et du Kenya.

le même désir de prouver son innocence, mais bien que le fer fût quelque peu refroidi lorsqu'il y appliqua la langue, elle adhéra au métal et il fut brûlé cruellement.

On utilise également un breuvage empoisonné pour découvrir un criminel. J'ai vu le juge et trois suspects boire le même poison, mais seul le coupable en a été incommodé. Du moins, les indigènes le pensaient. « Ce n'est poison, disaient-ils, que pour l'homme qui se trouve sous l'influence d'un mauvais esprit qui l'a poussé à mal agir. »

Pour les Africains, les accidents n'existent pas. Un homme qui viole les coutumes ou les croyances de la tribu sans faire rapidement amende honorable est condamné : tôt ou tard, le Ju-ju (esprit) néfaste le découvrira. J'ai été témoin personnellement de nombreux cas qui pouvaient être considérés comme justifiant cette croyance.

Alors que je dirigeais en forêt des expériences de sylviculture, j'entendis au loin un bruit de haches qui frappaient des arbres. Je me dirigeai du côté d'où venait le bruit et j'aperçus une équipe de bûcherons en train d'abattre un grand acajou. Cet arbre avait de grosses racines adventives autour de son pied ; aussi les hommes avaient-ils construit autour du tronc une espèce de plate-forme grossière qui s'élevait à environ huit pieds du sol et sur laquelle ils s'étaient installés pour travailler. Lorsque j'arrivai, ils avaient presque achevé leur tâche. Un instant après, un craquement sinistre se produisit et l'arbre commença à s'incliner très légèrement. Les hommes s'écartèrent, mais tous, sauf un seul, demeurèrent assez près de la souche. Le dernier, plus prudent que les autres, se tenait à bonne distance. Une ou deux secondes plus tard, un nouveau craquement déchira l'air et l'acajou géant s'abattit dans un fracas terrifiant, entraînant avec lui une pluie de feuilles et de lianes cassées. Tous, sauf le nègre circonspect, se remirent au travail et dépouillèrent l'arbre de ses branches. A ce moment précis, une énorme branche morte se détacha brusquement d'un autre arbre, tomba sur la tête de l'ouvrier resté à l'écart et le tua net.

Cet homme était soupçonné d'un crime et avait dû s'enfuir de son village. Aussi sa mort, bien qu'elle pût être attribuée à une coïncidence fortuite, apparut à ses compatriotes comme la sanction naturelle de ses méfaits. Les autres ouvriers restèrent complètement indifférents à ce drame, et l'un d'eux remarqua : « Je l'avais bien dit. Il a cherché l'accident et l'a trouvé. »

Maintenant que je vis dans la quiétude de la campagne anglaise au milieu d'un peuple à l'esprit positif, les événements de la brousse tropicale me semblent fantastiques et irréels. Il m'est difficile de retrouver l'atmosphère de ce monde mystérieux, et plus difficile encore de décrire de sang-froid les événements étranges dont j'ai été témoin.

A Sapoba, où se trouvait une importante concession de bois, j'avais été chargé de défricher une vaste étendue de brousse entourée par de grands acajous. Je vivais à des milles de tout autre Européen.

Un jour, la chaleur avait été plus terrible encore que d'ordinaire; la soirée était d'un calme de mort, les animaux nocturnes, habituellement bruyants, étrangement silencieux. Les seuls êtres éveillés étaient les insectes qui piquent et mordent. Tandis que j'essayais d'écrire, assis sous la véranda de mon bungalow, je subis l'attaque d'une espèce particulièrement redoutable de fourmis volantes. Un jeune singe que j'avais apprivoisé, se mit à crier dans son sommeil comme s'il faisait de mauvais rêves.

L'orage chargeait l'air d'électricité; au loin, par delà la rivière, un murmure irrité s'élevait comme si les dieux de la forêt se querellaient. Plus loin encore, vers le Nord, on entendait un grondement. De temps en temps, un éclair étincelait, mais il n'y avait ni vent, ni pluie. On respirait une atmosphère d'attente angoissée. Une voix dans l'obscurité rompit le silence : « Maître! » C'était le veilleur de nuit. D'une voix tremblante, il me supplia de le dispenser de son service ce soir-là. Il avait vu, disait-il, un présage de mort et il voulait regagner son village.

Je l'appelai sous la véranda pour l'examiner de près. Son visage avait la teinte crayeuse que la terreur donne à la peau des nègres; de grosses gouttes de sueur perlaient à son front et la crainte de la mort se lisait dans ses yeux. Je pris sa température et la trouvai élevée. Je lui donnai une tablette de quinine en lui recommandant de la mâcher longuement avant de l'avaler. Je savais, en effet, que plus la saveur d'un remède est amère, plus grande est la confiance du nègre dans son efficacité. Il obéit avec un air de profond désespoir, mais il sembla ensuite légèrement réconforté. Je lui donnai alors la permission de partir et il disparut rapidement. La crainte qu'il semblait éprouver me parut étrange chez un homme que n'effrayaient ni les voleurs, ni les bêtes sauvages.

Les grondements menaçants du tonnerre augmentaient d'intensité et rappelaient le bruit d'un violent bombardement. Les éclairs sillonnaient le ciel sans arrêt. Il ne tombait toujours pas une goutte de pluie.

L'heure du dîner passa. Il faisait trop chaud pour manger. Je pris du café sous la véranda. Peu à peu, les coups de tonnerre s'espacèrent. L'atmosphère oppressante restait pourtant presque insupportable. La pluie ne viendrait-elle donc jamais? Toujours le silence...

Un peu plus tard, les grondements reprirent et s'amplifièrent peu à peu. L'orage éclata à quelque distance, au faîte des grands arbres. La pluie se mit à tomber et gagna rapidement la vallée, à un mille environ de chez moi. Je l'entendais ruisseler sur la forêt, s'insinuer entre les branches et claquer sur les feuillages. Une minute plus tard, cette trombe d'eau était sur nous. Elle s'abattit en une chute assourdissante qui submergeait tout et semblait devoir anéantir le monde. L'enclos devint une grande marmite de boue écumeuse.

La pluie s'arrêta aussi brusquement qu'elle avait commencé. La

tension électrique qu'on sentait dans l'air disparut. La température fraîchit. Je commençai à respirer.

J'aurais volontiers été me coucher, mais il n'y avait pas de veilleur de nuit et la lampe s'éteignait. J'appelai mon domestique et je l'envoyai chercher un autre gardien appartenant à une tribu différente. Au bout de quelques instants, celui-ci arriva : « Regarde bien autour du bungalow et du poulailler. Réveille-moi à cinq heures. Bonne nuit », dis-je.

Au matin, on trouva l'homme inanimé. Il présentait tous les symptômes d'un empoisonnement dont il souffrit ensuite pendant plusieurs jours. Dans sa case, son enfant, âgé de deux mois, était tombé malade en même temps que lui ; on dut l'envoyer au village avec sa mère pour le soigner.

Je voulus savoir pourquoi un second veilleur que j'avais envoyé chercher n'était pas venu. On me dit que sur le chemin de mon bungalow, il avait rencontré des présages Ju-ju qui avaient été déposés aux carrefours.

« De très mauvais présages », me dit-on. Des ossements disposés en croix et entourés de signes sinistres : têtes de volailles fraîchement tuées, fientes de vieux léopards, pied de chèvre et noix de kola. L'indigène victime d'un charme maléfique est censé, après sa mort, se nourrir de noix de kola au cours de son long voyage dans le monde infernal. Mon malheureux garde, qui s'avançait dans l'obscurité sur le chemin de mon bungalow, avait mis le pied sur la noix de kola maudite. Terrifié à la vue du dangereux présage, il s'était enfui. Arrivé chez lui, il avait été pris de vomissements violents et était convaincu qu'il mourrait avant le lendemain.

— Où est-il maintenant, demandai-je ?

— Maître, il est mort.

J'ai réfléchi depuis aux étranges événements qui s'étaient passés pendant cette nuit et je ne puis donner à leur sujet aucune explication certaine. Pourtant, dégagé de l'emprise africaine, je remarque que peu avant ces faits, on avait tenté d'établir un impôt sur les salaires dans la province méridionale de la Nigeria, ce qui avait causé une certaine agitation parmi les noirs.

La semaine précédente, je m'étais rendu à Sapele pour voir un fonctionnaire, dont je tairai le nom, qui n'honore pas l'administration britannique. Il se peut d'ailleurs que le fâcheux comportement de ce fonctionnaire ne lui soit pas entièrement imputable et qu'il n'ait été en l'occurrence que l'exécutant d'ordres venus de plus haut ; l'administration européenne traite, en effet, parfois l'indigène comme s'il comprenait des problèmes qui lui échappent en réalité totalement. L'impôt sur le revenu, par exemple, semble illogique au noir africain qui accepte facilement d'autres formes d'impôts, telles que les taxes sur les bicyclettes, les motocyclettes et les autos, les permis de circulation, dont il

croit que le produit est particulièrement affecté à l'entretien des routes. Il croit vaguement que les droits de douane permettent d'apporter sur ses marchés des produits d'autres régions. Les amendes lui paraissent nécessaires pour entretenir le fonctionnaire local et la police, mais cette nouvelle taxe...

— Que fait l'indigène ? Il travaille dur pour gagner l'argent que vous voulez lui prendre. Désormais, il ne travaillera plus, il dormira.

Voilà ce que signifiait la réunion de protestation des 3 000 indigènes qui étaient rassemblés à Sapele lorsque j'y arrivai. Ils étaient venus pour entendre le fonctionnaire qui devait leur expliquer pourquoi on avait dû créer ce nouvel impôt. Or, il se révéla incapable de fournir une raison qui pût être comprise par eux. Par contre, il parut très clair, quand il insista sur le fait qu'ils *devaient* payer.

Un des meneurs ayant été arrêté et emprisonné, la foule réclamait sa mise en liberté. On se contenta de donner aux indigènes l'ordre de se disperser, ce à quoi ils se refusèrent obstinément. La réunion commençait à devenir orageuse ; le fonctionnaire prit la fuite et, protégé par un officier de police et douze « ascaris » indigènes, il réussit à s'embarquer sur sa chaloupe, laissant l'officier et ses hommes affronter la foule hostile qui ne se dispersa que lorsqu'on eut tiré sur elle. Ramassant alors leurs morts et leurs blessés, les indigènes s'enfuirent. Mais le sang avait coulé. Ceux d'entre nous qui devaient vivre au milieu des indigènes se trouvaient dès lors dans une situation inquiétante. Il se peut que ce malheureux épisode ait eu quelque rapport avec les événements qui s'étaient déroulés, la nuit, dans mon camp de Sapoba et dont plusieurs de mes compagnons avaient été victimes.

*En réalité il apparaît que le narrateur adopterait volontiers la version indigène de ces événements. Le récit qu'on va lire maintenant le donnerait à croire. On y verra clairement que S.B. Baker a fini par admettre la vérité de la plupart des croyances indigènes. Est-ce excessive perméabilité à l'* « *opinion publique* » *ou bien a-t-il, à juste titre, reconnu que l'homme, dans ces terres primitives, avait conservé certains* « *pouvoirs* » *surnaturels ? Le débat sur la portée réelle des phénomènes de sorcellerie reste ouvert. La plupart des savants sont plus que sceptiques, mais des voyageurs rapportent des faits étranges dont ils ont été témoins et qui les ont profondément troublés.*

Dans cette même région, à quelque trois milles en amont de mon habitation, se dressait, sur le bord de la rivière, un petit camp : quelques cases de chaque côté de la route faite de troncs d'arbres par où les billes de bois étaient acheminées vers la rivière. Plusieurs personnes étaient mortes au camp durant la semaine. D'après le chef du village, la maladie à laquelle elles succombaient était due à l'influence d'un arbre Ju-ju très nuisible dont on ignorait la proximité lorsqu'on avait construit le village. Le chef noir s'était adressé au représentant de la firme chargé

de la concession du bois pour obtenir de lui l'autorisation de déplacer le camp, autorisation qu'on lui refusa par raison d'économie. Le chef fit alors appel à moi et me mena voir un des malades qui se mourait. Il présentait tous les symptômes de la fièvre typhoïde, mais les indigènes soutenaient que la véritable cause de sa maladie était le néfaste arbre Ju-ju. Ils me conduisirent dans la direction de l'arbre en se tenant à distance respectueuse. Je les laissai sur le sentier et pénétrai seul dans la brousse, approchant de l'arbre avec précaution. La végétation, sur une surface d'environ quinze pieds autour du tronc, était pauvre et rabougrie. Cette nuit-là, j'envoyai un message au représentant de la firme propriétaire de la concession, pour lui suggérer de déplacer le camp en lui donnant mes raisons. Il transmit ma lettre à son supérieur hiérarchique qui habitait à trente ou quarante milles de là.

Le lendemain, j'appris que deux autres hommes étaient morts au camp, et le jour suivant, je reçus la visite d'un ingénieur en chef des forêts qui traversait la région et qui s'arrêta pour déjeuner avec moi. A la fin du repas, j'abordai le sujet qui me tenait à cœur. L'ingénieur estimait qu'il n'existait aucun rapport entre la mort de plusieurs indigènes et l'existence de cet arbre qu'il se montra cependant disposé à aller voir. J'offris de le lui montrer. Quand nous arrivâmes au camp, plusieurs des anciens de la tribu renouvelèrent leurs plaintes et insistèrent pour qu'on installât le camp plus loin en aval de la rivière.

Nous pénétrâmes dans la forêt, laissant derrière nous les indigènes qui nous avaient suivis et qui redoutaient de s'avancer plus avant. Arrivés à l'endroit indiqué, nous constatâmes que l'arbre n'appartenait à aucune espèce connue de nous. L'ingénieur déclara en manière de plaisanterie qu'il en chasserait le mauvais Ju-ju. Il tira un couteau de sa poche et commença de sculpter sur le tronc les yeux, le nez, la bouche d'un visage, cependant que les hommes restés à l'arrière le regardaient faire avec terreur. Je lui conseillai de cesser ce travail sacrilège, mais il le poursuivit sans se soucier de mes scrupules. Il avait presque terminé et je regardais le résultat grossier auquel il était parvenu quand une goutte de sève, jaillie du tronc, m'atteignit à l'œil. Je ne pris pas garde à l'irritation que j'en ressentis, préoccupé seulement de me débarrasser de la présence d'un homme qui avait si sottement choqué les croyances indigènes. Il me quitta enfin et je rentrai au camp. Dès ce moment, l'irritation de mon œil s'aggrava. Bientôt, je ne pus voir qu'avec difficulté et je dus me faire accompagner jusque chez moi par l'un de mes hommes. Quand je parvins à mon bungalow, j'étais complètement aveugle. Je me lavai les yeux à l'aide d'une solution à base d'acide borique, mais je continuai à ne rien voir, et malheureusement, il n'y avait de médecin qu'à plusieurs milles de là. Pendant toute la nuit, la souffrance m'empêcha de dormir. Je me levai à cinq heures du matin, m'habillai et allai m'asseoir sous la véranda pour attendre l'aube. Mais le jour ne se leva pas pour moi. J'étais complètement aveugle.

L'idée me vint alors de faire chercher un sorcier indigène ; dans mon désarroi, je pensai à un vieillard connu pour ses dons de guérisseur et dont j'avais fait par hasard la connaissance quelques semaines plus tôt dans un temple Ju-ju de la forêt. Mon intrusion dans le temple ne l'avait aucunement choqué et il m'avait salué, au contraire, comme s'il m'avait familièrement connu. Dans ma situation douloureuse, l'image du vieil homme me revint à l'esprit. Bref, je l'envoyai chercher. La journée me sembla interminable. La chaleur humide était oppressante. Je me demandais pourquoi cette disgrâce était si injustement tombée sur moi et pourquoi la sottise d'un autre me valait une telle punition.

Soudain, le sorcier apparut bien avant le moment où j'avais supposé que son arrivée serait possible. Touché par une sorte de message télépathique, il s'était mis en route au moment où je pensais à lui, et mon messager l'avait rencontré à mi-chemin.

Mon vieil interprète Igabon l'introduisit et je fus aussitôt rassuré par la voix du vieillard. Il disait : « Nous t'avons aperçu hier et nous avons prié le dieu de la forêt de te rendre la vue. » Il prononçait ces mots d'une voix ferme et tous ceux qui m'entouraient purent les entendre. Je me sentis délivré d'un grand poids. Dès le soir ce jour-là, je retrouvai l'appétit. Bien que toujours privé de la vue, je pris un bain et m'habillai pour dîner. Après avoir passé la nuit au camp, mon ami de la forêt me quitta. Je restai encore aveugle pendant une journée et une nuit. Lorsque je m'éveillai à l'aurore, j'avais entièrement recouvré la vue.

## JU-JU

Si vous voulez sentir la magie de l'Afrique sauvage, allez à Benin. Au bout de peu de temps, et si peu porté à la superstition que vous ayez pu être jusqu'alors, vous réserverez votre jugement en présence des faits dont vous serez le témoin et qui troubleront vos certitudes antérieures.

Avant de me rendre en ce lieu étrange, j'avais parcouru la plus grande partie de l'Afrique équatoriale et passé plusieurs mois au milieu de différentes tribus. J'avais été initié, en tant que « frère par le sang », à leurs secrets et à leurs cérémonies, et bien que je n'eusse encore qu'une idée vague de ces croyances mystérieuses, je n'étais plus absolument un ignorant. Mais quand j'eus pénétré dans la ville, je ne tardai pas à m'apercevoir que cette étrange cité exerçait sur moi une influence singulière.

Une poignée d'Européens y vivait. Ils représentaient le Gouvernement britannique et avaient pour mission de faire régner dans la région l'ordre et le respect de la loi. Ensevelis dans leurs dossiers, leur rôle officiel les situait à de telles hauteurs qu'ils ne pouvaient qu'exceptionnellement prendre un contact direct avec le peuple. Comme magistrats ils écoutaient les doléances des indigènes, mais leur temps se passait surtout à entretenir une volumineuse correspondance et à rédiger des rapports.

Leur tâche quotidienne une fois achevée, ils étaient trop fatigués pour s'intéresser aux influences occultes qui agissaient sur les esprits de leurs administrés. En d'autres termes, un abîme séparait les fonctionnaires européens de la masse des indigènes.

Ma situation était différente. A l'époque où j'étais chargé de diriger l'exploitation de la forêt du pays — une forêt dont la superficie était supérieure à celle de l'Angleterre — je fis la connaissance d'Eweka II, Oba, ou roi de Benin. C'était un homme réfléchi qui aimait sincèrement son peuple, et c'est grâce à lui que je fus initié à quelques-unes des cérémonies Ju-ju que ses sujets célèbrent encore.

Le Gouvernement britannique autorise les souverains indigènes à administrer leur territoire. Sous le règne d'Eweka, le prestige qui entourait autrefois le trône de cet ancien royaume parut chaque année plus grand. A sa mort, ses sujets ne furent pas loin d'adorer en lui l'incarnation d'un dieu, tout comme leurs ancêtres vénéraient les Obas de jadis.

Les habitants de la brousse voient rarement l'Oba. Quand il paraît, ils se prosternent et osent à peine porter les yeux sur lui. Adoré par le peuple, l'Oba adore à son tour l'esprit de son père défunt et il célèbre des sacrifices à l'autel Ju-ju devant une effigie d'airain de son ancêtre vénéré. Un prêtre Ju-ju, sorte de chapelain domestique qui occupe cette charge de génération en génération, assiste l'Oba dans l'exercice du culte.

Il y a quatre cents ans, lorsque des missionnaires portugais firent leur apparition sur la côte, un Jésuite réussit de nombreuses conversions parmi les dévôts de la religion Ju-ju. C'était plus que n'en pouvait supporter le prêtre Ju-ju : il tua le missionnaire et mangea le cœur de l'infortuné pour acquérir une puissance qui surpassait assurément la sienne. Il porta aussi la robe blanche du Jésuite et suspendit à son cou la croix de Malte. La robe s'usa à la longue, et le prêtre Ju-ju dut se contenter, pour la remplacer, d'un enduit fait avec la craie blanche que l'on trouve sur les rives du fleuve : il se barbouilla le corps de cet enduit qui imitait, à son sens, le plus fidèlement possible le vêtement du missionnaire. Le descendant de l'assassin continue aujourd'hui encore à s'enduire le corps d'une solution calcaire. Chaque fois qu'il participe à une cérémonie Ju-ju, il porte religieusement la croix de Malte.

Il existe des Ju-ju bienfaisants et des Ju-ju néfastes — divinités de la magie noire ou de la magie blanche — et l'on se souvient de rois qui, dans le passé, ont aidé à chasser les mauvais Ju-ju. Le roi Osogboo fut l'un de ceux-là. Il existait un Ju-ju, si l'on en croit les archives de son règne, en la personne d'un chef nommé Alagie. Le pays était alors profondément troublé. Le roi rassembla ses hommes, entra en guerre contre ce Ju-ju et le repoussa, ainsi que ses partisans, hors de Benin, jusqu'au fleuve. Alagie se jeta à l'eau et disparut à jamais. Il hante encore la profondeur des eaux et c'est lui qui, parfois, fait chavirer les pirogues. On exorcise tous les ans les mauvais Ju-ju, au cours d'une cérémonie que l'on nomme « l'Epoque des Grands Démons ».

En novembre, à l'occasion de la fête du Nouvel An, on célèbre d'autres cérémonies Ju-ju non moins mystérieuses. Elles durent quatorze jours. Pendant toute cette période, personne ne circule librement sur la route conduisant à Benin. On peut sortir de Benin et se diriger vers l'Est, mais si l'on va dans la direction opposée, on ne manque pas de rencontrer un vieillard qui porte un sac sur l'épaule et répond poliment à votre salut. Si, après l'avoir dépassé, le voyageur, dans son imprudence, se retourne et ne voit plus personne sur la route, il sait qu'il est condamné : il tombera malade et mourra au bout de quelques heures. J'ai parlé de ces morts soudaines à plus d'un habitant de Benin : tous étaient convaincus qu'ils avaient perdu des amis de cette manière.

Jadis, avant l'arrivée des Anglais, la plus grande cérémonie Ju-ju consistait à « faire le père », comme on disait. L'Oba accomplissait annuellement en l'honneur de son père défunt des rites qui consistaient à envoyer, pour le bien de la communauté, des messagers porteurs de prières à l'esprit des morts ou parfois à l'esprit des oiseaux, aux dieux de la pluie, du soleil ou à Ogiwo, le dieu de la santé.

A l'occasion de cette fête, le roi sortait, et le peuple pouvait le contempler. Il portait des habits somptueux tissés d'or et d'argent et, en particulier, une grande jupe faite de milliers de perles de corail. Venus de tous les points du pays, les fidèles se réunissaient sur un grand terrain en plein air, près du palais royal : on sacrifiait des esclaves, victimes volontaires, et des prisonniers de guerre, ainsi dépêchés vers l'esprit du mort pour lui porter des offrandes de chevaux, de bétail, de chèvres et de volailles. Les Okerison, ou sacrificateurs officiels de l'Oba, commençaient par trancher la tête des animaux et les jetaient dans une fosse profonde. Suivaient, jetés également dans la fosse, des caisses d'eau de vie, de mouchoirs de soie importés, d'œufs, de maïs et de toutes sortes d'aliments que l'on jugeait devoir être agréables au roi défunt, dans le monde des esprits. Le nouveau roi s'adressait alors, en termes bienveillants, aux victimes volontaires assises sur une seule rangée en face des portes de l'enclos réservé. Il les informait qu'il les envoyait vers son père, qu'il les chargeait de saluer son esprit et de lui dire que son fils n'étant pas encore prêt à le rejoindre, les avait dépêchés vers lui avec des messages et des présents. Il est assez étrange de remarquer que, d'après tous les récits, la plupart des messagers étaient disposés à obéir à l'ordre du roi. Parfois quelques-uns se levaient — car ils étaient libres de leurs mouvements — et disaient au roi : « Nous aimerions attendre un peu, nous ne sommes pas tout à fait prêts à porter un message à ton père. » En général, le roi accédait à leur demande, et de vieux esclaves, fiers de cette distinction inattendue, se précipitaient pour prendre place. Le massacre commençait alors. L'Okerison s'emparait d'une lourde pointe enfermée dans un tube de métal. La victime restait assise. L'Okerison lui appliquait le tube sur la nuque et frappait la tête de la pointe de manière à faire pénétrer l'énorme clou dans l'épine dorsale. Seules, les premières victime

étaient tuées de cette manière ; les aides-bourreaux tranchaient la tête des autres avec un coutelas après avoir lié leurs membres avec des cordes. Tous les corps étaient ensuite rassemblés et jetés dans la fosse. On célèbre encore cette fête aujourd'hui, mais on a dû modifier certains points du programme et l'on se contente d'immoler du bétail.

De nos jours, chaque famille procède à une cérémonie semblable (mais plus modeste !) pour apporter le repos à l'âme d'un père disparu. La fête funèbre n'a lieu que lorsque la famille peut assumer les frais que représente la réception des parents et des amis. D'énormes quantités de gin entrent pour une large part dans la dépense ; si chacun n'est pas ivre, la cérémonie n'est pas réussie et l'esprit du défunt ne jouit pas du repos auquel il a droit.

La nuit où j'ai assisté pour la première fois à une cérémonie semblable, j'étais assis sous la véranda, plus oppressé que de coutume par l'obscurité silencieuse, surnaturelle qui régnait sur la cité. Le vent s'était calmé jusqu'à n'être plus qu'un murmure, les bruits habituels de la forêt s'étaient évanouis, et les feuilles, suspendues dans le clair de lune pâle, semblaient privées de toute vie. Je commençais à comprendre qu'un événement fantastique était proche. Tout autour de moi s'étendait l'étrange ville où, dans le passé, tant de victimes humaines avaient été sacrifiées. Au-dessus, le fort, symbole de l'occupation britannique, dressait sa silhouette. Soudain, les tambours se firent entendre. L'ancienne cérémonie déroulait une fois de plus ses fastes : des milliers de noirs venus de la brousse étaient rassemblés dans l'enclos du roi, tout comme jadis.

Le bruit assourdissant se poursuivit pendant la nuit, et le roulement monotone des gros tambours devint presque insupportable. Dans le poste, une de ces courageuses femmes d'officiers de district, qui viennent d'Angleterre pour suivre leur mari pendant une partie de son voyage, était couchée, trop sérieusement malade pour être transportée à l'hôpital. Le bruit des tambours, le tumulte de la foule rassemblée exaspéraient sa fièvre et la rendaient presque folle. Son mari et le médecin ne cachèrent pas leur anxiété. Si les tambours s'arrêtaient de battre, ils s'imaginaient qu'on pourrait la sauver. Il fallait tenter quelque chose. Mais nulle requête à ce moment, qu'elle émanât du gouverneur lui-même, ne serait prise en considération. Je réfléchis pendant une minute et une inspiration me vint.

Muni de mon appareil photographique et d'une grosse charge de magnésium, je me dirigeai vers l'enclos de l'Oba. Je fus reconnu par les gardes, qui me laissèrent passer, et je pénétrai rapidement dans le grand carré où étaient rassemblés des milliers de sujets du roi venus de tous les coins de la province de Benin ; on procédait à un sacrifice ; je marchai droit vers l'Oba lui-même qui siégeait sur une estrade basse faite de torchis rougeâtre. De chaque côté du trône se tenaient les chefs de cantons. On était en train de découper le cadavre d'un bœuf, et le sang qui devait servir à l'accomplissement des rites remplissait une cuve. L'Oba

avait lui-même le visage barbouillé de sang et tous les spectateurs étaient dans un état d'excitation voisin de la frénésie. C'était une des deux nuits de l'année où l'Oba se montre à ses sujets. Je le saluai et lui expliquai que j'avais apporté mon appareil pour prendre une image de lui. Il ne fallut que quelques secondes pour armer l'appareil et enflammer le magnésium, qui explosa en aveuglant tout le monde pendant quelques instants. Puis je me mis à parler des arbres de l'Oba. Il possédait de grandes forêts d'acajou. Les revenus qu'il en tirait lui étaient payés sous forme de redevances. Il devait veiller, lui expliquai-je, à toujours conserver ces richesses sylvestres. Je m'animai sur le sujet, et l'interprète de l'Oba élevait la voix assez haut pour se faire entendre de tous les chefs. La masse du peuple restait silencieuse, essayant aussi d'écouter. En conclusion, j'offris à l'Oba un emblème de l'Arbre et je l'en décorai.

Mon intervention a sans doute nui à la pompe de la cérémonie Ju-ju, mais le silence régna sur Benin pendant que j'occupais l'attention de l'Oba, et un être humain s'en trouva soulagé, peut-être sauvé. Résultat paradoxal : à compter de cette nuit-là, l'Oba s'intéressa vivement à l'œuvre de reboisement et il donna l'exemple à ses chefs en plantant des arbres au milieu des ignames de ses fermes.

## AMOFI

*Et voici le récit d'une curieuse cérémonie qui, en soi, n'a rien de surnaturel, mais où l'auteur voit la preuve de la sagesse des rois de Benin. Ceux-ci, d'après lui, veulent, par le « jeu » dont on va lire la description, perpétuer le culte de l'arbre, car l'arbre est nourricier et doit être respecté. Et ils entendent aussi donner à leur sujet le sentiment du pouvoir magique de la forêt — pouvoir lié à leur propre puissance.*

Un matin, j'entendis le roulement de tambours qui annonce à Benin les événements importants. Je demandai à l'un de mes gardes forestiers ce que signifiait cet appel. Il répondit simplement : « *Amofi* ». Ne sachant pas le sens de ce mot, je lui demandai des explications ; j'appris qu'il s'agissait d'une cérémonie liée à la vie de la forêt et qui commémore la délivrance d'un Oba (roi), événement qui se perd dans la nuit des temps.

Cet Oba, poursuivi par ses ennemis, avait réussi à leur échapper pendant plusieurs jours en se cachant dans les bois qui entouraient la capitale. Mais peu à peu, le cercle des hommes lancés à sa poursuite s'était resserré autour de lui si bien que toute retraite semblait lui être coupée. C'est alors que parut une corde magique. Elle le saisit et le souleva jusqu'au sommet d'un arbre. Il se mit à tournoyer en l'air, toujours suspendu au bout de la corde, pendant que ses ennemis cherchaient en vain à l'atteindre. De guerre lasse, ils finirent par y renoncer et rentrèrent

chez eux. L'Oba sauvé par l'arbre magique revint à Benin, où son règne se poursuivit dans la prospérité.

Pour célébrer cet événement extraordinaire, les rois instituèrent une cérémonie annuelle à laquelle tous les indigènes prennent part.

C'était près de ma demeure et à moins d'un demi-mille du palais de l'Oba que se dressait l'arbre sacré sous lequel le roi venait s'installer et parler à son peuple deux fois par an.

Ce jour-là, après le déjeuner, j'allai en compagnie de mon garde-forestier voir l'arbre sacré. C'était un cotonnier aux énormes racines apparentes. J'avais souvent remarqué que d'un côté il semblait mort, tandis que de l'autre il avait l'air sain et normal. Mais selon les saisons de l'année, ce n'était pas le même côté qui semblait mort. Cet arbre poussait sur le bord d'un fossé qui avait dû autrefois faire partie des fortifications de la ville. De ses branches supérieures pendaient de longues cordes fines formées de lianes adroitement tressées.

Je retournai à mes occupations habituelles et j'oubliai l'*Amofi* ; mais à l'heure du thé, l'appel incessant des tambours me rappela la cérémonie et me donna le désir d'y assister.

En approchant de la clairière où se dressait l'arbre sacré, je vis qu'une grande affluence était rassemblée. Une atmosphère d'attente semblait l'envelopper. Par moment, le bourdonnement des voix s'enflait comme sur un champ de courses au moment d'une épreuve importante, puis s'affaiblissait pour reprendre ensuite.

Tout à coup, le silence s'établit — un silence total — et tous les yeux se tournèrent vers l'Oba qui venait de faire son apparition. Il prit place sur un trône installé en face du grand arbre et, sans qu'aucun signal eût été donné, la cérémonie commença. En même temps que le roi, nous avions tous porté nos regards sur l'arbre sacré. Tout à coup, jaillies, semblait-il, de l'éther, deux silhouettes s'élancèrent des branches supérieures, tournant sur elles-mêmes à une vitesse incroyable et paraissant flotter dans les airs. Elles miroitaient, étincelantes, comme des prismes de cristal. Puis elles se mirent à descendre en tournoyant, mais de moins en moins vite jusqu'à ce qu'elles s'arrêtassent tout à fait. Elles remontèrent ensuite en virevoltant de plus belle et disparurent au faîte des arbres.

Il régnait un silence absolu. La foule était immobile. Elle attendait, haletante, fascinée. De nouveau, les silhouettes jaillirent dans l'espace et la lévitation magique recommença. Je suivais des yeux l'une des formes aériennes qui se dirigeait vers nous dans un rapide mouvement tournant. Pris de vertige je croyais flotter moi-même dans l'espace. Tous ceux qui m'entouraient paraissaient saisis du même étrange sentiment.

Les formes aériennes s'arrêtèrent encore une fois au-dessus de nous ; puis s'élevèrent de nouveau. Tandis qu'elles montaient, elles captaient les rayons du soleil couchant, et le prisme de cristal dont elles semblaient avoir pris la forme, se changeait en or. Leur disparition fut accompagnée

cette fois d'une abondante chute de feuilles qui tombèrent en pluie sur la foule. Brusquement, le charme se rompit. Tous les noirs se précipitèrent pour ramasser les feuilles avant qu'elles n'eussent touché terre, car, je l'appris plus tard, elles étaient considérées comme de précieux talismans.

L'Oba se leva ; ses sujets se bousculèrent pour le voir de plus près. Il reprit en grande pompe le chemin de son palais, suivi de toute la foule.

La cérémonie entière n'avait duré qu'une quinzaine de minutes. Il me semblait que des heures s'étaient écoulées.

Je restai seul, encore sous le charme du magique spectacle que j'avais eu sous les yeux. Il me répugnait de revenir à la réalité, mais ma curiosité demandait à être satisfaite. Je me postai donc au pied de l'arbre et bientôt je vis apparaître deux jeunes gens qui descendaient le long du tronc en s'aidant de cordes. Ils portaient des vêtements blancs collants, mais, sur leur poitrine et sur leur dos, pendait une bande d'étoffe à laquelle on avait cousu de nombreux petits miroirs qui réfléchissaient la lumière. Bien bâtis, musclés, ils paraissaient fatigués comme s'ils avaient fourni un grand effort. Un sentiment de gratitude pour le spectacle qu'ils m'avaient offert me poussa à leur faire un cadeau qu'ils n'acceptèrent qu'à contre-cœur.

RICHARD SAINT-BARBE-BAKER

(TRADUCTION DE SUZANNE CHRISTOFLOUR)

# YVONNE PRINTEMPS

ET

# PIERRE FRESNAY

PIERRE FRESNAY vient me chercher pour me conduire aux studios de Saint-Maurice, où il tourne. Sa Juvaquatre s'arrête au ras de mon trottoir à neuf heures moins le quart. Un pardessus mastic et un chapeau marron qui se penche occupent le volant.

Il est là si évangéliquement simple, si dépouillé de morgue qu'il semble réduit à son profil. Pendant qu'il embraie, débraie, conduit avec une légèreté de somnambule, je fais le recensement de cette présence semée sur des kilomètres d'écrans. En les numérotant, comme dans un jeu de patience, je retrouve tous ces traits dont il n'y a rien à dire, cette page blanche où Fresnay écrit ce qu'il veut. Le front moyen, le nez moyen, le menton moyen des passeports. Le signalement idéal pour franchir la douane de *la rampe* et endosser toutes les identités sans se faire remarquer.

Tandis que nous frôlons les camions de vin de Bercy et qu'il double, freine, accélère avec un instinct hallucinatoire au bout des doigts, il me donne des explications que lissent le flegme et l'élégance :

— Copeau me disait que j'avais de bonnes arcades sourcilières. Un comédien doit posséder un sourcil élevé pour que le regard passe.

Il n'est ni l'Apollon de catalogue, ni le mâle qui sent le cuir de ceinturon, ni le bellâtre en sucre. Décapé de toute spécialisation, il représente, avec la clarté du vertige, l'homme français en pleine lumière, capable d'admettre toutes les ombres.

Sa voix *blaise* légèrement, comme on dit dans le Midi. Ce frottement de la langue contre le palais confère à son accent une chaleur et un trébuchement de candeur qui le rendent plus accessible. Ce défaut imperceptible, se muant en vertu d'émotion, élargit le registre qu'il semblait devoir restreindre.

De temps en temps, il tourne vers moi des yeux anxieux de bonté, où la couleur de la noisette, comme dans les portraits de Clouet, n'est là

que pour réchauffer ce que le regard pourrait avoir de trop abstrait. Sa joue, irritée par le rasoir du matin et par les kilos de fards dont elle a été beurrée, évoque, par sa teinte de brique propre, la netteté virile : rendez-vous de chasse, marche dans les bois, gant de crin.

Nous arrivons au studio. Il s'assied derrière la tablette de faux marbre du maquillage. Le film dont on tourne des raccords est l'histoire, au temps de Napoléon, de Barry, chien du Saint-Bernard, qui sauva quarante personnes et fut tué par la quarante et unième.

— Pour ne pas avoir la figure unie, creusons un tout petit peu, recommande Fresnay à la maquilleuse, en montrant ses joues. Faites attention au marron. Il va y avoir très peu de lumière et ça marque.

— On vous retrouve dans la neige? Vous êtes mort? demande la jeune femme.

— Mourant, mourant. Et, au premier raccord, très fatigué.

Il a pris l'habitude des ruses des couleurs avec la lumière, des traîtrises des ombres. De tout ce concert de teintes que les lampes des studios déchaînent entre front et menton. Comme un céramiste connaît les transformations de ses poudres au four, il possède la liste des changements de ses traits à la cuisson des lampes.

Paganini avait su rendre sa main assez extensible pour embrasser trois octaves. Ce que le violoniste réussissait dans le diabolique, Fresnay l'atteint dans l'aveuglement d'une évidence monstreuse. De tous les comédiens d'Europe, il est sans doute, avec Laurence Olivier, le plus énigmatique par la plasticité qui tient du phénomène.

Tandis qu'on lui peint la figure, il m'explique sa vie, et, point par point, son humilité tente de masquer en lui le prodige.

Pierre Laudenbach a pris le pseudonyme de Fresnay parce qu'il est né rue Vauquelin, à Paris, et que le nom du chimiste lui rappela celui du poète Vauquelin de la Fresnaye. Et aussi parce qu'il passait ses vacances en Bretagne, au Val-André, près de la baie de la Fresnaye. Il aura cinquante-deux ans le 4 avril 1949. Son père, Alsacien, d'une famille protestante, enseigna l'allemand au lycée Saint-Louis.

L'enfance de Pierre Fresnay se déroula dans une vraie caserne pour universitaires, au n° 9 de la rue du Val-de-Grâce, où chaque étage abritait des professeurs avec leurs tas de versions latines ou de problèmes sur les robinets. Il fit ses études jusqu'à la sixième au lycée Montaigne, puis au lycée Henri-IV. En évoquant ses professeurs : l'austère et dyspeptique Boudhors, le riant Georgin, Bouchar le monoclé, il donne à sa voix un rengorgement de révérence tandis qu'on lui barbouille sur la figure des rides couleur de chocolat.

Son grand-père maternel, Hermann Dietz, professeur de lettres au lycée Buffon, endoctrina Gide, Géraldy et Jean Cocteau, qui se colletait avec le bachot pendant l'été, au bord de la mer bretonne.

Comment, de cette forteresse de l'université républicaine, libérale et dreyfusarde qu'était la famille protestante Dietz-Laudenbach, Pierre

Fresnay a-t-il pu s'échapper jusqu'au théâtre, de son pas traînant? Par la famille encore, fermentant contre elle-même, car Pierre Fresnay est trop respectueux de l'ordre pour avoir enfoncé des portes. Sa loi est celle de la pomme : le mûrissement selon la vocation de la sève.

L'émancipateur fut l'oncle Jules Dietz, au théâtre Claude Garry, pensionnaire de la Comédie-Française, qui s'y ennuya, en sortit et créa *le Secret*, de Bernstein.

— Il m'a entendu deux ou trois fois. Il m'a envoyé à Georges Beer, et je suis entré au Conservatoire. Le lendemain de mon concours (en 14, j'avais dix-sept ans, je n'étais pas mobilisable), Truffier me dit : « Je vous » ai entendu hier. Nous manquons de comédiens. Voulez-vous jouer au » Théâtre-Français la semaine prochaine? » Le jeudi suivant, je débutai dans Mario, du *Jeu de l'Amour et du Hasard* avec Madame Bartet, qui, à cinquante ans, jouait Sylvia, ma sœur, merveilleusement. J'ai été jeté brusquement dans ce métier. Ça s'est fait facilement. Ce fut heureux.

***

Fresnay va s'habiller dans sa loge. Il poursuit sa biographie en endossant les différentes pièces du costume ecclésiastique du couvent du Saint-Bernard en 1800. Une soutane bleue, retroussée comme la capote des fantassins en 1914. Des culottes, des guêtres à genouillères. Une pélerine et des moufles avalant le bras jusqu'aux aisselles. Il coiffe par là-dessus un immense chapeau de feutre qui participe du chapeau de jardinier et de l'antique capeline de chaisière. Il me signale une mince bande de toile blanche, égarée parmi toute cette ratine bleu marine.

— Une finesse du costume ecclésiastique. A l'origine, les prêtres du Saint-Bernard étaient en blanc. Quand ils ont modifié leur tenue de patrouille, ils n'ont gardé que cette bande.

Une controverse s'engage avec l'habilleuse : Fresnay va-t-il mettre sa chemise ecclésiastique, dont cette dame voulait laver le col, ou gardera-t-il sa chemise profane? On opte pour cette seconde solution. « *(D'ailleurs, j'ai mon chandail.)* »

Fresnay sursaute. Il a oublié ses chaussures de prêtre. Tant pis, ses souliers civils assureront l'intérim.

— Ça va être dans la nuit. On ne les verra pas. Et il y a les guêtres par dessus.

Empaqueté dans cet entre-croisement pieux de passe-montagnes, de col haut et de ceinture, il soupire. Il réclame du caoutchouc noir, une espèce de jarretière, pour consolider ses guêtres.

— Me voilà encore en soutane!

Dans *Monsieur Vincent*, il a bouleversé avec une telle tranquillité les frontières de la mystique et du cinéma qu'il craint de se voir perpétuellement acculé au paradis.

— Mais, comment avez-vous fait cela? lui dis-je. Par quel travail

intérieur, quelles macérations, quelle ascèse vous êtes-vous élevé à une telle spiritualité?

Je lui rappelle ses élancements vers le ciel, sa sérénité dans l'extase, sa familiarité avec Dieu.

— Je ne sais pas, dit-il, comme en s'excusant. Ça s'est fait comme ça!

Au fond, *Monsieur Vincent* « *s'est fait* » en lui, comme « *s'est fait* », à la Comédie-Française, Mario, à dix-sept ans, puis les amoureux de Molière : Eraste, Acaste, Léandre, Valère, exhalant le roucoulement de leur cœur. Ensuite, les héros de Musset : Valentin, Fantasio, Fortunio, Perdican, ceux qui vibrent en frissons emperlés. Et, sur les boulevards, quand il eut quitté le Français, une telle foule de silhouettes, d'accents, de cris, d'éclats, de silences! Une myriade hallucinante de frénésies, de stupeurs, de langueurs dans le flot des pièces qu'il a jouées. *Un Miracle*, de Sacha Guitry; *Je t'attendrai*, de Jacques Natanson; *Marius*, de Pagnol; *Cette vieille Canaille*, de Nozière; *Noé*, d'Obey; *la Ligne de Cœur*, de Puget; *les Cadets*, de Duvernois; *l'Hermine*, d'Anouilh... Des multitudes d'autres.

Au cinéma, un embouteillage fabuleux de l'écran. *Marius*, d'abord, qu'il joua dans ces mêmes studios, en 1913, au temps de la Paramount américaine, quand coulaient ici, en flots entrecroisés, le gin et le pastis.

— On voyait déambuler dans les cours un Marius en triple exemplaire, car on tournait le film en trois langues. Le Marius suédois, le Marius allemand et moi. Et le flegme imperturbable de Korda avec son cigare énorme au milieu de cette effervescence. J'avais une réputation d'acteur de cinéma muet détestable. Il me faut le mot.

Ensuite que n'a-t-il pas été, en noir et blanc? Où n'a-t-il pas tourné depuis *Fanny*, *César*, *la Dame aux Camélias*, *Sous les Yeux d'Occident*, *Adrienne Lecouvreur*, *Trois Valses*, *le Duel*, *la Charrette Fantôme*, jusqu'aux films d'effroi, où il terrifie : *la Main du Diable*, *le Corbeau?*

La panique, la tendresse, la pitié, le rire, il inspire tout. Toutes les atmosphères se collent à lui comme l'encre au buvard. Il réfléchit toutes les lueurs, toutes les brumes. Miroir imperturbable, caisse de résonance infaillible.

***

— Comment faites-vous?

Je le poursuis de cette question. Il *tourne* maintenant sur le plateau. Un monceau de blocs de staff, de talc et d'alun représente la neige dans les Alpes. Du sable de Fontainebleau tamisé et conservé depuis plusieurs mois figure la poussière chassée par le vent, et l'acide borique évoque les miroitements de nacre des surfaces.

Le metteur en scène, Richard Pottier, prend de ce mélange dans une caisse et en sale Fresnay. Il raffine avec de la peau de gant de Grenoble

pulvérisée. Impassible sous son chapeau-parapluie, Fresnay cligne un œil d'ironie vers moi, parmi ces cuisines alpestres.

Soudain, il est pris de pitié devant l'ensevelissement de la fillette qu'un machiniste enterre dans cette mixture en lui versant des pelletées de sable sur le corps. On ne voit plus que son petit béguin bleu et les deux queues de rat de ses tresses.

— Attention! Vous allez lui en mettre dans les yeux!

On tourne. Il vient de la découvrir dans la neige. Il s'agenouille près d'elle, la regarde, les yeux hagards de surprise et d'espoir. A 1 m. 50 de lui, sur sa droite, un machiniste tient dans la fausse neige deux pattes de chien coupées comme deux pattes de lapin, qui représentent Barry absent. Malgré ces subterfuges de foire, pain quotidien du cinéma, Fresnay *démarre à froid*. Après plusieurs mois d'interruption (le film est terminé; on ne revient aujourd'hui que sur des points de détail), il retrouve instantanément le pathétique exigé par l'action. Quelques minutes après, en présence de l'authentique Barry, dont son propriétaire maintient, à grand ahan, l'arrière train dédaigneux, il énonce, avec le halètement exact d'une joie et l'illumination d'une gratitude manifestées en 1800, sous l'habit ecclésiastique, à 2 472 mètres d'altitude : « Vivante, Barry, vivante! »

— Comment faites-vous?

Dans une pause, il se réchauffe près du brasero.

— Comment je fais? Je ne sais pas. On peut très peu expliquer du comédien. Ce métier est réfractaire à l'analyse.

Après *Monsieur Vincent*, un prêtre lui a dit :

« Ce que vous faites là est très bien, trop bien. Si on peut donner aussi authentiquement une image de la sainteté, on se met à douter d'elle. » Et un autre : « Vous avez changé l'iconographie de Saint Vincent de Paul pour cinquante ans. »

— Avant tout, notre métier est amusant. La grande loi du théâtre pour le spectateur est le divertissement. Pourquoi pas aussi pour le comédien? En ce moment, le rôle d'Hippolyte Barjas, dans *les Œufs de l'Autruche*, de Roussin, m'amuse follement. Pourtant j'ai été long à me décider à le jouer. J'ai écrit à Bernard Blier : « Si je sens que ça ne va pas, est-ce » que vous vous formaliseriez de prendre le rôle? » Jusqu'à la générale, je ne savais pas comment il viendrait, comment la pièce sortirait.

En musicien, au tympan agencé sur les plus menues vibrations du public, et aussi en électricien, il m'explique qu'une pièce est parcourue par un courant qui exige un circuit fermé.

— Sans le vrai public, quand il y a du vide de tous les côtés, aux répétitions, on ne rit pas.

Au même moment, je le revois au théâtre de la Michodière, déchaînant les rafales de rire. Je le contemple ici en soutane, homme de Dieu sous ce hangar. Et je l'imagine là-bas en père de famille braillard, levant une

épaule pour se donner de la carrure et réussissant à emplir la scène, lui le fluet, dans un rôle taillé pour Raimu. Je retrouve tous ses artifices dissous au feu de la rampe dans la vraisemblance. Ses yeux mi-clos d'ancien combattant de la guerre de 14, qui explose en mots gras et ne dédaigne pas le petit verre dont l'alcool lui allume les joues et lui enténèbre la cervelle. Ses flots de fumée émanant de la cigarette, de la pipe, du cigare, qui permettent un concert de mimiques appropriées. Ses jeux de mains, d'une ironie volontairement vulgaire, au-dessus de la tête, dans le geste de *moi je m'en balance* en face des responsabilités. Ses éraillements de voix dans la colère, le pullulement de ses nuances d'intonation à régaler le connaisseur.

Un art d'un nerf et d'une précision incomparables. Une netteté sans sécheresse qui n'écorche jamais ce qu'elle grave. Une émotion directe dans le murmure, portée, comme avec nonchalance, jusqu'aux plus lointaines places et jusqu'à l'esprit le plus obscur.

— Tout cela, c'est peut-être parce que j'ai la faculté d'oubli. Le comédien doit avoir la mémoire prompte et infidèle. Il doit être un amnésique.

Il a beaucoup de mal à retrouver ses souvenirs. Il se porte tout entier, d'un pas égal, dans la sensation présente. Il apprend ses rôles très vite et, six semaines après la dernière représentation, il ne se rappelle plus un mot. Il reprend la brochure : en une heure, il la sait de nouveau.

— L'autre jour, à la radio, on m'a montré le petit ruban sur lequel on enregistre les voix. On efface une respiration, un mot... on repasse le ruban. Tout à fait comme le travail de ma mémoire.

Aussi ne regrette-t-il pas les grands rôles classiques dont force critiques ont la nostalgie pour lui.

— Ils sont trop chargés de souvenirs. Ils ont trop existé. Ils sont passés par trop de corps. Ça ne m'amuse pas de chercher une interprétation d'Alceste, d'Hamlet, de Don Juan. A leur vérité d'origine, dans la société pour laquelle ils étaient faits, s'est substituée une apparence.

Je combats cette opinion, à la fois trop désabusée et trop modeste. Je porte aux nues, une fois de plus, sa distinction de gentilhomme français qui ferait merveille dans le répertoire.

— Gentilhomme français! — Il pouffe, il éclate de rire. — Regardez mes pattes!

Il me montre ses mains minuscules, carrées, charcutières, gonflées de boules au bout des doigts.

— J'adore le gruyère et le vin rouge. Je suis mal embouché. Yvonne Printemps vous le dira. Cette réputation d'élégance vient du film *la Grande Illusion*, en 1937. On a mélangé le capitaine de Boïeldieu, en gants blancs, et le capitaine Laudenbach.

« La véritable aristocratie sort du peuple, lui dis-je. Elle change de titres, mais non de vigueur, suivant les régimes. » Je ne le persuade pas. Nous nous exaltons dans les mêmes appétits plébéiens et, comme nous en

sommes maintenant au déjeuner, au restaurant du studio, nous nous gorgeons ensemble de gruyère à trous, que nous saluons de rasades monumentales.

***

A Neuilly, dans une rue proche du bois. Une maison neuve, coiffée d'un toit roux, qui lui descend jusqu'aux yeux, comme dans la vieille Ile-de-France.

— Ce fut la plus grande manifestation de notre chance avec Yvonne Printemps. En 37. Nous avons acheté le terrain.

Avec tendresse, émotion, il me raconte cette histoire de propriétaire et le bonheur de sa compagne.

— La porte est étroite. Yvonne Printemps a dit : « Elle n'est pas pour recevoir les gens, mais pour les trier. » Cette maison n'a de sens qu'avec le soleil. Les voisins tournent leurs façades vers la rue. Yvonne Printemps a préféré tourner la nôtre vers la lumière.

Des dalles plates cueillent la clarté sur la terrasse et la font ruisseler à l'intérieur. Elles se poursuivent, dans la maison, par des dalles noires et blanches qui mènent jusqu'à un feu de bois près duquel un chien blanc sommeille. De grandes glaces, un piano et, sur les fauteuils Louis XV, des scènes exotiques : des dames promenant, sous les parasols, d'autres petits chiens, pareils à celui qui dort.

Yvonne Printemps pousse la porte de sa chambre, entre, et, avec elle, la musique. Je ne l'avais vue qu'à la scène. Je redoutais la majesté des impératrices des planches et les ultimatums du succès. Elle est toute grâce, simplicité, vigueur de pleine terre. Malgré les différences d'accent, sa conversation me rappelle celle de Colette.

— Bonjour, mademoiselle Wigniolles, lui a dit Fresnay, citant son véritable nom.

Elle a ri, de ce rire célèbre qui n'est que l'éclaboussement dans le triomphe de son rire à usage interne, jailli d'un monceau de perles et de l'air robuste du Nord. Ses parents venaient de Valenciennes.

— Mon père, une espèce de fou. Ma mère, adorable. Jeune fille, elle s'était mise à la fenêtre et elle avait regardé ce jeune homme. Quelque temps après, elle déclare : « Je suis enceinte ». On les marie. Neuf mois plus tard, rien ne vient. « Et pourtant, j'ai eu un regard », dit-elle.

Yvonne Printemps secoue son catogan, fronce le nez et fait pleuvoir sur moi des rayons bleus. Elle penche un peu la tête, regarde, remue sa frange qui mousse sur ses yeux et elle rit encore à travers des distances de tendresse et des ébrouements de grande vivante. Une conversation passionnée, savoureuse, chargée de cette verve des filles du peuple qu'avait aussi Sophie Arnould.

— J'ai des dents et un menton d'Espagnole. Et le côté mystique de l'Espagne. Ils ont occupé le Nord longtemps. L'atavisme à ce point là, dites donc, depuis des siècles!...

Elle me montre ses dents, vierges de tout dentiste. Un admirable collier de grains ovales et longs, qui permettent à la chanteuse d'ouvrir la bouche avec gloire et d'ajouter l'éblouissement de ce double éclair blanc à celui de la voix qui jaillit.

— Quand je chante, je deviens un peu folle.

Elle a commencé à douze ans et demi à chanter *le Petit Chaperon Rouge*. Elle préparait alors l'Opéra-Comique « *très sérieusement* ». Elle se jetait déjà dans la musique avec la frénésie de passion qu'elle met dans son métier. Son vieux professeur de chant, madame Paravicini, lui recommandait : « Ma petite Yvonne, respirez là. — Pourquoi ? — On respire là depuis cinquante ans. — Et si moi je ne veux pas respirer... »

C'est qu'elle est rossignol de naissance, affûtée en fine carène de sons, bruissante de murmures.

— Pour cela je n'ai pas d'ennui. Je monte, je descends, je vais où je veux. Je suis un instrument. Il n'y a qu'en musique que j'ai les moyens de me contenter relativement.

— La première fois que je l'ai entendue chanter près de moi, dit Fresnay, j'ai été stupéfait de sentir les vibrations de l'air. J'ai compris l'effort physique de la chanteuse, cet appareil de soufflage.

— Et le soufflage c'est du muscle.

Elle prétend qu'elle n'a jamais eu de rôles. Elle rêve de personnages extraordinaires, à apparences multiples, changeant d'aspect, de robes, de passions. Des femmes-fleurs et oiseaux qui laissent tomber les paillettes et les fourrures, comme des plumes au moment de la mue, et qui émergent des roulades. Des rôles casse-cou pour *monstres sacrés*, avec des vertiges devant des salles palpitantes et des précipices sans parapets.

Étoile du vrai théâtre pour les foules. Écuyère de la sciure, chanteuse, ballerine, dompteuse, trapéziste. Sauteuse à travers un cerceau de papier et funambule de cirque. Jongleuse de boules de feu et *diva* des bosquets enchantés pour la Scala de Milan de Stendhal.

— J'ai une voûte palatale énorme.

Ouvrant la bouche comme l'oiseau qui gobe un ver, elle me montre, par jeu, la chambre rose de son palais, cathédrale ogivale en miniature, tendue de velours, haute, immense.

— Dans les pièces, dit Pierre Fresnay, quand elle ne chante pas, on lui reproche de ne pas chanter. Quand elle chante une chanson, on trouve qu'il n'y en a pas assez.

Elle traîne derrière elle une comète de rôles. A dix-neuf ans, elle épousa Sacha Guitry qui la rompit aux assouplissements des *enfants de la balle*.

Au temps de *Jean de La Fontaine*, elle n'avait encore jamais parlé en scène.

« Vous traverserez la scène », me dit Sacha Guitry. « — Non, je ne traverserai pas. Une dame qui dit des choses intéressantes ne traverse pas : elle s'arrête. »

Elle a joué à vingt ans *avec les cheveux mis comme ça* et des robes faites

pour la vieillir. Elle a joué des femmes de chambre, des grand-mères, dans *Mariette*, une centenaire gâteuse. Dans *l'Illusionniste*, une danseuse. Dans *Un soir quand on est seul*, un clown acrobate. Elle se mettait les pieds derrière la tête. Dans *Deburau*, la *Dame aux Camélias*, avec de folles robes noires et blanches. Sacha Guitry ne voulait pas de maquillage, mais les cheveux tirés, la pâleur, un chignon. « Si vous voulez que je n'aie pas le trac, dit-elle, collez-moi une perruque et des tartines de fard. Sinon je ne peux pas me cacher. »

Dans le pot pourri d'*Alain Gerbault*, affublée d'un vieux pantalon de loup de mer, elle a chanté pendant onze minutes, les bras en croix, fendant sur un bateau postiche un Atlantique de carton, et maintenue dans les cordages par les doigts de pieds.

— Je ne peux pas supporter d'attendre. Je fonce. J'avais supprimé les rentrées d'orchestre qui permettent aux chanteurs d'avaler leur salive.

Dans *Mon père avait raison*, elle a fait une petite ouvrière très pure, et dans *Nono* une grue.

— Je devais dire : « Je m'em... » Avec mes vrais cheveux, je n'osais pas. On m'a mis une perruque blonde à bouclettes. Je l'ai dit comme si je n'avais fait que ça toute ma vie. Mais dans une loge, un grand cri. C'était ma mère qui m'entendait prononcer ce mot pour la première fois.

Comment Pierre Fresnay et elle se sont-ils rencontrés ?

— Il est tout organisation et je suis toute désordre. Il est tout réflexion et je suis toute instinct. Il est tout calme et je suis un paquet de nerfs.

Ils sont venus à la rencontre l'un de l'autre, le rossignol et le comédien, le premier se mettant à jouer, le second presque à chanter ; elle, venant du Boulevard et de ses diamants jetés aux lustres ; lui, sortant de ses héros classiques et de leur élocution de marbre. Ils se sont rejoints sur la scène, à la Michodière.

— J'ai joué la comédie avec elle et elle a joué l'opérette avec moi. J'ai fait les premiers pas. Je suis allé à Londres l'aider à créer une comédie musicale de Noël Coward : *Conversation Piece*. Elle m'a rendu ma politesse en venant jouer *Margot*, de Bourdet, à Marigny. Décors et costumes de Bérard. A chaque entrée de robe, les gens discutaient pendant cinq minutes. Puis les héroïnes ne lui ont pas fait peur : *La Dame aux Camélias*, *Adrienne Lecouvreur*. Et je lui ai rendu sa visite avec *les Trois Valses*, où j'ai dit cinq cents fois aux Bouffes et à la Michodière :

*C'est toujours un doux péril*
*Qu'une valse au mois d'avril.*

Mais Yvonne Printemps contre-attaque avec furia.

— Moi, chanteuse ? J'ai joué quarante pièces et je n'en ai chanté que quatre : *l'Amour masqué*, *Mozart*, *Mariette*, *les Trois Valses*.

Ils se lardent de taquineries, tendrement.

— Moi, j'ai débuté à douze ans et demi, pendant que monsieur se fourbissait dans les collèges.

— Dans la nuit, après la représentation, je déblaie les questions pour qu'Yvonne Printemps les résolve. Pendant ce temps, elle reçoit dans sa loge des amis qui empêchent l'habilleuse de soixante-quinze ans d'aller se coucher.

— Avez-vous vu, à la maison d'en face, chez Anouilh, ces rideaux en faux macramé? Il a gardé ceux des prédécesseurs. Ça m'agace!

— Laissez donc les rideaux d'Anouilh tranquilles.

— Pendant la guerre, Pierre Fresnay avait fait cinquante kilos de pommes de terre dans le jardin, derrière la haie.

— Si j'avais fait plus de pommes de terre et moins de films, soupire Fresnay en suçant sa pipe, j'aurais la vésicule biliaire plus saine.

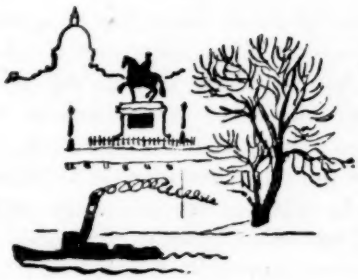
Après s'être couché à trois heures, il s'est levé ce matin à sept, pour tourner au studio à neuf. Yvonne Printemps et lui m'accompagnent dans le jardin. Il me montre *la petite vapeur verte*, annonciatrice des bourgeons autour des arbres, et se rappelle, en rejetant son chapeau en auréole et se grattant le front, qu'il aurait dû les élaguer. Le printemps commence à luire. Ils ont déjeuné dehors tout à l'heure.

— Le 15 juillet dernier, je lui ai dit : « Voilà dix-sept ans que nous vivons ensemble. » Il m'a répondu : « Le temps ne dure pas avec toi. »

En caressant au passage l'azalée de Marcel Achard, du temps d'*Auprès de ma Blonde*, ils me conduisent jusqu'à la porte étroite, celle des amis. Ils se tiennent tout près l'un de l'autre, comme des amoureux. Elle pointe l'index vers les arbres.

— Les oiseaux chantent comme dans les films, sans aucune raison, dit-elle.

PAUL GUTH



## MARIVAUX, MOLIÈRE et quelques autres

On aime le théâtre en France ou, pour mieux dire, on aime le théâtre à Paris. L'éclat du cinéma, sa légende, renouvelée chaque semaine, le prestige dont jouissent ceux qui l'animent ne parviennent pas à obscurcir la Scène ni à ralentir l'intérêt passionné avec lequel on observe et l'on juge ce qui s'y produit. Le nouveau spectacle monté par la compagnie de mademoiselle Madeleine Renaud et Jean-Louis Barrault à Marigny, *le Pain Dur*, de Paul Claudel, au théâtre de l'Atelier, une nouvelle pièce de M. Jean Genet, aux Mathurins, des reprises comme *Une Femme libre* au théâtre Saint-Georges, les débuts de M. Henri Troyat dans la comédie, la rentrée de mademoiselle Marie Bell au Français, autant d'événements de la vie dramatique durant ces dernières semaines et dont quelques-uns ont suscité d'ardents commentaires, voire des polémiques.

Il y a, dans ces nouveautés, une réussite parfaite : la présentation de la *Seconde Surprise de l'Amour*, de Marivaux, à Marigny. On sait pourtant que ce plateau et cette salle se prêtent mal à un texte susceptible d'une intimité et d'une grâce qui peuvent se contracter au moindre bruit ou se perdre si elles ne sont pas entourées et soutenues. Le théâtre Marigny est grand, son rideau de scène peu plaisant avec ses perroquets brodés et ses passementeries d'un autre âge. Ses loges sont mal closes et par son vaste couloir circulaire le vent du carrefour, le bavardage des ouvreuses, le brouhaha des retardataires, se coulent dans la salle et nuisent gravement au spectacle. Le silence, la claustration sont des conditions essentielles pour la naissance de l'illusion dramatique, pour que s'établisse entre la scène et la salle cette unité d'attention et de croyance qui forme l'âme d'un spectacle. Le soir de la générale de la *Seconde Surprise*, devant une salle cependant attentive et brillante, Marivaux a eu d'abord quelque peine à faire entendre sa voix. Il cherchait son point d'appui dans le décor gris, rose et bleu de Brianchon et s'envolait dans tous les coins, comme un phalène... Mais Madeleine Renaud était là (le cœur battant, nous en sommes sûr) et si parfaite-

ment l'héroïne de Marivaux, si exactement ce personnage de coquetterie et de tendresse spirituelles, si naturelle, que la comédie a été fixée, notre attention avec elle, et que nous nous sommes sentis en tiers dans l'aventure, témoins et complices de ce romanesque éblouissant. Ce ravissement n'a fait que croître tout le long du spectacle et jusqu'au dénouement. Nous ne pensons pas qu'on puisse mieux interpréter un personnage que ne le fait Madeleine Renaud dans le rôle de la marquise ; qu'on puisse être mieux cette marquise parisienne, inconsolable sans trop y croire d'avoir perdu un époux aimé, incapable d'oublier qu'il est agréable d'être admirée, jouant à merveille le jeu de l'indifférence jusqu'au moment où la blessure lui pince le cœur, où la déception fouette son orgueil... Ces va-et-vient du sentiment, ces espérances, ces demi-confusions, traversés de petites ruses et d'accès de fierté, comme Madeleine Renaud s'y est trouvée à l'aise, comme l'expression lui en a été naturelle! C'est bien quelque chose d'être une Parisienne et d'avoir sur les joues cette rosée et ce parfum d'Ile-de-France! On est à ravir une marquise de Marivaux quand Marivaux vous le demande.

Une Parisienne... Dans la *Première Surprise de l'Amour*, la pièce, composée pour les Italiens, se déroulait à la campagne et conservait le ton de la comédie italienne. Les contemporains lui firent un succès, grâce à l'interprétation de mademoiselle Sylvia, qui avait une grande habitude de ces comédies où la bouffonnerie italienne se mêlait aux grâces du dialogue. La *Seconde Surprise*, jouée cinq ans plus tard, en 1727, à la Comédie-Française, n'avait plus rien d'italien. Elle se déroulait à Paris, ne visait pas comme la première à la gaieté, mais recherchait les chemins du cœur. Marivaux les prenait en connaisseur, s'attendant à ces feintes qu'il sut porter parfois jusqu'à la cruauté. Cette cruauté n'est pas constante ; elle n'est pas toujours perceptible ; elle s'exerce parfois contre la simplicité, celle des valets et des servantes pris en innocents aux pièges de leurs maîtres. Elle n'en est alors que plus cruelle. Un critique d'aujourd'hui[1] a dénié cette cruauté à Marivaux. Il est vrai que, le lendemain, il est revenu sur son affirmation, en prétendant qu'un critique avait le droit d'exercer des jugements d'humeur et que son humeur d'un soir pouvait ne pas être celle du matin. Mais ce sont précisément ces humeurs-là qui font la cruauté des cœurs ; et quand ce n'est pas trahison elles s'appellent légèreté.

La *Seconde Surprise* est bien jouée à Marigny de bout en bout, en chacun de ses rôles. M. Jean Dessailly est un chevalier de fort bonne mine et qui ne demande, dans sa réserve, qu'à se laisser séduire ; M. Jean-Pierre Granval fait un valet dans la meilleure tradition classique — tradition que M. André Brunot maintient avec une clarté infaillible. Cette tradition-là mademoiselle Simone Valère ne l'a pas recueillie, mais elle la possède presque d'instinct. Et puis, elle a bien d'autres

1. M. Lemarchand, dans le journal *Combat*.

choses, la vivacité physique, un charmant visage de soubrette, l'illumination de la jeunesse. A la création, ce rôle de Lisette fut tenu par mademoiselle Quinault-Dufresne, qui y rencontra un succès considérable et s'y fit beaucoup d'admirateurs, dont Marivaux lui-même, Destouches, le marquis d'Argenson et Voltaire qui devinrent ses familiers et pendant longtemps ses fidèles. Nous pensons que Voltaire se plairait de la même manière auprès de mademoiselle Simone Valère et que Marivaux lui sourirait de ce regard brun et rêveur qu'on lui voit dans ce portrait de Van Loo.

***

Une discussion courtoise s'est engagée autour de la mise en scène et de l'interprétation des *Fourberies de Scapin*, telles qu'elles sont représentées à Marigny. On sait que M. Louis Jouvet leur a donné ses soins et que M. Jean-Louis Barrault a interprété le rôle de Scapin. M. Pierre Brisson en un article remarqué, a contesté cette mise en scène, le décor où elle se déroule, le jeu de M. Barrault. Il a reproché à l'interprète de tirer la pièce vers la comédie italienne, et de ne pas prêter à son personnage ce caractère de franche hâblerie où l'on pressent déjà Figaro. On peut, en effet, concevoir un Scapin effronté, sûr de soi dans ses ruses et plus près du réalisme que de la Commedia dell' arte. Mais Molière ne l'a pas expressément indiqué. Les *Fourberies* sont une farce bâclée pour la province, où Molière (comme Voltaire n'a pas manqué de le remarquer avant Rostand) ne s'est pas fait scrupule d'insérer deux scènes entières du *Pédant joué*, « mauvaise pièce de Cyrano de Bergerac ». Cet impromptu guignolesque, cette suite de « sketches » cousus dans « le sac ridicule » de Scapin ne forment pas une comédie, ni même une farce très drôle. Et Boileau, une fois de plus, avait raison...

La pièce est lourde, la farce a du plomb dans ses chausses et Jouvet l'a si bien senti qu'il a tenté de lui donner de la légèreté, par beaucoup de mouvement, des entrées burlesques, et des divertissements, en se servant du décor étagé de Christian Bérard. Ce fut là la collaboration suprême de cet artiste avec le théâtre qu'il a tant aimé et bien servi. Bérard avait compris que cette farce des *Fourberies* colle souvent au sol et qu'il fallait l'en arracher ; et il a imaginé ces deux escaliers parallèles qui rappellent les ports méditerranéens à flancs de coteaux, comme sont Marseille, Gênes et Naples, avec leurs rampes lisses, leur terrasse arquée (telle qu'il en est une à Nice, séparant le quai des États-Unis et le marché aux fleurs). Bérard avait baigné l'ensemble dans une nuance grise, et sous quelques touches roses, se privant du bleu éclatant du ciel, peut-être parce qu'il n'apercevait d'autre infini dans l'avenir que cette grisaille devant laquelle il allait expirer un soir. Bref, le décor, tel qu'il est, ne nous gêne aucunement, ni même les glissades, les sauts, les descentes en échelle et les gambades que Louis Jouvet et Jean-

Louis Barrault y ont organisés. Répétons-le, ce n'est qu'une farce, une suite de farces dont l'interprétation ne s'inscrit pas dans une tradition rigoureuse. Il fallait l'animer à tout prix dans ce vaste cadre de Marigny : le mouvement général, un peu distendu, le soir de la première, s'est resserré et la pièce donne un vif plaisir au public, chaque soir où on la joue...

M. Pierre Bertin y a recueilli un grand succès dans la scène fameuse du « Que diable allait-il faire dans cette galère ». Il est apparu une ombrelle à la main, le dos rond, le ventre bas, les jambes en parenthèses, la tête immobile sur des épaules impitoyables. Jamais on n'a donné à une créature humaine tant de frigidité animale, tant d'égoïsme glacé... Cette réussite, M. Pierre Bertin l'a puisée dans son passé, dans la leçon même de la Comédie-Française à laquelle il a si longtemps appartenu. Le rôle s'y joue dans cette immobilité avare ; mais jamais on ne l'avait porté à ce point de caricature — ce point où la caricature, précisément, rejoint la vie au-delà même de la moquerie de la vie. On doit louer M. Charles Mathieu, Argante de bonne composition.

***

L'actualité théâtrale nous a mené au théâtre des Bouffes-Parisiens, où M. Henri Troyat — en qui le romantisme avait trouvé un fidèle attardé, lors de ses débuts au théâtre — s'est mué, pour ses seconds débuts, en auteur gai. Sa comédie, *Sébastien*, débute en comédie de caractère et s'achève presque en vaudeville après un second acte nuancé et où l'on assiste à une assez jolie scène d'amour. Est-ce parce qu'il est Russe d'origine, mais M. Henri Troyat a basé la gaîté de sa comédie sur une imposture comme dans le *Revizor*, de Gogol. Sébastien, qui pose les saints chez un peintre voué aux fresques pieuses, est tout le contraire d'un saint : un familier du fric-frac... Pris à son jeu, il oublie ce qu'il est et deviendrait sérieusement un personnage édifiant si le naturel ne lui revenait au troisième acte de la comédie. Il faut beaucoup de talent pour donner quelque vraisemblance à ces variations. M. Henri Troyat n'en a pas manqué ni son principal interprète, M. Alfred Adam, qui nuance son rôle avec beaucoup de tact et d'intelligence. C'est un savoureux comédien.

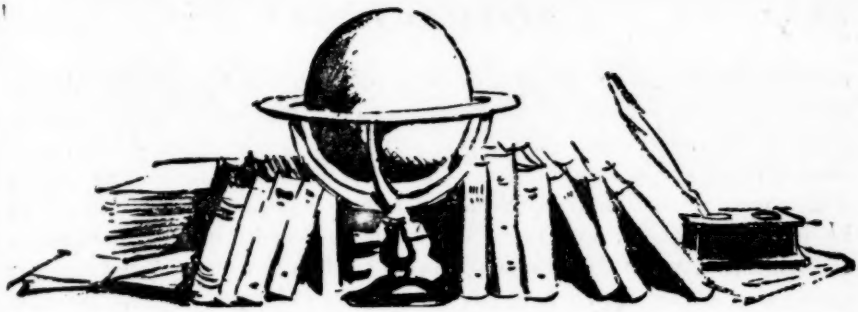
Après les Bouffes-Parisiens, les Mathurins ont renouvelé leur affiche, en y inscrivant un acte de Feydeau, *le Mal Joli* et un acte de M. Jean Genet : *Haute Surveillance*. Il n'est pas douteux que M. Jean Genet n'ait un accent de théâtre, qu'il se fasse entendre et que dans l'excès même de ses insistances et de ses redites il n'y ait une sourde et prenante éloquence. Mais il ne fait pas de doute non plus que le sujet de *Haute Surveillance* ne soit déplaisant et que l'aventure qui anime ne nous touche guère. Ces trois coquins qui tournent dans leur basse-fosse

comme des derviches, ces trois condamnés de droit commun qui s'exaltent, se jalousent, s'injurient en d'ignobles ardeurs, nous ne parvenons pas à leur trouver le moindre intérêt. Ah! nous sommes loin de la ballade de Wilde, quoique puisse penser M. Jean Genet de son sujet! Pour ce qui est de M. Jean Marchat, qui a monté la pièce avec un soin et un art dont il faut le louer, nous savons ce qu'il en pense : il l'admire au point d'engager une polémique avec un critique — M. Jean-Jacques Gautier — qui s'était montré hostile à cet ouvrage. Et il rappelle l'hostilité de certains critiques envers des pièces dont la valeur et l'originalité n'étaient pas contestables. Il cite M. André Gide qui a eu, dit-il, la « charmante cruauté », lorsqu'il a réédité *le Roi Candaule*, de publier, après sa préface, quelques extraits des critiques parues lors de la création de la pièce... vieille astuce! — et qui ne prouve pas que *le Roi Candaule* ait été une bonne pièce ni même que M. Jean Marchat puisse avoir le désir de la remonter demain aux Mathurins. Nous ne le lui conseillons pas... Précisons que M. Tony Taffin a joué remarquablement l'acte de M. Jean Geneit et que M. André Beaurepaire l'a situé dans un décor d'une austère et sombre beauté.

***

Il faudrait nous arrêter sur la charmante place Dancourt où M. André Barsacq vient de donner *le Pain Dur*, de Paul Claudel; mais cela vaut un arrêt plus attentif et surtout plus long que celui que nous pourrions lui accorder à l'extrémité de cette chronique. De même, nous souhaiterions saluer le retour de mademoiselle Marie Bell sur la scène qu'elle n'eût dû jamais quitter et où elle remporte dans *Phèdre* un succès qui doit lui rendre ce retour bien agréable. Enfin, notre frivolité et le goût des souvenirs impressionnistes nous eussent inspiré volontiers une chronique entière sur la nouvelle revue des Folies-Bergère. Quelle somptuosité! Il est toujours dangereux de dépenser soixante-dix millions pour parer et habiller une revue. On risque d'y commettre quelques fautes de goût. Il n'y en a pas dans *Féeries et Folies*. C'est-à-dire qu'il n'y en a presque pas, ce qui est miraculeux. Et mademoiselle Joséphine Baker y montre un entrain, une gentillesse, une suavité vocale, un galbe qui sont sans égal en ce moment à Paris. Nous nous rappelons son arrivée en 1925, petite Ourika ceinturée de bananes, les cheveux glycérinés, le corps d'ébène... mademoiselle Joséphine Baker porte maintenant des robes de cinq mètres de traîne. Et ce corps n'est plus sombre : Ourika a blanchi. Nous aussi d'ailleurs. Le temps passe...

GÉRARD BAUER,
*de l'Académie Goncourt.*



# PARMI LES LIVRES

## (ESSAIS ET JOURNAUX INTIMES)

### *QU'EST-CE QUE LA LITTÉRATURE ?*

Un des mots que Sartre a lancés (ou relancés) avec le plus de succès est certainement le mot *engagement*. Il a connu la même fortune que *climat* au lendemain de la publication du roman de Maurois. Mais Maurois n'invitait qu'à de fines pesées psychologiques, des pesées d'atmosphères. Sartre entend jeter le monde littéraire dans une action plus rude. Et pour commencer, il veut arracher les écrivains à leur citadelle, à leur jardin secret pour les préparer à la bataille. Finis les rêves botticelliens et les autres. Dans *Qu'est-ce que la Littérature?* [1] il soutient que tous les prosateurs doivent s'engager « *au nom du choix même qu'ils ont fait d'écrire* ».

La question intéresse tout le monde, car si la sirène philosophique de Sartre faisait bien son métier, dès lors que les auteurs, convaincus par ses chants, s'engageraient à s'engager, les lecteurs, eux, en subiraient les conséquences — dans la mesure tout au moins où ils continueraient d'acheter des livres.

A une autre époque, un écrivain qui aurait entendu démontrer une pareille thèse, aurait fait appel à l'expérience et au bon sens de ses lecteurs. Il aurait tenté d'arracher doucement leur consentement. Sartre, philosophe, traite son public avec moins de précaution. Philosophe de nuance prophétique, il évolue dans un monde de signes et use d'un vocabulaire très personnel dont la clé ne se trouve pas sans effort. En toutes matières, ses principes et définitions préexistent à la leçon qu'il offre. Les lois dont il déploie le commentaire ont été fixées dans la

1. *Situations-II* (Gallimard).

coulisse. On n'a pris le temps ni de les expliquer ni de les justifier. Déja le développement se poursuit tambour battant. Impossible de faire remarquer au démonstrateur qu'il a pris souvent la partie pour le tout, qu'il s'est appuyé sur des hypothèses comme sur des vérités établies et que ses déductions ressortissent quelquefois à une logique acrobatique. Déjà les jeux sont joués : on a lancé vingt fois en l'air les mots *essentialité* et *inessentialité ;* vingt fois d'éblouissants gobelets ont changé de manche ; on n'est d'accord à peu près sur rien ; on trouve que la place de Dieu (qui a été préalablement expulsé) est tenue avec un peu trop d'autorité par l'auteur. On voudrait le lui dire. Trop tard : il se retourne vers nous, et de ses lèvres le verdict est déjà tombé : « Voilà pourquoi la littérature doit être engagée. »

Et pourquoi doit-elle l'être ? Avant toutes choses, « *parce qu'un des principaux motifs de la création artistique est le besoin de nous sentir essentiels par rapport au monde* ». Mais essentiel, si vous écrivez, vous ne le resterez pas longtemps. Cette précieuse qualité, Sartre vous avertit qu'elle fuit comme le vif argent. Essentiel par rapport à votre création, oui, avec un peu de chance vous pourrez l'être, mais déjà l'objet créé vous échappe et vous voilà redevenu à son égard inessentiel. C'est un état, paraît-il, insoutenable. Et aussitôt vous appelez, vous appelez, comme une amante abandonnée, le lecteur à travers la conscience duquel vous allez pouvoir vous sentir à nouveau (ô énorme soulagement !) essentiel à cette œuvre que vous aviez faite et qui, à peine venue au monde, se passait de vous.

Mirages dialectiques sartriens dont je n'offre ici qu'une image prosaïquement simplifiée. Ils enveloppent avec des jeux de lumière trompeurs des propositions toutes contestables. Et toutes « engagées », car il s'agit d'éviter, grâce à elles, que de dangereuses notions se répandent. Car, il serait dangereux de laisser croire qu'un homme a écrit pour lui-même, puis fait ouf, se sentant soulagé, puis, un désir second étant venu l'habiter, ait cherché ensuite un lecteur, des lecteurs, et refait ouf l'ayant trouvé, car dans cette hypothèse (qui pour mon compte est la bonne), l'écrivain aurait pu, à l'origine, se passer du lecteur. Et précisément, il est nécessaire que l'auteur reste en haleine et suant d'angoisse tant qu'il ne l'aura pas trouvé, son cher désiré lecteur, car ainsi il apparaîtra qu'il n'a écrit que pour lui, qu'il l'a appelé, qu'il a besoin de lui et que rien ne s'est passé dans le domaine de l'art tant que lecteur et auteur ne se sont pas rencontrés.

Enfin, elle a lieu cette rencontre, mais ce qui va se passer maintenant n'est pas tout à fait ce qu'on a cru jusqu'à ce jour : à savoir la transmission d'une émotion. Ou plutôt, si ce l'est, c'est accident second, car déjà, avec sa terrible autorité, Sartre est là pour vous dire qu'il se passe un phénomène autrement grave, à savoir l'échange de deux libertés. Oui, au-dessus de cet homme penché sur son livre, deux grandes figures allégoriques sont dressées, qui se serrent la main avec cette dignité

tranquille qui implique la conscience de l'égalité. Et ces deux très grandes personnes sont la Liberté de l'auteur et la Liberté du lecteur. Et derrière elles, plus loin encore dans le ciel des conclusions, se profile cet avertissement : « *Écrire est une certaine façon de vouloir la liberté ; si vous avez commencé, de gré ou de force, vous êtes déjà engagé* ».

Est-il possible, et l'affaire est-elle déjà si avancée ? Mais oui. Et avec un peu d'attention, vous devez, paraît-il, reconnaître que c'est simple. Cette « liberté de l'auteur », cependant, vous vous demandez d'où elle sort. Je vais vous le dire. Non pas du moment où l'homme a éprouvé la sensation qui a déclenché son besoin d'écrire [1], car il n'était pas libre de l'éprouver ou de ne l'éprouver point. En cet instant, il était pris dans l'engrenage. Mais la liberté lui est revenue quand il a *transformé ses émotions en émotions libres*, c'est-à-dire quand il a couché sur papier l'aspect inédit du monde qu'il croyait avoir « dévoilé ». A ce moment-là, il a pris du recul par rapport à son émotion, il a reconquis sa liberté, et c'est cette liberté-là, qu'il peut aller offrir au lecteur.

Oui, c'est possible. On voit des cas où... mon Dieu, oui... Et pourtant, on songe à des créateurs qui n'ont pas du tout fait de liberté avec leurs émotions transcrites, qui ont même été liés fiévreusement à elles, à d'autres qui ont mué le fugitif en l'hallucinant, et à bien d'autres encore dont l'œuvre n'autorise pas du tout à penser que l'écrivain soit devenu libre en prenant la plume, que ce soit là vraiment la conséquence première de son acte, tellement première qu'on puisse dire que ce qu'il porte au lecteur, c'est moins son manuscrit que sa liberté.

Et de la liberté du lecteur, si nous en parlions. Elle est si grande, aux yeux de Sartre, que les sentiments d'un homme qui lit *sont les modulations particulières de sa liberté*. Et pourquoi donc ? Parce que, à chaque instant, ce lecteur peut s'éveiller de cette sorte de rêve et se retirer. Et *c'est pourquoi*, ajoute-t-il, *on voit des gens réputés pour leur dureté verser des larmes au récit d'infortunes imaginaires ; ils étaient devenus pour un moment ce qu'ils auraient été s'ils n'avaient pas passé leur vie à se masquer leur liberté.*

Ainsi donc, si la Françoise de Proust peut demeurer insensible au spectacle d'un accouchement effroyablement douloureux et fondre en larmes lorsqu'elle lit la description d'un accouchement, c'est parce qu'elle a « passé sa vie à se masquer sa liberté » !

C'est étrange. J'aurais plutôt pensé que cette Françoise était une vieille dure à cuire, difficile à émouvoir, et que si elle avait pleuré en lisant, c'est que la sensibilité de l'auteur s'était substituée à la sienne et que, voyant soudain les choses comme les voyait l'écrivain, elle avait enfin commencé de pleurer. Ainsi la lecture ne m'apparaissait pas du tout dans son cas comme un échange de libertés (ou de généro-

1. Qui le rendait « essentiel par rapport au monde ».

sités, ainsi que le dit Sartre), mais comme une possession. Je croyais donc — et je crois toujours — que Françoise, bien loin, en ouvrant son livre, de fêter un 14 juillet intérieur et intellectuel, était entrée dans une ère de dépendance provisoire, car tout le temps de sa lecture, elle devait être, non plus elle-même, Françoise, mais le romancier.

Échapper à soi-même, même si c'est pour s'installer en autrui, c'est la suprême évasion, et quoique Sartre parle de cet exercice avec un écrasant mépris, je crois que pour d'innombrables personnes, comme pour Françoise, la lecture est un plaisir d'évasion. Et je ne pense pas qu'il soit juste de mettre d'abord en avant, comme le fait Sartre quand il pense aux sensations du lecteur, le travail de recréation personnelle auquel celui-ci se livre. J'entends bien que Sartre a besoin de ce thème, car il lui permet de porter sur le devant de la scène la liberté du lecteur. Mais n'ayant rien à prouver, je suis bien plus frappé par une autre constatation : à savoir que toutes les indications incluses dans un roman valable tendent à placer le lecteur au centre de l'œuvre, à cet endroit exact qu'occupait l'auteur. Il ne s'agit pas ici de lieu spatial, mais de situation sensible ou psychologique. (On pourrait pourtant appeler à l'aide la comparaison de l'amateur de tableaux qui, par toutes les notations perspectives de l'œuvre qu'il observe, est invité à s'imaginer en cette place exacte qu'avait occupée en peignant l'artiste.) Ainsi, par la lecture, nous voyons et éprouvons comme un autre qui est l'auteur. L'univers de cet étranger devient le nôtre — ce qui est, certes, le plus beau, le plus parfait des voyages qu'on puisse rêver, puisque non seulement un léger glissement de quelques feuilles de papier a changé autour de nous les décors, mais que pour commencer, on a changé afin de nous permettre une fête nouvelle, notre œil, notre oreille et jusqu'à notre cœur. Quand on lit *La Guerre et la Paix*, on est Tolstoï, et quand on referme le livre, on regarde un instant encore le monde comme il l'aurait fait. Oui, pendant quelques minutes ou quelques secondes, une frange bénie cerne et déborde le monde de la lecture et nous permet de profiter encore du voyage alors qu'il est déjà fini. Il en est ainsi, du reste, pour la peinture, tous les arts étant des jeux-éclairs de déplacement du moi, et, lorsque nous avons regardé une toile de Vuillard, si nous détournons d'elle notre regard, nous constatons avec stupeur que nous détachons du corps de la dame assise auprès de nous, ou des fleurs ou de la tenture, des valeurs Vuillard — car l'étincelle de rupture ne nous a pas encore séparés du monde magique de l'artiste.

Par quelle subtilité réintroduirions nous là-dedans la liberté du lecteur ? Elle y est un petit peu, bien sûr. Mais qu'est cette liberté dormante par rapport à cette prise de possession ? Et pourquoi construire sur le moins quand le plus est là qui s'impose : à savoir que la lecture est d'auteur à lecteur prise de possession ; de lecteur à auteur abandon et évasion.

Ce plaisir de l'évasion, je ne lui vois rien de méprisable. Il ne me paraît

pas du tout un onanisme, comme l'écrira plus loin Sartre. Je crois, au contraire, que c'est un plaisir noble, car il correspond au souhait d'entrer tour à tour dans les branches diverses de la collectivité humaine à laquelle nous appartenons. Peut-être est-ce un moyen de se compléter. C'est, en tout cas, un luxe dont le plus pauvre a besoin ; car notre plus cher souhait à tous n'est pas d'entrer plus avant dans notre condition quelle qu'elle soit, mais d'en sortir. Et c'est même précisément pour cela qu'on a inventé la lecture, la musique, le voyage et l'amour.

De tels propos ne sauraient obtenir l'approbation de Sartre. Nous l'avons quitté au moment où son auteur et son lecteur se réunissaient pour échanger leurs libertés, et certes, il ne songeait pas à les orienter du côté des plaisirs de l'évasion. C'est qu'à ses yeux, il s'est passé en cet instant un phénomène grave : l'écrivain ayant inclus dans ce « dévoilement » de l'univers qui l'« essentialise » des injustices qu'il entend dépasser pour les abolir, les a affectées au lecteur qui, en les recréant, a également tendu ses forces vers leur abolition. Ainsi nos deux acolytes portent *la responsabilité de l'univers* et aspirent à une plus grande liberté, qu'ils sont prêts à assurer, fût-ce *manu militari*. Les voici donc tous deux *engagés*, comme Sartre d'ailleurs se fût fait fort de vous le prouver de cent trois autres manières, car « *de quelque façon que vous y soyez venu, la littérature vous jette dans la bataille* ».

On peut tout dire quand on s'est lancé dans le maniement de propositions qui ne coïncident pas avec toute la réalité qu'elles entendent symboliser. Comme nous n'avons pas admis l'échange de libertés, la conséquence pour nous ne suit pas — et, nous rejetant vers l'expérience, nous nous contenterons de constater que si certains ouvrages « engagent », en effet, lecteur et auteur, d'autres, bien plus nombreux encore, n'ont nullement ce caractère. Il en a toujours été ainsi, même au temps des guerres de religion, et nous souhaitons que cela ne change pas.

***

C'est de son refus d'accepter le plaisir évasionniste de la lecture — et au fond la valeur de l'art — que procède cette idée de Sartre que l'écrivain est un parasite. Comme on ne lui voit dire nulle part que les artistes plastiques doivent être engagés et qu'il les autorise à distraire tout simplement, il apparaît qu'il place l'écrivain dans une situation bien plus difficile que celle du plus rustique décorateur de poteries. J'ai fait l'autre guerre auprès d'un colonel qui était un héros, mais aimait à répéter qu'il préférait à Victor Hugo l'inventeur de la casserole émaillée. Ce n'est certes pas le point de vue de Sartre. Et pourtant, en refusant d'accorder à l'écrivain, comme à tout artiste, la situation de donneur de plaisir, il lui retire à peu près toute raison de subsister.

Il est vrai qu'il laisse à l'écrivain ce qu'il considère comme un superbe cadeau : la mission sociale. Sur l'auteur tendant un miroir à la société

et, par ce geste, la troublant et lui conférant une conscience malheureuse, sur l'écrivain réformateur en somme, il a écrit des pages remarquables. Mais sa sévérité à l'égard du XIXe siècle, qui, selon lui, a trahi la littérature, est bien excessive. Comme après avoir engagé l'écrivain, il lui a attribué une mission de révolutionnaire perpétuel, l'acceptation de l'état bourgeois par la plupart des auteurs de cette époque lui semble scandaleuse. Sur ce point, on ne peut lui donner entièrement tort. Il eût été glorieux pour la littérature de dénoncer avec acharnement aux bourgeois eux-mêmes, leurs lecteurs, certains excès du régime capitaliste. Mais cela dit, si elle n'eût fait que cela (elle l'a fait parfois), elle eût été bien ennuyeuse et se fût éloignée de son principal objet qui est tout différent.

L'injustice de Sartre à l'égard des écrivains du XIXe siècle et du début du XXe s'associe à une information hâtive. *La structure des nouvelles de Maupassant*, écrit-il, *est immuable : on nous y présente d'abord l'auditoire, en général société brillante et mondaine qui s'est réunie dans un salon à l'issue d'un dîner. C'est la nuit qui abolit tout, fatigue et passions. Les opprimés dorment ; les révoltés aussi. Le monde est enseveli, l'histoire reprend haleine. Il reste dans une bulle de lumière entourée de néant, cette élite qui veille, tout occupée de ses cérémonies.* Soit, mais prenons au hasard trois volumes de nouvelles de Maupassant : *les Contes du Jour et de la Nuit*, *la Maison Tellier* et *Mademoiselle Fifi*, et feuilletons-les. Sur quarante-sept récits qu'ils contiennent, deux seulement ont la *structure immuable* décrite par Sartre. Et lorsqu'il ajoute que dans les contes de Maupassant, *la nouvelle d'un brusque changement effraierait la société bourgeoise*, on croit rêver. *L'ordre triomphe*, continue-t-il encore, *l'ordre est partout*. Mais enfin que fait-il de ces terribles, violentes, sauvages nouvelles normandes et de tous récits de la guerre de 70 qui nous offrent une première et si vigoureuse image de la résistance française ?

Quant à *l'aimable laisser aller de la conversation mondaine* qui caractérise, aux yeux de Sartre, les livres de Daudet, c'est là une définition qui paraît mal convenir aux livres où l'ex-petit Chose a évoqué son enfance humiliée et désespérée. Un peu sommaire aussi, cette vue d'un Anatole France consumant toutes choses, y compris les cœurs, sur un bûcher de luxe, faisant meubler la villa Saïd par un Juif dont il se payait la tête (bizarre calomnie lancée par Maurice Sachs) et se plaçant au-dessus de toutes les responsabilités. (En fait, à partir de 1896, France *s'engagea* plus que Sartre peut-être ne réussira jamais à le faire et donna de la tête dans toutes les affaires Dreyfus [1]). Et si l'on peut écrire que « *l'art de Barrès fut une méditation de la mort* », il serait équitable d'ajouter « *d'où se dégage un prodigieux bouillonnement de vie* ».

1. On va publier prochainement un curieux recueil d'écrits de France : *Trente Ans de Vie sociale*.

Ces condamnations en série, ces fusillades littéraires nous conduisent, après quelques dernières rafales lancées dans la direction des surréalistes et plus largement de tous les écrivains de l'entre-deux guerres, à l'éclosion de la génération intellectuelle à laquelle Sartre lui-même appartient. Ah! du coup, l'atmosphère change, on peut le croire. Après les vices, la vertu ; après les mauvais génies de la boîte de Pandore, la divine Espérance. Ce fut le privilège de sa génération, explique Sartre, de comprendre la situation mondiale à partir de 1930 et de « *sentir l'historicité refluer sur elle* ». Ses aînés « *écrivaient pour des âmes vacantes* » (exemples : Barrès, Péguy!), mais elle devait s'adresser à un public *pour qui les vacances étaient finies* (mais auquel *la Nausée* allait apporter un solide réconfort). L'occupation lui découvrit le Mal, dont ses prédécesseurs avaient totalement oublié l'existence. L'homme allait-il sombrer? Non, pour Sartre, il fut sauvé par les résistants qui triomphèrent de la torture [1]. Années d'angoisse après lesquelles il n'apparaissait plus possible à Sartre que de faire « *une littérature des situations extrêmes* ».

Sur ce que doit être cette littérature nouvelle, il s'étend assez longuement : le problème est de créer une littérature qui rejoigne et *réconcilie l'absolu métaphysique et la relativité du fait historique*, qui *fasse passer la technique romanesque de la mécanique newtonienne à la relativité généralisée*, substitue à la littérature de l'existence celle de la *praxis*, qui *chasse la Providence* des lettres, qui *démystifie* le public (en l'éloignant de ces miroirs à alouettes que sont « *le catholicisme, le nazisme, le communisme et le gaullisme* »). Ce n'est rien encore : une telle littérature sera du présent (Sartre tient beaucoup à montrer qu'avant James Joyce et lui-même, la littérature était du passé), elle dénoncera l'*oppression capitaliste* et *contestera l'aliénation du travail ; fruit de tourments et de questions*, elle sera *pour le lecteur questions et tourments*, elle *enterrera la bourgeoisie*... et *fera l'histoire*.

Aussi bizarres que puissent paraître certains articles de ce décalogue on conçoit fort bien que Sartre se fixe un programme de ce genre. Mais ce qui paraît déraisonnable, c'est cette affirmation par lui constamment sous-entendue qu'on ne peut faire aujourd'hui d'autre littérature valable que celle-là.

Et pourquoi donc? Les problèmes de l'homme contemporain ne sont pas tous sociaux. Et pourquoi ne pas tenir compte du bonheur? Et pourquoi se plonger par système dans les tourments? Il y a des moments où ils nous abandonnent : profitons-en. Et pourquoi ne pas reconnaître la

1. Sans jeter une ombre sur ces admirables sacrifices, on peut se demander s'ils représentent vraiment une nouvelle salvation de l'homme. Si Pascal avait parlé sous la torture, eût-il cessé d'être Pascal?

variété des natures d'écrivains et attribuer à tous une mission identique? Ah! vraiment, il y aurait trop de *pourquoi*. Et les plus graves s'adresseraient à ces grandes affirmations indémontrées sur lesquelles Sartre monte toute sa machine, comme par exemple celle ci : « *La seule chance de la littérature est le socialisme.* »

En dépit du superbe appareil logique qui est ici déployé, en dépit du brillant, de l'esprit et parfois de la justesse de certaines analyses, tout cet ouvrage est construit sur ce principe, inscrit au début de son ouvrage, que la littérature est inévitablement engagée. Il devait évidemment s'ensuivre que la tâche de l'écrivain était de répandre des idées sociales et politiques, et inévitablement aussi, en l'espèce, les idées de Sartre. De ce que Sartre prouve fort bien que la littérature du XVIIe siècle ne *pouvait* être engagée, il ne s'ensuit pas pourtant qu'à des époques plus instables que celle-là, elle *doit* l'être. En réalité, nous demandons surtout aux romans une joie de transfert, un affinement de nous-mêmes et un approfondissement de l'univers. Il y a dans l'ouvrage de Sartre des développements sur ce qu'il appelle la littérature d'alibi qui m'apparaissent prodigieusement injustes : dès qu'un écrivain s'oriente du côté de la poésie, Sartre estime qu'il travaille à oublier sa mauvaise conscience (sociale). *Le Grand Meaulnes*, littérature d'alibi. « *Il s'agit de mettre la vie quotidienne entre parenthèses et de prouver que le bourgeois vaut mieux que le bourgeois.* » Quand Katherine Mansfield aspire à saisir l'harmonie de l'univers, j'imagine que Sartre pense aussi qu'elle cherche à échapper à la hantise de ses péchés de classe. Sartre, cependant, sent que sur ce terrain, l'affirmation intimidante pourrait ne pas suffire et il ajoute : « *Certes, chez les plus grands* (entendez chez les plus illustres représentants de cette littérature d'alibi), *il y a bien autre chose. Chez Gide, chez Claudel, chez Proust, on trouve une expérience d'homme, mille chemins.* » Singulier procédé, il faut en convenir, que celui qui consiste à retirer d'une littérature ses représentants les plus éminents pour la condamner.

Concluons : cette inféodation de la littérature aux problèmes sociaux que recommande Sartre serait, dès lors qu'elle deviendrait systématique, intolérable. Aussi intolérable que l'est déjà cette hiérarchie qu'il institue dans la littérature en rejetant dans un cul de basse fosse tout ce qui ne baigne pas dans l'historicité. Ni Lamartine, ni Chateaubriand, ni Stendhal, ni Péguy n'ont ignoré l'historicité. Il ne leur est pas venu pourtant à l'esprit de répudier toutes les productions auxquelles elle ne servait pas d'armature. Non plus qu'ils n'ont songé à rejeter de la littérature toute aspiration vers la beauté. Trop facile de reléguer tout l'idéalisme dans le panier des mystifications — et d'attribuer à la mauvaise conscience toutes les aspirations qu'on n'éprouve pas soi-même. Quand à la question que Sartre s'est posée : « Qu'est-ce que la littérature? », Charles du Bos répondait : « *La littérature est le lieu de rencontre de deux âmes* » il me semblait que cette belle sentence ne couvrait pas

toute la question, mais combien je la préfère à cette prise de conscience sociale perpétuelle à quoi Sartre veut la réduire. Ces chambres de torture vers lesquelles l'imagination de Sartre le reporte si souvent il me semble qu'elles sont devenues pour lui un lieu obsessionnel, où il n'a pas manqué de traîner, pour les soumettre à toutes les roues de la dialectique, cette éternellement jeune Littérature, dont ce fut le charme de toujours préférer, au travers des siècles, Ariel à Caliban. La loque qu'il nous a rendue, nous la contemplons avec apitoiement, ne reconnaissant rien de ce que nous aimons dans cette patiente penthotalisée prête à confesser le nouveau credo littéraire [1]. Mais par bonheur, nous savons que cette personne a le don d'ubiquité et qu'on peut la retrouver bien vivante ailleurs et parée encore d'assez fraîches couleurs.

## *LES MEMORANDA DE BARBEY D'AUREVILLY*

Il est une classe d'écrivains qui nous fait particulièrement sentir la gratuité de ces notions d'essentialité-inessentialité auxquelles s'attache J.-P. Sartre. Ce sont ceux qui ont à la fois tenu des journaux intimes et composé des romans. Quand ils remplissent leurs carnets, ces écrivains ne cherchent certes pas à « *se rendre essentiels par rapport au monde* ». Ils tentent simplement de répondre à la question qui les hante : « Qui suis-je ? ». Quand ils écrivent un roman, ils continuent, sous une autre forme, cette enquête sur eux-mêmes. Ainsi, par leurs créations comme par leurs journaux, ils aspirent à s'élucider et à se fixer.

J'ai tenté de montrer jadis ici que ce fut le cas de Tolstoï [2]. Ce fut aussi celui de Stendhal et de Constant. Dans une moindre mesure, c'est également celui de Barbey d'Aurevilly, de qui l'on vient de rééditer le journal *(Memoranda.* Au Bateau ivre*)*.

On voit bouillonner dans ces pages de notes les sentiments, les ardeurs qu'il devait libérer ensuite dans *Une Vieille Maîtresse* et *le Chevalier Destouches*. Cette mystérieuse *Elle*, qui se glisse, tendre et impérieuse, dans toutes les pages de ses premiers carnets (sa cousine du Méril, qui sera longtemps le grand amour de sa vie), c'est le modèle des Hermengarde, des Annie de Spens, des Calixte. Plus tard, elle sera relayée par l'Ange blanc (madame de Bouglon) pour qui est écrit le dernier memorandum. Sous le regard de ces amantes tutélaires se déshabillent avec grâce un bon nombre de ces prostituées qui se transporteront quand il faudra dans *les Diaboliques*. Mais le seigneur de ce harem les regarde

1. Credo qui découragerait autant les lecteurs ouvriers que les autres. Je n'en parle pas tout à fait à l'aventure, m'étant occupé, de 1940 à 1945, de bibliothèques populaires, en ayant monté un grand nombre et ayant étudié avec soin les demandes des ouvriers et des employés. Toutes m'ont prouvé que le « peuple » comme les « bourgeois » aimait avant tout la littérature d'évasion et qu'il demandait au livre les joies de l'ailleurs. Il n'est pas superflu de le dire, alors que Sartre paraît croire que le public ouvrier sera éloigné de lui, non pas par sa formule littéraire... mais par le parti communiste.

2. *Revue de Paris*, 15 novembre et 1er décembre 1936.

sans les voir. Il songe à quelque femme aux « prunelles d'or ou d'acier » qu'il a rencontrée dans la rue ou au concert et à laquelle il n'a pu parler.

En vérité cet amant toujours insatisfait passe le meilleur de son temps à absorber une prodigieuse quantité de livres. « *Un crocodile de lecture* », dit-il de lui-même, à une époque où il n'est pas encore devenu critique. Il entonne tout : Pausanias, d'Ossat, Gœthe, Cooper, Bentham, Hugo, Buffon, Saint-Simon, Machiavel (dont le style, dit-il superbement, *a une rapidité d'oiseau de proie*), Montalembert, des ouvrages de droit, des traités militaires, des revues par douzaines, et Hugo et Byron, et j'en passe — ô combien! Et savez-vous ce qu'il dit de la lecture, ce bourreau de livres, cet homme ardent, violent et, quand il faut, furieusement actif? Que c'est une paresse et qu'il *a besoin de la pensée d'autrui pour se remuer*. Conception bien éloignée de l'« *échange des deux libertés* ».

Comme on voit bien dans ces *Memoranda* ce qu'est le dandysme de Barbey. Orgueil tout simplement et désir d'étonner les femmes. Sursaut d'un homme qui, entre ses travaux et ses conquêtes, réussit à désirer encore... et à s'ennuyer incurablement. C'est en vain que pour lutter contre cet ennui, il appelle à la rescousse la « maîtresse rousse » (l'alcool) (on lit sans cesse des notes de ce genre « *Bu du kirsch incalculablement* », etc., etc.), rien n'y fait. Il ne connaît de repos que lorsqu'il écrit, soit quelqu'un de ces articles qui rempliront ses quarante-trois volumes d'essais injustement oubliés, soit un de ces romans où, rassemblant enfin tous les désirs qui rôdent dans ses cahiers d'ennuyé, il peut traiter enfin la vie comme il eût voulu le faire en réalité : à la hussarde. Ah! la joie alors de se lancer, comme à la tête d'une charge de cavalerie, au travers des passions et des hommes! Comme elle éclate à chaque page de ces romans à panaches, où Barbey, délaissant l'escalier de Tortoni où il se ronge, se précipitait, dans l'ivresse d'échapper à ses habitudes et d'être enfin lui-même en s'évadant. Car si la lecture est évasion, la création peut l'être aussi et l'est même souvent [1].

## *BARRÈS. CONNOLLY. JALOUX.*

Au moment où tant d'écrivains se montrent si injustes (ou oublieux ou ignorants) à l'égard de Barrès, la publication du douzième tome des *Cahiers* (Plon) apparaît comme une triomphante réponse. Si l'on ne veut pas relire Barrès, qu'on lise au moins cela pour se convaincre de la force de cet esprit, de la qualité et de la richesse de cette âme. On pourrait, en effet, avec ce seul livre, restituer les thèmes d'une pensée

1. L'édition des *Memoranda* du Bateau ivre est critiquable. Pas une note et tous les noms propres remplacés par des initiales. Aussi ceux que tentera cette lecture devront-ils se reporter aux biographies anciennes de Barbey ou au très récent et excellent ouvrage de Jean Canu (Robert Laffont). A signaler aussi le *Barbey*, d'Elisabeth de Gramont (Grasset).

qui s'est incessamment consacrée à tous les grands problèmes.

On sait qu'au temps de la *Culture du Moi*, Barrès avait été très attiré par le mystère de l'inconscient. En un sens, la petite Bérénice du *Jardin* était une figure de l'inconscient. Et déjà Barrès écrivait alors « *L'intelligence, quelle petite chose à la surface de nous-mêmes !* ». Il revient sur cette idée dans des pages magnifiques : « *Ce que nous connaissons de la pensée n'en est qu'une partie... Dans ces profondeurs mystérieuses s'organisent les créations des artistes. Au fond de l'esprit de l'homme, il existe une puissance de pensée insoupçonnée*, etc... ».

Tout ce que Barrès dit dans ce volume sur la Rhénanie, et qui est passionnant, se lie secrètement à cet ordre de pensées. Il eût souhaité que la Rhénanie, rentrée dans l'orbite française, nous apportât son génie d'ombre, son génie mystique, son génie intuitif. Tout le problème France-Allemagne est du reste évoqué dans un esprit d'ardente bonne volonté. L'effort de Barrès pour saisir les traits valables de l'esprit germanique est inlassable. Et méritoire. Car au fond, il se méfie. Il a toujours été attiré par l'Allemagne et en a toujours eu peur. Mais il veut que la paix revienne. Et il n'y a pas de paix sans estime mutuelle. Il faut donc trouver au-delà du Rhin ce qui peut être aimé.

L'apport d'un pareil ouvrage est très varié : il contient des portraits admirables (Clemenceau), des réflexions littéraires (Hugo, Baudelaire), des mises au point politiques. Mais ce qui me paraît le plus précieux, c'est ce qui est du domaine proprement journal intimiste. On sent tout ce que Barrès eût pu tirer de cet ordre de réflexions s'il n'avait pas accordé le meilleur de son attention aux questions politiques. Tout au moins a-t-il indiqué cette fois, et en termes émouvants, comment son œuvre se liait à sa vie méditative. « *Je veux travailler au vrai, à la beauté... En quelque mesure, je désirerais travailler au règne de Dieu* », ou encore : « *Il s'agit de produire sa fleur, sans quoi chaque jour la vie manque d'harmonie.* » On n'apprendra rien à personne en disant que Barrès croyait à des valeurs absolues, ce qui paraît aujourd'hui si ridicule autour de Saint-Germain des Prés. Mais par quels intelligents exercices il approchait de ces divinités intérieures, c'est ce qu'on oublie trop et que ce nouveau cahier nous rappelle.

***

Journal intime aussi, le *Tombeau de Palinure* (Robert Laffont). Son auteur, Cyril Connolly, le directeur de la revue anglaise *Horizon*, est un auto-analyste d'une intelligence aiguë : il décèle avec sûreté les contradictions dont il souffre. Cela ne signifie pas qu'il les résout. Son mal est greffé sur la maladie du siècle. Démocrate, oui, mais il ne croit pas au progrès ; païen, mais qui agit en chrétien ; aspirant à la contemplation de la nature, mais devant prendre le métro quatre fois par jour.

Il sait ce qu'est le vrai mal de l'homme, et quand il s'agit de le sonder, pose bien toutes les questions. On n'approuve pas toutes ses réponses,

mais elles séduisent toujours. D'abord, parce qu'originales et subtiles, mais aussi parce que souriantes. C'est un humoriste né, et il le reste même quand il incline au désespoir. Ses formules sont en raccourcis stimulants. S'il vient de dire qu'on favorise la culture et néglige les artistes, il ajoute : « *Tout pour le milk bar. Rien pour la vache* ». C'est un esthète hédoniste qui adore la France. A Paris, il trouve de la poésie partout, même rue de Vaugirard. Il voudrait être ermite, à condition que ce fût près de Figeac. L'ermitage comporterait une bibliothèque (Montaigne et sa lignée).

Analyste du moi, il n'a pas su, comme Maine de Biran ou Amiel [1], retrouver en lui-même les valeurs absolues. Dans l'univers intérieur, il bat les sentiers plutôt qu'il n'ouvre les grandes routes. Mais que d'imagination et de finesse dans sa quête! Une conviction essentielle l'habite, fort sage, que tout est mystère. Il retourne toute la nature, dans l'espoir de dissiper des nuées. Si les végétaux dont nous croyons nous servir se servaient de nous? Si les objets nous appelaient? Il y a de la logique, du reste, dans tous ses développements, et l'on demeure émerveillé de l'aisance avec laquelle il démontre que le spiritualisme mène au miracle comme le matérialisme au « *sophisme fins-moyens dont périt notre civilisation* ». Aucune pédanterie dans tout cela. Ce sont libres propos d'un authentique et aimable humaniste bien logé au creux de son journal intime.

La place me manque pour parler d'un recueil de réflexions qui tient, lui aussi, du journal intime : *Essences*, par Edmond Jaloux (le Cheval Ailé). Jaloux est un homme pour qui la vie en profondeur existe et qui a tiré de ses longues méditations une expérience intérieure extrêmement attirante. S'il attend peu de notre sensibilité qui, dit-il, est *antérieure à notre expérience* et fait de nous des *radoteurs de l'émotion*, son espoir est de saisir un jour l'âme *qui est en nous et hors de nous*. De cet « *indicible qui est notre vraie raison d'être* », il a déjà, en vérité, capté maints messages, et tout ce qu'il dit de l'inconscient individuel, de son explorateur Novalis, de l'inconscient collectif et des influences historiques qu'il peut subir est passionnant.

Par contre, son livre m'a déçu dans la mesure où il traite des sentiments humains. A l'égard de l'amitié et de l'amour, Jaloux fait preuve d'une surprenante férocité *(Une brouille entre amis, c'est la fin d'un malentendu*, etc.*)*. Il s'enfonce même si avant dans sa tâche de misanthrope que son jugement y perd parfois sa sûreté. On pourrait tirer d'*Essences* des propositions qui surprendraient. Mais les dates nous avertissent que cet ouvrage a été écrit pendant la guerre. C'était une époque où l'on se sentait aisément injuste à l'égard des hommes...

MARCEL THIÉBAUT

1. Dont une édition nouvelle est en cours de publication chez Pierre Cailler (Genève).

*Le Directeur-Gérant :* MARCEL THIÉBAUT
*(Croquis et dessins de Drian, P. Hannaux, Christian Bérard, Malciès et Claude Tolmer).*
IMP. CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 853-3-49.